

L’Empreinte du dieu

Maxence Van der Meersch

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01 · 01

La voiture avait traversé le village, et suivait un étroit pavé montant. On laissait derrière soi la Lys, rivière traînante. On allait lentement vers une ligne de hauteurs continues, que jalonnaient des files de peupliers et des moulins à vent, sur le ciel gris de novembre. L'auto, un fort cabriolet huit cylindres, couleur havane, laminait sous ses larges pneus les flaques de boue, en jaillissements sales. Et Domitien Van Bergen, au volant, évitait tant bien que mal les caniveaux et les fondrières, sur l'étroite chaussée, défoncée en cette saison par les derniers charrois de betteraves. Une bise cinglante et dure enveloppait la voiture et sifflait dans les arbres nus du chemin.

On arriva devant une masure séparée de la route par un fossé. Un grand moulin, derrière, tournait.

— Voici la maison, Domitien, dit Wilfrida Van Bergen.

Van Bergen arrêta la voiture et descendit.

Planté sur une butte, le moulin, un moulin vétuste, tout en planches et en ardoises, levait et abaissait ses longs bras dégingandés et grêles, en un geste de sempiternelle lamentation. Sur sa tête, un ciel de Toussaint, lourd de nuées. À ses pieds, la maison. C'était une petite maison des champs, basse, en briques rouges, soulignée d'un large soubassement goudronné, et coiffée d'un feutrage épais de chaume décoloré, où des herbes poussaient. Volets clos, porte close, terrée parmi les ronces, elle dispersait dans la bise un fil de fumée sale ; et sur elle tournaient

avec lenteur les grandes ailes sifflantes, parmi la tristesse et la nudité d'un rude automne.

Van Bergen regardait la masure. Il hésitait. Il revint vers l'automobile.

— Tu crois que ce sont toujours eux, Wilfrida ? demanda-t-il.

— Rien n'est changé, du moins, dit sa femme.

Elle descendit à son tour, frêle et pâle, frileuse dans un lourd manteau de voyage en drap anglais. Elle contempla la maison

— Sait-on jamais, pourtant !... Si longtemps...

— Allons ! dit Van Bergen, je vais toujours frapper.

Il franchit la dalle de pierre qui servait de pont au-dessus du fossé, traversa un jardinet hérissé d'herbes sauvages, et frappa à la porte.

Longtemps après un verrou fut tiré. Tout le battant supérieur de la porte s'entr'ouvrit. Une fille parut, de dix-sept ou dix-huit ans, le regard bleu, le nez court, les cheveux blonds ébouriffés, l'air volontaire et sauvage. Elle examinait l'homme.

— Dites-moi, mademoiselle, demanda Van Bergen, qui hésitait à la reconnaître, ce sont toujours les Moermester qui habitent ici, n'est-ce pas ?

La jeune fille ne répondit pas. On eût presque dit qu'elle n'avait pas entendu. Elle regardait toujours Van Bergen. Et une douceur détendit son visage fermé. Elle souleva un loquet, ouvrit toute grande la porte à l'homme.

— Entrez, dit-elle. Vous êtes mon oncle Van Bergen.

La cuisine était longue, sombre et propre, pauvrement éclairée par une petite fenêtre qui donnait sur les champs. Il y avait, avançant, jusqu'au milieu, un feu flamand orné de barres de nickel et dont la platine portait deux hautes poignées recourbées en crosse. Un feu maigre de charbon de terre y brûlait. Dessus, une cafetière d'émail bleu et blanc, et une ample bouilloire de cuivre rouge, aux chauds reflets. La table était en face, une table de bois couverte d'une grossière mosaïque faite de fragments de carrelage assemblés au ciment. Quatre chaises de bois blanc, le long du mur. Dans un coin, près d'une seconde fenêtre fermée, à l'extérieur, d'un lourd volet de bois, était un buffet bas, en chêne, à deux portes, noir à force d'être ciré et qui supportait, sous un globe de verre, une statuette de sainte Anne en robe violette, maladroitement coloriée ; elle tenait la Vierge enfant par la main. Les murs étaient d'un blanc bleuâtre et froid, badigeonnés au lait de chaux. Un christ de métal blanc mourait sur sa croix, un rameau de buis sec à son chevet. Autour des assiettes d'étain, des plats ronds piquetés de larges ciselures, faites avec la pointe d'un clou. On y voyait une espèce de cheval, ou des pigeons, ou bien un coq aux membres lourds et gauches, et des lettres à demi effacées. Récompenses d'une victoire aux jeux de coqs ou de pigeons — souvenirs d'une royauté au jeu d'arc. Un sable blanc, de ce sable venu de la Campine, et qu'on vend au boisseau, mouchetait le dallage de briques rouges vallonnées, où les joints de ciment saillissaient en relief. Une grande horloge à pied, étroite et haute, battait dans le silence. Il n'y avait que cela qui vécût, dans cette cuisine : l'horloge au tic tac triste et la flamme courte, dans le poêle. Par la fenêtre, on apercevait une plaine, où des arbres nus et noirs, sous le ciel gris, semblaient tendre dans la bise, vers la fuite des nuées, des bras désespérés.

Les nouveaux venus s'étaient arrêtés sur le seuil.

— Comme il fait sombre ici, murmura Wilfrida.

— C'est la Toussaint, dit la jeune fille. On disait la prière.

Après avoir refermé le battant derrière eux, elle se tenait immobile, l'air gêné, les mains pendantes, gauche et farouche comme une paysanne, tandis qu'ils la regardaient.

— Ainsi, dit Wilfrida, tu es notre nièce Karelina ?

Elle fit oui de la tête, sans cesser de fixer sur Van Bergen ses yeux bleus, durs.

— Et ton père ?

— Au village.

— Ta sœur Janne ?

— Ici.

Elle ouvrit une porte basse, à plein cintre, et qui ressemblait à une porte de couvent. Et les arrivants pénétrèrent dans une seconde pièce, où une surprise les arrêta dès les premiers pas. Il y faisait noir. On ne distinguait rien qu'une rangée de lumignons primitifs, des mèches dans des verres d'huile, dont la flamme saignait dans les ténèbres. C'était saisissant.

Peu à peu, on discernait mieux les choses, on apercevait vaguement sous cette clarté rouge une sorte d'autel dont les lumignons formaient la double rampe.

Il y avait, sur une table nappée d'une toile de lin, deux vases de cuivre en forme d'obus, un bénitier de coquillages, et deux

bougies de cire rouge garnies de papier doré, dans des bougeoirs en faïence de Tournai. Au centre, un Jésus en plâtre colorié, un bel enfant blond que portait saint Joseph, tenait dans sa main droite la sphère symbolique, surmontée d'une courte croix. On avait disposé dans les vases et sur la nappe de lin bise des épis de blé mûr, d'orge et de folle avoine, en manière de fruste hommage évoquant les temps primitifs. Devant cet autel, il y avait deux prie-Dieu. Et sur l'un d'eux, une forme agenouillée priait.

Le Jour des morts n'est pas pour le peuple un vain mot en Flandre. On passe la journée, maison close, à dire des prières à genoux, dans une chambre obscure. Et les gens d'autrefois respectent encore cette coutume presque délaissée aujourd'hui, mais qui rappelait pourtant avec une tragique intensité ceux qui ne sont plus.

Karelina, laissant les Van Bergen à l'entrée, s'avança vers la forme noire et lui parla bas. La femme se leva, alla souffler les courtes flammes palpitantes, et revint vers les nouveaux venus. Dans la cuisine, on la vit mieux. C'était une femme des champs, approchant de la trentaine, maigre et le teint hâlé. Elle avait de Karelina, sa sœur cadette, l'œil bleu et le menton saillant, avec, en plus, cette âpreté que burine de bonne heure, dans les rides de la bouche et du front, une pénible existence paysanne.

Elle paraissait émue quand même.

— C'est bien, ma tante, c'est bien d'être venue, fit-elle. Comme la mère serait contente ! Elle a tant parlé de vous avant de mourir. Elle disait : « Je veux voir Wilfrida… Allez chercher ma sœur Wilfrida. » De ne pas vous voir à l'enterrement, ça nous a fait de

la peine… On n'est pas riches, on a toujours peur d'être oubliés. Mais vous étiez en voyage, n'est-ce pas ?

— Oui, Janne, nous étions aux États-Unis. Nous n'avons su sa mort qu'en rentrant, bien tard. Mais tu vois, nous pensions à vous tout de même. Et nous voilà. Comme vous êtes changées toutes les deux !

— Si longtemps, ma tante ! Plus de huit ans que vous êtes partie ; cinq ans que nous ne vous avons pas vue…

— C'est vrai. Trois ans dans le Midi pour ma santé, deux ans de voyage à travers le monde, Karelina était haute comme ça ! Quel âge a-t-elle maintenant ?

— Dix-sept ans. Et moi vingt-neuf…

— Et le père ?

— Soixante ans, bientôt.

— Il n'est pas là ?

— Il est au village. Sa partie de coqs… C'est triste, des jours comme ça, pour les hommes.

Elle les avait invités à s'asseoir ; elle allait au buffet, prenait de la farine, des œufs, un grand telleau de faïence, pour pétrir les crêpes traditionnelles du Jour des morts.

— Karelina, va ouvrir les volets, tire le lait de la chèvre et rapporte du bois pour le feu. Vous restez quelques jours, ma tante ? Il y a de la place, j'installerai un lit. Vous dormirez dans votre ancienne chambre, tenez…

Janne diluait la pâte couleur de safran, écrasait les grumeaux de ses doigts noueux. Van Bergen était sorti, revenait avec deux valises jaunes, en peau de porc.

— Karelina va vous les porter, dit Janne.

— Laisse, laisse, dit Wilfrida. Nous irons bien nous-mêmes. Je connais encore le chemin.

Et elle précéda son mari dans l'escalier raide et noir, jusque dans la chambre, une petite chambre à plafond bas, coupé de biais par la déclivité du toit, et bizarrement éclairée, à ras du plancher, par une lucarne carrée, si bien que tout le haut de la pièce restait dans l'ombre. Le plancher, de fortes voliges de chêne, s'affaissait, de sorte qu'aux premiers pas on chancelait, avec l'impression bizarre d'être dans une cabine de navire. Pas un meuble. Une nudité complète.

Wilfrida regardait cette petite chambre sans dire un mot.

— Tu es triste, Wilfrida ? lui dit son mari.

Elle sourit.

— Mais non, mais non, je me rappelle seulement. Tu te souviens, Domitien ?… C'est ici que tu es venu me chercher… En ai-je fait des rêves, ici !

Elle eut un rire clair à travers ses larmes, un rire d'enfant qui la faisait charmante.

— Étais-je folle, en ce temps-là !

— Folle ?

— Si tu savais comme je t'aimais sans te le dire ! Tu me quittais le soir, tu t'en allais. Moi, je restais ici, et comme c'était triste d'être séparée de toi, je tâchais de m'imaginer que nous étions encore ensemble, je te parlais, je t'écoutais me répondre… Nous lisions ensemble et tu m'embrassais avant que je m'endorme… J'ai été bien heureuse, ici, oui, bien heureuse, en attendant le grand bonheur que tu m'avais promis…

— Ai-je tenu parole, Wilfrida ? T'ai-je bien rendue heureuse, ma femme ?

Elle eut de nouveau les yeux mouillés. Elle le regarda, en face, paisiblement, franchement.

— Oui, Domitien, tu m'as rendue heureuse, ces huit ans, assez pour toute une vie. Quoi qu'il arrive, maintenant, je n'aurai plus à me plaindre du sort. J'ai eu ma part.

Il l'embrassa, ému. Ils restèrent l'un contre l'autre, à s'écouter vivre, à prolonger cet instant de joie pure, comme deux amants.

Ils redescendirent.

— Et qu'êtes-vous devenu, mon oncle, depuis si longtemps ? demandait Janne.

— J'ai travaillé.

— Bien travaillé, dit Wilfrida. Sais-tu, Janne, qu'on parle de lui dans les livres ? que des gens le connaissent à l'autre bout de la terre ? Un homme illustre, bientôt…

— Le Seigneur vous a protégés, dit Janne. Il faut bien qu'il y ait quelques heureux sur terre.

Une pensée l'arrêta : « Toujours pas d'enfant ? »

— Pas d'enfant, dit Wilfrida.

Ils se turent un moment. Janne s'affairait, préparait un souper décent. Karelina, de son coin, tout en pelant des pommes de terre, regardait son oncle et sa tante, et ne parlait pas.

— À propos, dit Van Bergen, si je pensais à ma voiture ? Où pourrai-je la garer pour la nuit ?

— Au village, mon oncle. Vous trouverez près de la place, derrière l'église, un atelier de mécanicien.

— Il a de la place ?

— Il gare les autocars d'ouvriers, la nuit. Karelina va vous y conduire. Mets ta pèlerine, petite.

Karelina s'essuya les mains, ôta son tablier et passa sa grosse mante de drap bleu marine. Domitien reprit son manteau. Et ils sortirent.

La voiture dévalait lentement vers le village. Ils arrivèrent derrière l'église. Van Bergen laissa la voiture dans une espèce de vieille grange baptisée garage. Et ils revinrent à pied vers la maison. Un vent mordant et froid leur cinglait le visage. Van Bergen, au passage, reconnaissait des arbres, des maisons, une grande auberge, et les montrait.

— Voilà où je dînais, petite. Voilà où j'allais me reposer et lire. J'étais malade, en ce temps-là, j'étais bien ici, pour me soigner. C'est là que j'ai vu ta tante, la première fois. Vous étiez à deux, Karelina. Vous arrachiez des salsepareilles et du chiendent, pour

des tisanes… Tu étais toute jeune, toi. Tu ne te souviens plus de tout cela.

— Je me souviens, dit Karelina.

— Tu as bonne mémoire, petite. Mais comment as-tu su que c'était moi, tout de suite, quand tu nous as ouvert la porte ? Tu as reconnu ma voix ?

— Je ne sais pas, dit Karelina. J'ai comme senti que c'était vous.

Elle paraissait gênée, un peu rouge. Quelque chose adoucissait son regard bleu, d'habitude fixe et plutôt farouche.

— Voilà le moulin, dit-elle.

Ils arrivaient devant la maison. Le moulin tournait, élevait vers le ciel gris ses ailes lie-de-vin et rasait les herbes hautes, dans un sifflement continu.

— Qui l'occupe ? demanda Van Bergen. Toujours le vieil Engle ?

— Toujours.

— Allons le voir.

Ils s'approchèrent du moulin, par derrière. Ils montèrent l'échelle à marches plates, et poussèrent la porte de la vieille tour de bois branlante. Ils entrèrent dans le réduit, une espèce de charpente compliquée et poussiéreuse, où pendaient des cordes et des courroies. Le pivot central du moulin le traversait verticalement, — un tronc d'arbre énorme, à peine équarri. Là, le vieil Engle ensachait de la farine. Il reçut Van Bergen avec son flegme

de paysan, comme s'il l'avait vu l'avant-veille. Il parla de la crise, qui lui faisait grand bien, parce que beaucoup de fermiers, ne vendant plus leur blé, font moudre leur farine aux petits moulins à vent, pour cuire leur pain eux-mêmes. La fleur d'avoine, les gruaux d'orge et de blé, les malts, toutes les farines pharmaceutiques que la grande meunerie n'accepte pas, parce que les quantités sont insuffisantes, lui donnaient aussi de l'ouvrage.

— Et vous ?

— Moi, Engle, je fais des livres, dit Van Bergen. Des vers et des pièces, des pièces qu'on joue dans les théâtres.

— Et ça rapporte, ces choses-là ?

— Ça rapporte beaucoup, quelquefois.

— Ah ! bien, bien alors, dit Engle.

Il laissa Karelina et Van Bergen monter tout au faîte, dans l'espèce de petit grenier, sous le toit d'ardoises.

Et il pesa sur une longue barre qui manœuvrait le frein, il arrêta les ailes et descendit diminuer la toile, parce que le vent avait encore monté. D'en haut, par une lucarne sale, Van Bergen et Karelina le voyaient, au pied du moulin, réduire la voilure, et tirer sur des cordes. Il revint. On l'entendit monter l'échelle, manœuvrer la barre de bois du frein. Et, libérées, les ailes, avec lenteur, se remirent en mouvement. Par la lucarne, on les voyait passer, presque à sec de toile, leur voile enroulée en corde au long de leur charpente. Elles sifflaient en coupant l'air. Elles imprimaient à toute la vieille tour un branle doux, une espèce de roulis monotone. Un sourd grondement de machine montait des meules, avec le claquement rythmé d'une courroie. Tout le mou-

lin, sous l'effort des ailes, tremblait sur son pivot, accusait chaque poussée du vent, et craquait dans sa membrure, avec un gémissement perpétuel qui rappelait celui d'une mâture fatiguée. On se fût cru dans un navire. Plus bas, Engle surveillait la besogne, hissait du sol jusqu'à l'étage des meules les sacs de blé, à l'aide d'un palan. On l'entendait tirer les cordes, embrayer les poulies. Et la primitive mécanique de bois, de toile et de cuir, engin millénaire, robuste et barbare, obéissait, hissait les sacs sans effort, tournait les meules, accomplissait sa tâche avec une aisance herculéenne, sans même qu'en fût ralenti le rythme de ses ailes dans la bise.

Van Bergen appuyait son visage contre la vitre empoussiérée de farine. Vers le moulin convergeaient tous les vents de la plaine, courbant les herbes, pliant les arbres échevelés, balayant des brassées de feuilles sèches, des lambeaux de fumées déchiquetées. Une odeur fade venait de cette plaine, la senteur des lins rouissant dans la Lys, qu'on percevait au loin, sinueuse et rampante, à fleur de terre, étalant ses eaux grasses couleur d'étain sous le ciel sombre. Elle débordait, détrempait les terres, submergeait les grands bacs de chêne où le lin pourrissait. Plus loin, là où les berges remontaient, le lin, en petites meules coniques, séchait à l'air, couvrant de ses pyramides d'un jaune sale et délavé d'immenses étendues. On avait l'impression d'un vaste campement, aux innombrables tentes minuscules. Et plus haut, des maisons, des villages, alignés au long des routes grises, reposaient dans la tranquillité triste de cet après-midi de Toussaint. Tout cela était comme rapetissé, écrasé sous la horde des nuages. On eût dit une innombrable armée tumultueuse, se bousculant à l'assaut du moulin. Du haut de cette tour de bois mouvante, agitant ses grands bras en gestes de défi, le coup d'œil était fantastique.

— Le vent, dit Van Bergen, je ne sais rien de plus fort, de plus exaltant ! Tu n'aimes pas le vent, Karelina ?

— Si, dit-elle.

— Moi, je ne sais pas, mais il m'inspire. Regarde-le courir. On le voit passer… Regarde les nuages. C'est comme son troupeau, à lui. Il les mène, les mord, les bouscule, leur arrache des flocons de laine…

— Oui, disait Karelina.

— J'aime le vent, ce vent qui nous arrive ainsi, sauvage et libre… Vois-tu, je voudrais, pendant quelques semaines, demeurer ici, dans ce grenier, oui, avoir ma table sous cette fenêtre, et travailler comme ça, en plein ciel, avec ce roulis, ce gémissement de navire autour de moi.

— Oui…

Van Bergen retira la tête de la lucarne qu'il avait ouverte, et s'aperçut que sa nièce le regardait avec une expression singulière. Il rit.

— Drôle de bonhomme, n'est-ce pas, que l'oncle Van Bergen ?

— Non, dit Karelina. Vous êtes comme je pensais.

— Comme tu pensais ?

— Enfin, c'est comme ça que je vous voyais, dans ma tête.

— Bah ?

— Oui.

Elle ne dit plus rien, gênée un peu. Domitien Van Bergen sourit.

— Allons, je vois que tu avais raison de dire que tu te souvenais de moi, Karelina. Tu te rappelles donc encore le temps que j'ai passé ici ?

— Je me suis toujours souvenue de vous. Vous étiez si drôle, oncle Domitien.

— Drôle ?

— Oui, oui…

— Et pourquoi drôle ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement que je m'amusais bien, quand vous étiez là… Au temps où vous n'étiez pas marié encore, vous aviez votre chambre au village, et vous veniez chez nous voir ma tante Wilfrida. Et quelquefois, quand elle n'était pas rentrée, nous partions à deux à sa rencontre dans les champs. Vous souvenez-vous, oncle Domitien ?

— Oui, un peu…

— Et vous me montriez des tas de choses que je connaissais et que je ne voyais pas : l'air qui danse au-dessus des champs de blé coupés, la fumée qui traîne sur l'eau, le matin. Et on allait sentir l'odeur de la terre et des bois, quand il pleuvait. Et on mangeait de la neige, pour voir si c'était bon… Ou bien on montait ici, on se couchait sur les sacs de grain. Vous disiez : « Regarde, on est en mer, regarde passer le ciel sur nos têtes. Nous allons vite, très vite… » Et je regardais, regardais, ma tête tournait, j'avais le vertige. Vous vous rappelez ? Et quand le vieil Engle nous a pris

dans sa voiture, pour aller en France… On est revenus la nuit. Il pleuvait. Nous étions sous la bâche, au milieu des pommes de terre. L'eau coulait au-dessus de nos têtes. Vous disiez qu'il y avait des dangers autour de nous, que nous traversions un désert, que nous devions rouler des jours et des jours, à l'aventure… Et j'avais si peur que, sans rien dire, et pour me rassurer, je soulevais de temps en temps un coin de la bâche, afin de voir le vieil Engle marcher dans le noir, à la tête des chevaux, tout près de la lanterne. Vous saviez tellement me faire peur ! Et ce soir encore où des paysans avaient allumé un grand feu de fanes de pommes de terre, dans la campagne… Vous m'avez dit : « Viens les voir avec moi. » On marchait dans le brouillard, pour atteindre ce feu bleu et rouge. J'avais mes cheveux tout mouillés de vapeur. Et vous disiez que c'était joli. On s'est assis devant le feu. Il fumait fort. On s'est amusé à chercher des figures dans la fumée. Et je voyais tout ce que vous disiez, oncle Domitien. Au retour, il faisait nuit. Nous nous sommes perdus dans le brouillard. Tout le monde à la maison était bien inquiet. Mais nous avions eu tant de plaisir ! Vous vous rappelez ?

Van Bergen souriait :

— Un peu, oui, un peu…

— Quand vous êtes parti, j'ai continué, toute seule. J'ai longtemps joué, toute seule, à tout cela. C'était moins gai, bien sûr. Mais tout de même, je ne m'ennuyais jamais. Et c'est ainsi que j'ai pu me souvenir de vous… Et puis…

Elle leva le doigt, eut un demi-sourire, la charmante expression de celle qui rappelle un petit secret, et baissant la voix :

— Il y avait votre promesse…

— Ma promesse ?

— Oui, oui, vous savez bien, ici, la veille du mariage…

— Aide-moi un peu, dit Van Bergen, grandement amusé. Huit ans, tu sais…

— Oh ! si, vous devez vous souvenir. C'était ici, ici même, dans le moulin, nous étions montés à trois, vous, la tante Wilfrida et moi. Il faisait un temps comme aujourd'hui. Chaque fois qu'il vente, j'y repense… Vous parliez avec ma tante, vous étiez content. Et vous m'avez tenue, levée dans vos bras pour me montrer la terre, par la lucarne. Vous rappelez-vous, oncle Domitien ?

— Continue.

— Et puis, vous nous avez embrassées, toutes les deux. Et vous disiez : « Tu verras, ma femme, je veux devenir très riche, très fort, très grand, pour toi, pour te rendre bien heureuse… » Alors, j'ai demandé « Et moi ? » parce que cela me faisait envie… Et vous avez ri, souvenez-vous, et vous m'avez levée de terre, comme ça, à bout de bras, en disant : « Toi aussi, ma petite Karelina, on te mettra du bonheur plein les bras, tout plein les bras. » J'étais contente, contente !

— Folle ! dit Van Bergen, qui riait.

Mais il voyait qu'elle ne plaisantait plus. Elle avait les pommettes rosies et ses yeux brillaient.

— Je sais bien, reprit-elle, ce n'était qu'une plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous ne pensiez pas tout ce que vous me disiez. Mais il y a des choses comme ça, qui n'existent pas, et qui comptent plus pourtant que les choses vraies, pour un enfant. Moi, on dirait que

je vous ai toujours attendu, mon oncle. Et quand vous êtes arrivé, j'ai su que c'était vous, parce que je vous attendais. C'est drôle, dites, c'est amusant… Mais vous aviez un peu oublié tout cela.

— Un peu, Karelina…

Il restait songeur, légèrement ému.

— C'est drôle, oui, pensa-t-il tout haut.

Le visage levé vers sa nièce :

— Et quel bonheur pensais-tu donc que je t'apporterais, petite ? reprit-il, gaiement.

— Du bonheur ? Oncle Domitien, je savais bien que vous vouliez rire… Non, je m'amusais seulement de moi-même, voilà tout.

— Tu n'es donc pas heureuse ?

— Je ne sais pas. Janne n'est pas méchante… Le père non plus… Bien sûr, c'était mieux quand maman vivait. Mais, à mon âge, n'est-ce pas ? on n'est ni heureux, ni malheureux, on attend… Moi, c'est l'avenir qui m'effraie un peu…

Ses yeux bleus sauvages s'emplissaient d'une confuse angoisse.

Il se sentit attendri, devant cette faiblesse, cette incertitude. Il mit la main sur l'épaule de Karelina et dit doucement :

— Eh bien, dans tous les cas, petite, chose promise, chose due. Si plus tard tu n'es pas heureuse, viens me trouver. Je ferai tout mon possible pour tenir ma parole et te donner du bonheur, à toi aussi, tout plein les bras…

01 · 02

Le village était à gauche de la route de Courtrai à Gand. Un village des Flandres, largement éparpillé sur une terre plate et riche en eau. On l'atteignait par une chaussée grise, sinueuse, et plantée de hauts tilleuls. Elle formait une espèce de digue, et dominait les champs humides, coupés de watergangs. L'hiver, souvent, la Lys montait et les couvrait. Et la chaussée demeurait seule, reliait villages et maisons comme un isthme, à travers l'inondation.

L'église s'apercevait au détour de la route, dominant un bouquet d'arbres à têtes rondes, de gros marronniers antiques, qui encadraient la petite place. Le clocher bas se terminait par un toit en éteignoir, couvert de tuiles rouges, et sans grâce. Autour était le cimetière, à la mode d'autrefois. Il y poussait beaucoup de folles herbes. Des poules venaient y gratter. Et les enfants du village y jouaient. Ses morts participaient ainsi à la vie commune, marchés, processions, kermesses. Si bien que ce cimetière n'était pas triste.

Sur la place donnaient les habitations des notables, le vieux presbytère, la grande boucherie, et le vaste cabaret Verhaeghe qui servait aussi de maison commune, parce qu'on n'avait pas de mairie. Le « château » du notaire était un peu plus loin, sur la route, avant d'arriver à la Lys. Ce n'était qu'un grand bâtiment carré, sans style, au milieu d'un jardin enclos de grilles.

Plus loin, la Lys. On la traversait sur un pont de ciment blanc. On avait de là le coup d'œil du fleuve lent et gras, sinueux, noirâtre, épandant au ras des terres plates une eau puante, et laissant çà et là, dans sa paresse de cours d'eau des plaines, un banc

de boue, un bras mort, en fer à cheval. Elle exhalait une insupportable odeur de décomposition, la senteur du rouissage. Une herbe drue, verte et charnue, la bordait, comme nourrie de cette pourriture. Juste sous le pont, une écluse la coupait, lâchait de haut un jet d'écume blanche. Puis le fleuve reprenait son cours. Et l'on voyait, sur ce long lacet capricieux, glisser de lourdes nefs, des péniches brunes, vernissées, rehaussées de cuivres éclatants et marquées en proue d'une croix de peinture blanche. Elles venaient, comme endormies aussi, de l'eau jusqu'aux plats-bords, et repoussant sous leur avant carré deux longues rides obliques, avec un clapotis doux. Elles allaient à la voile, une seule grande voile de misaine tendue en travers de leur mât unique. Et, vues ainsi de loin, elles semblaient glisser à travers le pays, les villages, les fermes et les champs, comme d'étranges voiliers de la terre…

Le pont franchi, la route reprenait, montait insensiblement, et se rétrécissait. Elle allait vers une ligne de hauteurs qui fermait l'horizon, et que dominaient, par place, de longues files de peupliers et des moulins.

Là était la maison de Karelina.

On y vivait frustement. Janne, l'aînée, commandait. Elle avait vingt-neuf ans. Elle s'occupait du ménage et du jardin. Dolf, le père, travaillait en France, partait chaque lundi à vélo pour la frontière, avec une trentaine d'hommes. On gagnait plus en France qu'ici. Et le change avantage encore les Belges.

Dolf logeait en garni, là-bas, avec trois camarades, chacun apportait son manger pour la semaine. Et il rentrait le samedi soir, pour se reposer en travaillant la terre. Beaucoup d'ouvriers

belges viennent ainsi en France, quitte à payer un homme chez eux pour tenir leur champ en état.

Karelina n'avait pas de métier. Elle allait aux champs, soignait les lins, faisait les moissons, en rapportait des petits profits de saison, glanes de blé ou de pommes de terre, fruits tombés, pissenlits, champignons, bois mort, mûres, myrtilles ou baies de sureau pour les confitures. Janne, très regardante, se fâchait souvent et la rudoyait, voulait qu'elle rapportât davantage.

On avait une chèvre que Karelina menait paître aux fossés et qui donnait le laitage. Un cochon de lait, acheté au printemps, grandissait jusqu'à huit briques, c'est-à-dire qu'on le saignait quand il avait atteint, au mur, un signe tracé à la hauteur de la huitième brique. Il donnait du lard, que l'on salait et fumait. Deux moutons fournissaient aussi de la laine et de la viande. Poules et lapins, légumes, et le blé d'une parcelle que Dolf cultivait, suffisaient pour faire vivre, d'une vie repliée et primitive. On n'achetait ni fruits, ni pain, ni viande, ni lait. Du café seulement, des épices, des vêtements et de l'huile. Dolf récoltait même son tabac, quelques centaines de pieds qui séchaient, des semaines, aux murs de la maison, sous le rebord du toit, en longues queues verdâtres et rousses. Puis il les coupait aux ciseaux, pour sa pipe. Âpre et rude indépendance de la misère, non dépourvue de grandeur.

Cette année-là, Karelina travailla aux lins. C'était le souci du pays tout entier. Le village vivait du lin. Quatre petites fabriques, alignées sur la rive droite de la Lys, broyaient et décortiquaient la plante textile, pour la revendre au marché de Courtrai. Elles employaient toutes les femmes du village. Jour par jour s'en allaient de à vers Courtrai les hautes voitures à quatre chevaux, chargées

de balles grises, d'où sortaient des écheveaux d'un jaune décoloré. Trois de ces fabriques, qui possédaient leurs champs et leurs fermes, travaillaient leurs propres récoltes.

Karelina aida aux semailles. Elle vit lever la plante de velours verte, aux fleurs bleues comme des regards, ou blanches. Elle alla par le tapis humide et dru, d'une somptueuse uniformité, arrachant les mauvaises herbes, les avoines et les chardons. Cent jours, le lin poussa. D'insensibles nuances altérèrent la lourde toison rase et verte des champs, la muèrent en jaune pâle. Et le soleil y jeta son or. Les champs de lin prirent cette chaude couleur lumineuse, ces reflets châtains et dorés, infiniment plus ardents que ceux du blé, voire même de l'avoine, et qui font penser au blond Titien d'une splendide chevelure. Les fleurs étaient tombées. La graine séchait, de minuscules grelots, une danse de points d'or, à l'infini, dans le soleil. C'était l'heure de la moisson.

Janne fit enrôler Karelina dans une équipe qui s'en allait en France. La terre, en Belgique, est morcelée à l'extrême. Rares sont les emblavures qui dépassent un hectare. Pas de grande culture possible. Et c'est pourquoi les filatures belges de la région de la Lys ont pour la plupart en France, dans le Nord, la Somme, et jusque dans la région de Paris, de vastes exploitations agricoles, des cultures motorisées, d'où ils ramènent ensuite le lin brut en Belgique. Car il faut la Lys et ses eaux grasses pour obtenir un parfait rouissage, tout comme on attribue aux eaux du sous-sol d'Angleterre le mérite de ses tissus.

Vers la fin de juin, c'est ainsi un vaste exode d'ouvriers ruraux flamands vers la France. Le lin ne peut se moissonner à la machine. Il faut l'arracher à la main, touffe par touffe. La besogne réclame une main-d'œuvre spécialisée. Les Français n'y excellent

pas. Elle est, au surplus, fatigante à l'extrême. L'ouvrier français se rebute plus vite que la patiente, soumise et robuste race flamande. On a vu des équipes abandonner la moisson en plein cours — une moisson qui ne peut pas attendre, parce que la moindre pluie la couche et la gâte. Et pour éviter ce désastre, les usiniers belges envoient sur place, dans leurs cultures de France, des équipes d'arracheurs flamands. Une complication supplémentaire du problème de l'immigration.

On partit un dimanche soir. Un gros camion était venu de France, mené par un vieil homme à grande moustache. Une trentaine d'hommes et de femmes s'y entassèrent sur des bancs. On chantait, on ouvrait déjà les sacs pour boire de la bière et manger. Karelina s'inquiétait un peu. C'était la première fois qu'elle s'en allait. Janne la fit monter près du vieux conducteur. Et le camion partit.

Le vieil homme était bavard. Il raconta à Karelina, sans la regarder, toujours attentif à la route, qu'il avait soixante ans, qu'il se nommait Hendrijk Van de Goo, mais qu'on l'appelait d'ordinaire Mosselman, parce qu'il était marchand de moules. Il faisait du camionnage et des transports, allait aussi, souvent, en Hollande, chercher des moules, qu'il revendait en France. Ce qui expliquait les effluves marins qui s'exhalaient des planches de l'engin. Son camion ne payait pas de mine ; mais Mosselman en faisait un éloge excessif, comme d'une brave bête fidèle. Derrière, on chantait à tue-tête, tandis que la vieille machine roulait lourdement, sur un étroit pavé bombé, vers la France.

⁂

La ferme était le long de la Lys, quelque part, tout près de la frontière. Mais on ne savait pas où exactement. On savait seulement que la Belgique n'était pas loin.

On était dans une grande plaine, encerclée de villages et coupée de lignes d'énergie électrique et d'une grande voie ferrée. L'équipe, conduite par son chef, avait entamé le champ de lin. Elle l'attaquait de front, sur toute la largeur. On avançait doucement, plié en deux. On saisissait de la main la touffe de lin, sans la plier, pour ne pas en casser les fibres, et on la tirait à soi, de bas en haut, on la déracinait, on la gardait serrée dans son bras gauche. Quand la bottée était complète, on la couchait, bien étalée, bien ouverte, sur le sol, pour la laisser sécher. Le champ était plein de hautes herbes, de chiendent, de chardons, de bardanes, qu'il fallait trier et séparer. Besogne délicate et lente, que la machine n'accomplirait pas.

Le travail commençait à quatre heures du matin, au frais. À neuf heures, le chef faisait arrêter, puis encore à midi. Et l'on reprenait à deux heures, jusqu'au soir. La paye se calculait au champ, non à l'heure. Plus tôt ce serait fini, plus vite on s'en irait. On vivait de pain, d'œufs, de lard et de fromage. À midi seulement, les fermiers faisaient cuire une marmite de pommes de terre, — cinq pommes par tête. Ni café, ni soupe, ni lait. Les fermiers étaient regardants et se méfiaient de ces Belges. On dépérissait de soif et de fatigue, sous un ciel torride, sans un pouce d'ombre. Quand on n'en pouvait plus, on allait au seau de petit-lait, aigri et tiède, et on y trempait la jatte commune, pour boire. Cette boisson acide donnait des maux d'entrailles. Il fallait s'en méfier.

La nuit, on dormait dans la grange, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Le chef d'équipe veillait sur les jeunes.

Quelquefois, on allait, après l'ouvrage, manger une soupe chaude et des moules au cabaret t'Joens, un cabaret de village, juste en face du poste de douane. Une vieille femme, Elsa t'Joens, y vivait avec son garçon. Les autocars stoppaient là, avec leur chargement d'ouvriers, pour la visite et les formalités de la douane. On voyait tous ces Flamands et Flamandes exubérants et frustes, dégringoler des grosses machines, courir au guichet, en brandissant des planchettes carrées, où étaient collées leurs feuilles de frontaliers. On y mettait un cachet. Ils revenaient, entraient au cabaret t'Joens, buvaient un verre, avalaient une « couke ». La vieille Elsa, par ces temps chauds, installait sur le trottoir une espèce de petit comptoir, avec un bac de crème glacée. Et les femmes, les ouvrières, achetaient des cornets et des gaufrettes, s'asseyaient par bandes de dix et de vingt au bord du trottoir, et léchaient leur crème glacée avec une sensualité béate.

Hendrijk Van de Goo — dit Mosselman — venait là aussi, souvent. Il apportait des sacs de moules qu'Elsa t'Joens faisait cuire, des crabes, et des limandes à frire. On mangeait tout cela sur des tables, dans la petite épicerie-buvette basse, mal éclairée par deux fenêtres envahies de bocaux, et tout imprégnée d'une odeur forte de fromage et de café. Puis on s'installait sur le trottoir, tous ensemble. L'un ou l'autre se mettait à jouer de l'accordéon, et l'on goûtait ce repos, la douceur du soir, tous ensemble, avant de rentrer à la ferme pour dormir.

La vieille Elsa et Hendrijk Van de Goo aimaient Karelina, parce qu'elle était timide, et qu'on la sentait malheureuse. Elle venait souvent. Elle restait dans la cuisine, à aider la vieille

femme. Et elle avait un peu l'illusion d'être chez elle. Gomar, le fils d'Elsa t'Joens, la regardait aller et venir et ne disait rien. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, taciturne.

Il avait au fond de la cour un atelier, une espèce de grande baraque, où il faisait des lattes à plafonds. Karelina allait l'y voir. Il travaillait sur un bâti triangulaire fait de pièces de bois brut, non écorcées. Il fendait en quartiers des billes de chêne d'un mètre de long. Il engageait ces quartiers dans son établi, les débitait en lattes minces, larges et souples qu'il nouait en bottes. Il taillait ce chêne en lanières avec prestesse, y engageant le fer, et le manœuvrant d'un mouvement continu de son poignet cerclé de cuir.

La baraque, vaste, blanchie à la chaux, était pleine de déchets de bois et de bottes de lattes empilées, exhalant une odeur saine et forte de bois mouillé, qui rappelait la forêt. De temps en temps, Gomar allait dans le jardin, où il avait creusé une fosse. Les énormes billots de chêne y nageaient, gonflés d'eau, noirâtres, affleurant à peine la surface. Et d'énormes écumes bourbeuses, des espèces de végétations pourrissantes y flottaient, parmi des vers, des larves, des insectes d'eau. Il piquait les billots avec la gaffe, les retirait au bout de son harpon, d'un effort athlétique des bras et des reins. Il les portait sur son épaule jusqu'à la baraque, les débitait, en écartait les fibres, les arrachait d'une traction des deux mains ; puis il soufflait et regardait Karelina avec une espèce de contentement silencieux. Il ne lui adressait jamais la parole.

Parce qu'il était plus âgé que les autres, il ne lui faisait pas peur. Il lui rappelait Dolf, le père. Il en avait les silences, la façon calme d'aller, de fumer, de manger, le même ton de commandement tranquille pour parler à la vieille Elsa. Il buvait beaucoup,

mais tous les hommes boivent beaucoup. Karelina ne s'en étonnait pas. Cet homme grand, large et gros, se sachant laid, en semblait moins déplaisant. Tel qu'il était, il s'imposait, avec une paisible et brutale assurance. Il était rouge et sanguin, il avait le nez massif, la bouche grande, découvrant, quand il riait, des dents jaunes et piquées de jus de tabac ; une moustache de Celte et de grosses joues couvertes d'une barbe rêche pareille aux éteules d'un champ fauché ; un front carré, largement dégarni jusqu'au milieu du crâne et des petits yeux vifs gris-bleu, striés d'artérioles, qui luisaient de ruse, sous la broussaille rousse des sourcils. Cette face respirait la force, la méfiance, la cautèle, une volonté intérieure inflexible.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, disait la mère à Karelina, mais les filles n'en veulent pas. Moi, je pense que sa femme ne serait pas malheureuse… Il ne faut pas trop demander… À moitié heureux, c'est être heureux. On ne l'est jamais davantage. C'est parce que la jeunesse demande trop qu'elle perd tout. Ainsi mon Gomar, ce n'est pas le beau garçon que les filles recherchent, mais celle qui se l'attachera…

Le sort de son fils l'inquiétait. Elle se demandait ce qu'il deviendrait quand elle aurait disparu. Elle eût voulu qu'une autre affection veillât sur lui. Quelquefois, elle se risquait à des allusions précises. Elle disait à Karelina :

— Et toi, petite, tu ne te marieras pas ? Tu n'y penses pas encore ?

— Non, madame t'Joens.

— Tu as bien tout de même quelque chose en tête ? Allons, dis-le franchement.

Karelina riait :

— Mon Dieu, non, non… Enfin, ça dépend…

— Ça dépend de l'homme, oui, je comprends… Ah ! jeunesse ! jeunesse ! Alors, un garçon comme Gomar ne te plairait pas ?

— Je ne sais pas, madame t'Joens, je ne pense pas… Je ne saurais pas dire moi-même ce que je voudrais. À mon âge, on est comme ça, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, disait la vieille Elsa, on rêve, on invente. Ah ! si tu savais comme c'est vite envolé, tout cela ! À vingt ans, on dirait que le monde est à vos pieds. À trente, on est bien content de ramasser un varlet ! J'en ai vu, j'en ai vu beaucoup… On ne vit pas dans les rêves, Karelina…

Hendrijk Mosselman écoutait cette sagesse, réfléchissait et regardait Karelina. Il ne disait jamais un mot, ni pour, ni contre. Karelina se demandait quelquefois ce qu'il pouvait bien penser, à la contempler ainsi ; et elle en concevait une vague inquiétude.

Gomar s'intéressa bientôt plus ouvertement à Karelina. On ne sait ce qui se passait en lui, mais il apportait à Karelina, sur le terrain de l'ouvrage même, des pots de bière et du manger. Il lui paya, un dimanche, une broche d'argent, à l'éventaire d'un colporteur. Il s'efforçait même de parler. Il pensait moins à boire. Et la vieille Elsa s'en réjouissait.

Bientôt, lui aussi, il commença à pressentir Karelina. Elle voyait bien où il voulait en venir, et elle n'aurait su dire elle-même si elle en était contente ou non. Au fond, elle se sentait un peu anxieuse, devant l'avenir, la perspective d'une existence liée à celle de cet homme qu'elle ne connaissait en rien. Mais une ti-

midité l'empêchait de le lui dire. Elle se résignait à accepter avec gêne, en silence, cette cour.

Il la questionnait sur sa famille, sa maison, sa vie. Elle expliquait, parlait du père, de Janne, la sœur aînée, de leur existence en Belgique. Il connaissait bien tout cela. Il était de ces pays lui-même, il raconta avoir longtemps habité un hameau de quelques bicoques, dans la forêt d'Houthulst. Seulement, l'ouvrage n'allait guère, en ce pays perdu. Gomar et sa mère étaient venus en France parce qu'on y gagnait mieux sa vie,

⁂

Un lundi, que le vieil Hendrijk s'en allait à Terneuzen prendre un chargement de moules, Gomar l'accompagna. Il revint dans la soirée. Il apportait à Karelina une lettre du père et de la sœur Janme, parce qu'il avait fait un détour par le village. Il avait dû parler là-bas plus qu'il ne l'avouait. Janne se disait satisfaite de voir Karelina prendre un parti, à la fin. Ruse singulière, et qui était bien dans le caractère de Gomar. Il avait dû combiner dès longtemps cette manœuvre.

Quand Karelina eut regagné son village, Gomar vint chaque dimanche lui faire la cour et il lui apportait de menus cadeaux. Janne la pressait d'en finir, parce que sa sœur ne rapportait pas beaucoup. Karelina, harcelée, ballottée, un peu fataliste, finit par se décider.

Le mariage fut très gai. Hendrijk avait amené dans sa guimbarde Gomar et la vieille Elsa t'Joens. Gomar était en noir. Il semblait, à le voir, que ses extrémités énormes et comprimées dussent faire éclater souliers noirs et gants blancs. Sitôt après la

messe, il ôta son veston, son col, et ses chaussures, et se mit à l'aise pour la fête.

On mangea en plein vent, au pied du moulin, Gomar payait le dîner. Bouillon, bœuf bouilli avec carottes à l'étuvée, langue de bœuf à la vinaigrette, gibelotte de lapin aux pruneaux et aux raisins secs, et jambon avec gâteau. On but beaucoup.

L'après-midi, les femmes firent la vaisselle, puis regardèrent les hommes jouer aux cartes, en attendant que revînt l'appétit pour souper. Karelina, avec Janne et Hendrijk, faisait lentement le tour du petit domaine qu'elle allait quitter. Ces choses lui semblaient chères, à présent. Elle regardait le moulin, la maison basse, le jardin aux légumes, et tout cet horizon sans grâce, mais familier, de plaines et de maisons rouges, où serpentait la Lys paresseuse. Et elle regrettait.

— Tu seras heureuse, si tu veux, et si tu ne retombes pas dans tes idées, disait Janne. Gomar est un homme solide, il a dans les mains un bon métier. Au fond, tu as de la chance. Il ne faut pas trop demander, voilà tout. On ne vit pas dans les rêves.

— La vieille Elsa le dit…

— Elle a raison. N'est-ce pas Hendrijk ?

— Eh oui, oui, faisait Hendrijk. Pourtant, j'ai vu quelquefois des fous réussir mieux que les autres…

De loin, en revenant, on entendit des éclats de voix. Et l'on rentra bien vite. Une dispute venait d'éclater entre Gomar et Dolf au sujet d'un as de pique égaré. Et beau-père et beau-fils roulaient déjà leurs manches pour s'empoigner par le cou…

01 · 03

T'Joens avait loué un cabaret sur la frontière française, près de la Lys, en amont de Menin.

C'est un pays qu'on appelle « les Baraques », parce que beaucoup y bâtissent de minables masures en planches et en tôle. Cette zone frontière, à cheval sur la France et la Belgique, est peuplée surtout de hors-la-loi auxquels se mêlent nombre de bandits. Tous ceux dont un forfait a troublé les rapports avec la justice viennent se réfugier dans le pays voisin, mais à proximité du sol natal. Ainsi peuvent-ils aisément y faire, à l'occasion, un court passage, tout en narguant la police ou la douane.

On y vit de fraude sous toutes les formes — et d'autres industries moins ouvertement avouées que ce métier périlleux qui, d'ailleurs, dans les régions frontières est considéré comme normal et ne déshonore pas son homme. Il y a ainsi, entre les postes de douanes des deux pays, une sorte de zone neutre, une terre d'asile où la lie de la population se réfugie, et que la police ne fréquente qu'avec circonspection. On y boit, on y joue, on s'y empoigne en toute tranquillité. Des maisons, quelquefois, sont bâties à cheval sur la ligne même de la frontière, et l'on y entre par une porte le tabac belge, qu'on sort par l'autre en territoire français. Des fermiers français envoient leurs poules picorer des graines en Belgique — une contrebande qu'on n'a pas encore trouvé moyen de réprimer. Des femmes, profitant du change, vont se faire faire à bon prix en Belgique une ondulation permanente ou un dentier. De leurs portes, des voyous narguent les douaniers français, leur lancent des injures ou des quolibets, ou même quelquefois de véritables projectiles. Impossible de les ap-

préhender, il y aurait violation de territoire. C'est pourquoi l'effort des capitaines de douane tend à supprimer, dans la mesure du possible ces zones franches, en rapprochant le plus qu'ils le peuvent les bureaux de douane français et belge l'un de l'autre.

Le cabaret était la dernière maison d'une longue rangée. On y entrait par un porte à tambour, garnie de verres de couleur. La salle de débit était grande, triste et nue, avec un plancher de bois blanc, un comptoir aux frustes sculptures, et des banquettes de moleskine. Une petite cuisine, derrière, donnait sur la cour, vaste et encombrée de planches, de vieilles charrettes et de baraques à poules, à chiens et à pigeons. En haut, il y avait trois chambres dont on n'occupait que la plus petite, et un grenier immense.

Gomar t'Joens ne faisait plus de lattes. Il avait loué son cabaret dans l'intention de pratiquer la contrebande. Et Karelina connut bientôt la misère du métier. Il y eut dans sa maison de constantes allées et venues d'individus louches. Elle aimait l'ordre, la netteté, la clarté. Elle éprouvait d'instinct l'amour de la pleine lumière. Gomar t'Joens voulait l'ombre et la dissimulation. Il disait Karelina trop bête. Il finit par lui interdire de perler au comptoir, parce qu'elle l'aurait vendu sans même s'en douter. Et elle se bornait à servir les pratiques et à les écouter.

Il venait chez t'Joens une foule de gens. Des chômeurs minables, des Algériens, des Polonais, des chemineaux ou « bâtonniers » que Gomar allait ramasser sur le pavé de Lille, et convoquait, tous les faibles, tous les inconscients, tous les affamés, tous ceux qui acceptent le risque et laissent pour le maître-fraudeur le profit.

Gomar envoyait ces chômeurs en Belgique, chez les épiciers avec qui il était de connivence. Il les retrouvait le soir, les chargeait de tabac, comprimé dans de grands sacs à courroies de cuir. Et il les envoyait devant lui sur la frontière. Il les suivait comme le chasseur suit un gibier. On ne livre pas ainsi les yeux fermés à un chemineau quelconque trente kilos de tabac. La tentation est forte, pour lui, de se sauver avec le sac et de disparaître, ou bien même de rentrer chez le maître-fraudeur en prétendant qu'il a été poursuivi, qu'il a dû déballotter en route… Gomar, sur la trace de ses hommes, les surveillait, inattaquable lui-même, et ne courant aucun péril. C'était seulement pour lui une espèce de partie empoignante, avec des arrêts, de longues attentes dans les blés ou les herbes, à plat ventre, des reptations interminables, au fond des fossés, l'assaut d'un chien, parfois, paré d'un court moulinet du bâton dans les pattes, la poursuite des douaniers, tirés par leurs mâtins en laisse au bout d'une longue corde nouée à la ceinture de l'homme, les courses folles dans les labours, les chutes, les bagarres, les coups. On arrivait à la Lys, on cherchait un bachot, ou bien on installait un va-et-vient, avec une corde, on passait…

Vers deux heures, trois heures du matin, les hommes rentraient au cabaret t'Joens, boueux, trempés, fourbus. On leur versait du rhum. Ils retrouvaient le souffle. Des vieux troussaient leur pantalon ruisselant, chauffaient un instant leurs os, avant de s'en aller dormir dans une meule. Des jeunes, pressés, partaient tout de suite, les vêtements collés sur le dos, une petite lampe de poche à la boutonnière, pour faire dans la nuit, sept ou huit kilomètres, retrouver leur maison, et se présenter à neuf heures du matin au bureau de chômage…

Il y avait aussi les chiens. Karelina les voyait rentrer crevant de fatigue, les pattes tremblantes, la langue pendante. Ils avaient sur le dos leur immense sac à lanières plein de tabac, au cou un collier à clou, au front une espèce de bandeau de cuir armé d'une forte broche, pour éventrer les chiens de douaniers. Beaucoup se blessaient aux fils barbelés des clôtures, essuyaient des coups de feu, portaient au poitrail des morsures. On les soignait deux ou trois jours, et ils repartaient pour la Belgique, jusqu'à l'heure inévitable où ils ne revenaient plus. Ou bien — la chose advint deux ou trois fois — les douaniers les suivaient jusqu'au cabaret t'Joens, entraient derrière eux dans la cour ouverte. Et il fallait leur livrer les chiens, muselés et enchaînés. Ils les traînaient dehors, appliquaient le canon d'un revolver sur l'oreille de la misérable bête, qui devinait et se débattait pour éviter l'arme. Et un hurlement d'agonie parvenait jusqu'à Karelina, et lui serrait le cœur.

Gomar rachetait d'autres chiens, des jeunes, et les dressait. Et c'était un autre martyre. Le fouet, le bâton entraient en jeu au point de laisser quelquefois les pauvres bêtes assommées sur place. On les habituait aux assauts contre l' « apache », un comparse cuirassé de trente kilos de toile et de cuir, ganté, masqué de treillis. Gomar leur inspirait aussi la phobie du douanier, de l'uniforme, la haine des congénères, des autres chiens qu'il surexcitait par des mêlées sauvages — toute une férocité provoquée à dessein, par tous les stratagèmes, toutes les souffrances possibles : lanière, coups de chaîne, poivre dans les yeux et dans le nez, coups de feu à blanc, en pleine gueule, à brûle-poil, jeûne, soif, jalousie, tout, sauf la douceur et la bonté, l'intelligence. Gomar obtenait ainsi des espèces de fauves, sans cesse rampants autour de lui et prêts à mordre, et il poussait l'ingéniosité jusqu'à

leur découper et donner à manger des morceaux d'autres chiens abattus, pour les rendre plus sauvages à la bataille.

Il y avait encore les perquisitions, les visites de douaniers par toute la maison, les fouilles, les matelas ouverts, les meubles renversés, les murs percutés, les cheminées sondées. L'air indifférent, Karelina regardait les hommes aller et venir au-dessus de la cache creusée dans le plancher.

Des semaines, et même des mois entiers, on voyait autour du cabaret rôder les « noirs », des douaniers en civil, patients et entêtés, sous le soleil et les giboulées. On avait l'impression d'être traqués, guettés, il fallait des ruses invraisemblables pour entrer et sortir le tabac. Quelquefois un paquet roulait tout à coup au milieu du cabaret, en rebondissant, sans qu'on sût qui l'avait jeté. Des autos arrivaient, entraient dans la cour en trombe, portière ouverte. On y lançait des sacs, on claquait la portière. Elles démarraient, disparaissaient, tandis que Gomar, vite, refermait la grand'porte et balayait la poussière pour effacer la trace des pneus.

Ou bien un affidé venait dire : « La « marchandise est dans le champ Despretz », ou « derrière la briqueterie », ou « le long de la ligne du chemin de fer ». Et il fallait aller la prendre, l'avancer lentement, par étapes, la recacher en pleins champs, six, sept fois, avant qu'elle arrivât enfin. C'est la denrée maudite, le tabac. Personne ne veut l'avoir chez soi, on s'en débarrasse dès qu'on le peut, on en jette la charge sur d'autres. D'un bout à l'autre de la filière, on ne cherche qu'à éviter le terrible flagrant délit.

Tout cela désespérait Karelina et amusait Gomar. Il aimait cette bestialité, ces émotions, les longues journées d'oisiveté et de

bamboche qui suivent les coups habilement menés. Il goûtait les hâbleries, les vantardises, les histoires fantastiques de fraude, où l'on revit ses aventures, et qui font rire ou frémir. Il y en avait que Karelina connaissait à fond à force de les entendre, et qui l'épouvantaient encore.

On buvait. On se provoquait. On s'essayait à des exercices de force, à des prouesses athlétiques et dangereuses, comme de hisser sur la table une tonne de bière, ou de soulever un homme sur sa chaise, en prenant le dossier avec les dents. Une fois qu'on changeait sur la route les rails du vicinal, devant la maison, Gomar pensa mourir pour avoir parié de porter seul un rail sur son épaule. On le chargea, il ne put le rejeter. Et il resta là, un moment, à grimacer, les cinq cents kilos sur l'épaule, tandis qu'on criait d'horreur sans oser approcher pour le secourir… Puis il put rejeter le rail et faillit broyer Karelina, qui s'était élancée vers lui pour l'aider.

Et c'était encore l'antique concours des pintes, chaque homme ayant devant lui une file de verres de bière coupée de « schnick », et buvant à qui tiendrait le dernier.

Des femmes venaient souvent, maîtresses ou femmes de fraudeurs ou bien pochardes, habituées de l'endroit, et elles mêlaient aux voix des mâles leurs cris et leurs rires aigus, piquaient l'orgueil des hommes, surexcitaient les violences. Ça finissait par des bagarres ou par des danses, une bacchanale insensée, une succession de scènes folles, comme en inventent les gens ivres, et que Gomar regardait, content, énorme, tournant d'une main, avec aisance, la manivelle de sa colossale et tintinnabulante machine à musique, un engin rutilant de verreries et de pendeloques, et qui moulait à grand bruit des polkas et des valses.

Fanny, la fille d'un fraudeur, venait souvent à ces parties. C'était une grande créature brune, l'œil noir, le teint olivâtre des Mauresques, le menton aigu et saillant. Elle admirait Gomar. Elle se tenait près de lui quand il jouait aux cartes, dansait avec lui, buvait dans son verre sans se gêner. Quand Gomar se battait, Karelina s'enfuyait en pleurant dans sa cuisine. Fanny restait là, derrière lui, à lui crier des encouragements, les poings serrés, tapant du pied, comme si elle-même avait donné et reçu les coups.

Ivre, elle s'asseyait sur ses genoux, l'embrassait sans honte, sur la bouche, caressait de ses longues mains, des mains superbes et douces de fille fainéante, la lourde face barbue. Judith farouche de cet Holopherne populaire, elle méprisait Karelina, et le montrait. Elle faisait tout, ouvertement, pour la rendre jalouse. Et Gomar, par une espèce de méchanceté de brute, ne se cachait pas non plus, attirait Fanny à lui, en face de Karelina, enserrait la fine taille aux hanches larges dans ses mains de Goliath, voluptueusement, et disait :

— Une femme comme toi, voilà ce qu'il m'aurait fallu.

⁂

Gomar t'Joens, chez lui, parlait peu. Karelina avait appris ce qu'un geste de lui voulait dire. S'il se mettait à table, c'était l'heure du manger. S'il s'asseyait, et allongeait les jambes, elle le déchaussait. Il tapait du tisonnier sur le poêle quand le charbon manquait. Et si, d'un geste tranquille, il dégrafait la boucle de la lanière de cuir qui lui comprimait le ventre, cela signifiait qu'il allait frapper. Les bêtes même connaissaient le geste et se terraient. Le soir, après le souper, il se levait et emportait la lampe. Et on n'avait qu'à le suivre, ou à demeurer dans le noir.

Il ne donnait jamais un sou pour le ménage. L'argent du cabaret devait suffire pour vivre. Lui gardait pour son compte le bénéfice de la contrebande et menait grande vie. Il avait en nourrice trente coqs de combat, dans les fermes d'alentour. Il pariait chaque dimanche plusieurs centaines de francs au jeu de pigeons. Il était assidu des nombreux champs de courses de la région : Lille, Tourcoing, Waereghem, Ostende, vingt autres.

Tous les passe-temps coûteux, d'instinct, lui plaisaient. Il partait deux fois chaque semaine pour la pêche, tantôt vers les étangs qui avoisinent la région d'Ypres, Zillebeck, Dickebush et le Blankaart, tantôt vers le canal de Furnes, tantôt vers Bruges. Il fallait l'éveiller à deux heures du matin, lui préparer ses lignes et son repas, et l'attendre la nuit d'après jusqu'à ce qu'il lui plût de rentrer.

Tout cela lui semblait normal, et dû. Il se faisait du ménage une conception à l'antique, ou, mieux, semblable à celle de l'Arabe. La femme avait son domaine, et lui le sien. Il la regardait quelquefois soulever d'énormes cuvées de lessive, traîner des seaux de charbon, plier sous une charge de bûches. Il ne pensait pas à l'aider. Elle pouvait courir d'un client à l'autre dans le cabaret, ne plus savoir où donner de la tête, aller, éperdue, de la cuisine où le dîner brûlait aux tablées de buveurs qui réclamaient du genièvre. Gomar, carré sur sa chaise, la pipe aux dents, les cartes en main, continuait sa partie de piquet. Il n'y mettait même pas de méchanceté. L'idée ne lui venait pas qu'il pût faire autre chose. Il ne se voyait pas plus veillant sur la soupe qu'il n'eût pu s'imaginer tenant l'aiguille ou berçant un marmot. Il n'y avait en lui qu'indifférence. Et cela ne l'empêchait pas, quand le manger

était mal cuit ou le linge mal repriſé, d'appeler Karelina, et de l'agonir d'injures et de menaces.

C'était une vie de bête. Du monde toujours, des allées et venues suspectes, des mines patibulaires. Toute une journée à courir, à calculer ce que devait l'un ou l'autre, à surveiller les clients, à écouter, écœurée et le sourire aux lèvres, les gaillardises ignobles d'un galant, à piétiner d'énervement devant un ivrogne aux propos stupides et ressassés — et qu'on ne pouvait chasser, parce qu'il fallait vivre et que Gomar ne donnait pas d'argent.

Toute une basse-cour à surveiller. Cent cinquante pigeons audessus du grenier, dans un colombier où l'on entrait à quatre pattes. Six coqs de combat, chacun avec quelques poules, dans des loges séparées, auxquels il fallait porter l'eau et le grain, et qui, féroces, sautaient sur Karelina pour la frapper dans les yeux. Elle en avait une peur atroce. Mais il fallait obéir à Gomar. Les chiens, enfin. Quatre grands chiens, lourds molosses, de ces bêtes de Flandre mâtinées de danois, énormes, le poil roux et ras, les oreilles coupées et la queue longue et musculeuse. On en voit de pareils sur les tapisseries de Gand et de Bruges, chassant l'ours ou le sanglier, ou bien suivant le cortège de Maximilien, ou couchés aux pieds de Charles-Quint. Ils allaient par la maison, lents, rôdeurs, inquiets perpétuellement, et mal habitués à la présence de cette étrangère, qu'ils venaient flairer quelquefois. Ils ne lui faisaient jamais de mal. On eût dit qu'ils savaient qu'ils lui inspiraient une terreur suffisante.

Karelina n'aimait que les pigeons. Eux ne lui faisaient pas peur. Ils étaient doux, la comprenaient, venaient becqueter ses cheveux. Elle s'occupait de leurs amours et de leurs petits. Elle avait ses préférés. Un entre autres qui venait taper du bec aux

carreaux, entrait dans la cuisine et qui devint son familier. Elle l'avait appelé Crou-Crou. Il becquetait des miettes de pain dans les lèvres de sa maîtresse, et buvait sa salive. Et de lui-même, il s'offrait, couchant les ailes et pliant les pattes, quand elle voulait le prendre, Gomar s'aperçut de cette amitié. Il mit le pigeon au concours, un dimanche, sûr que celui-là reviendrait plus vite. Crou-Crou revint avant les autres, mais traîna sur le toit. Les minutes passaient. Gomar s'emportait. Quand il tint enfin Crou-Crou dans ses mains, du geste classique des « coulonneux », il lui tordit le cou et arracha la tête.

⁂

Quelquefois Gomar buvait. Alors, sa vraie nature, souverainement orgueilleuse et dominatrice, se montrait ouvertement. Il semait l'argent dans tous les cabarets du pays. Il parlait de sa force, provoquait les batailleurs et faisait aux femmes une cour avinée.

Karelina devait l'attendre toute la nuit, tenir le feu, surveiller le repas, qu'il réclamerait en entrant. Et c'était une veillée de cauchemar, entrecoupée de courts sommeils et de réveils en sursaut.

Vers deux ou trois heures, le matin, Gomar rentrait. De loin, son pas annonçait son état. Il était plus lent, moins certain, coupé d'arrêts et de soliloques, dans la nuit. La lumière des fenêtres le guidait. Son pas s'arrêtait devant la porte. Il attendait, un long moment quelquefois, sans qu'on sût pourquoi, peut-être dans l'espoir de surprendre son monde. Et il faisait une entrée soudaine. Il semblait près d'éclater d'apoplexie. Ses joues montraient une teinte vineuse. Il y avait du sang dans ses yeux gris, une fureur qui cherchait des victimes. La peur pénétrait avec lui. Karelina restait figée, n'osant ni l'approcher, ni passer dans la cuisine,

tremblante, sachant bien qu'il s'aviserait toujours, et quoi qu'elle pût faire, d'une intention mauvaise qui l'irriterait. Et les chiens aussi tremblaient. Ces bêtes savaient quand le maître était ivre. Elles devaient le reconnaître à son pas, à ses gestes, à de mystérieux indices. On les voyait ramper le long du mur et se cacher, serrées en tas, avec de courts tressaillements, quand il bougeait. Il avait, à cette heure, des imaginations barbares, comme de les battre avec un tisonnier rougi, qu'elles mordaient de fureur, et qui leur brûlait la gueule, ou d'allumer autour d'elles, à terre, une traînée de poudre de chasse. Les chiens se souvenaient, associaient à l'odeur de cet homme ivre le rappel des souffrances endurées, et se terraient.

Gomar avançait, s'asseyait, allongeait les jambes. Karelina comprenait, s'approchait et s'agenouillait. Elle lui ôtait ses chaussures, avec la peur de recevoir dans le visage un coup de pied. Il l'observait, muet, furieux sans raison, en quête d'un prétexte pour éclater.

Elle le servait. Il mangeait, hurlait brusquement, parce qu'il n'avait pas faim, et s'en prenait au manger :

— Saleté ! Zwijnewij !

Il lançait l'assiette contre le mur, retournait la table d'un revers de bras. Karelina, transie, maîtrisant une espèce de grelottement, le regardait sans bouger.

— Eh ! bien, oui, c'est moi, s'écriait-il. Et après ? D'abord, je ne veux pas qu'on me regarde. Regarde ailleurs ! Et puis, va te coucher. Au trot !

Elle s'en allait, docilement, et cette obéissance semblait accroître la rage de l'homme. Il courait derrière elle, lui portait un coup sur l'oreille, la jetait sur le mur ou par terre…

— Allez, debout ! File !

Il la poussait devant lui, vers l'escalier, la suivait.

En haut, elle se déshabillait lentement, tandis qu'il la surveillait, la lampe au poing. Elle était prête, enfin, en chemise de nuit, et plus consciente encore d'être faible, ainsi nue sous une mince étoffe…

— Couche-toi.

Elle se couchait, s'efforçait à l'obéissance la plus passive, la plus machinale, pour ne pas donner prise à la fureur de l'homme. Lui, soufflait la lampe, et rôdait dans le noir de la chambre, s'approchant du lit, s'en allant, revenant, tandis qu'elle retenait son souffle et sentait son cœur s'arrêter de battre, quand Gomar approchait.

Il redescendait. Une idée biscornue lui passait par la tête. Il décrochait un fouet, appelait les chiens, se mettait en devoir de les dresser. Les bêtes refusaient d'obéir, fuyaient, bondissaient, affolées, devant l'homme ivre. Elles finissaient par se retourner contre lui et par l'assaillir. Et, d'en haut, Karelina écoutait le vacarme, et les hurlements, dans le silence nocturne.

Il avait dû connaître une femme — Clara. Il n'en parlait jamais, mais, à ces heures, il se souvenait d'elle, l'appelait, l'injuriait, la suppliait, la menaçait. Il parcourait toute la maison, dans l'ombre, cherchant quelque chose, gémissant ou criant, comme un fou :

« Clara ! Clara ! … »

Las, à la fin, il remontait. L'escalier craquait. Derrière la porte, un moment, on l'entendait souffler. Puis il entrait, cherchait son lit, se jetait dessus, demi-nu. Karelina faisait la morte. Mais son désir à lui surnageait dans le cerveau baigné d'alcool. Son geste tâtonnant cherchait la femme à son flanc. Il l'attirait à lui, brutalement.

Tenue sous lui, collée à lui de force, les reins broyés par le bras musculeux, elle le sentait, avec un dégoût innommable, s'assouvir en un spasme.

Il s'endormait sur elle, d'un sommeil d'alcoolique, coupé de cris brefs et de sursauts. Lentement, elle essayait de se dégager de l'étreinte, ressaisie parfois, ramenée contre la peau en sueur par le réflexe brutal du mâle repu. Elle mettait un temps infini à libérer une jambe, puis les deux, à se glisser enfin hors du lit. Elle descendait bien vite dans le cabaret, parmi les verres brisés et le vin répandu. Elle rallumait la lampe. Les chiens, blottis, épouvantés encore par la terrible odeur d'alcool, la regardaient aller, et troussaient leurs babines quand elle approchait. Mais elle ne s'occupait pas d'eux ; elle s'en allait dans la cuisine avec la lampe et faisait du feu. Elle se lavait le corps longuement, interminablement, avec l'idée d'arracher d'elle jusqu'au souvenir de la souillure. Elle se repeignait, changeait de linge. Et jusqu'à ce qu'une lueur grise, à la fenêtre, annonçât l'aube, elle restait près du poêle, sur sa chaise basse, à réfléchir.

⁂

— C'est un sauvage, disait Mosselman, le vieil Hendrijk Van de Goo.

Il venait chaque soir fumer sa pipe au cabaret t'Joens. Et il parlait. Il éprouvait pour Gomar t'Joens une amitié sans cause, une de ces affections irraisonnées que le temps seul, une longue familiarité expliquent. Mais il le jugeait sans aveuglement.

— Il a tué un homme, déjà, d'un coup de couteau, disait-il. Un garde-chasse, dans la forêt d'Houthulst. Il ne faut pas le répéter, à cause de la police. Mais moi je le sais.

Hendrijk aimait Karelina. Il apportait pour elle du poisson frais de Terneuzen, ou de grosses moules qu'il triait parmi ses sacs. Il allait là-bas deux ou trois fois chaque semaine, avec son camion. Il partait de bonne heure, pour la marée, qui n'attend personne. À deux heures, trois heures du matin, Karelina, dans son lit s'éveillait, au bruit de la lourde machine tressautant sur les pavés. C'était Mosselman qui se mettait en route pour la Hollande. Une lueur de phares éclairait la fenêtre, le tintamarre augmentait puis décroissait lentement. Le ronflement du moteur s'éloignait. Et Karelina restait encore à songer un moment, à rêver de ces départs, comme s'il y avait eu, dans le périple régulier du vieil homme à travers la Flandre, quelque chose de romanesque et d'aventureux.

Il revenait très tard, le soir. Karelina l'attendait. Il arrivait trempé, dégouttant l'eau, sous un immense ciré de marin qu'il avait dû acheter là-bas, dans un port de la côte. Il l'ôtait, le pendait au clou, allait au feu, et bourrait sa pipe de merisier. Le tabac belge, le savoureux tabac des Ardennes et de la Semois fleurait bon, à brûler dans ce vieux bois plein de senteurs. Et c'étaient les meilleures heures que vécût Karelina, à parler des voyages du vieux Mosselman.

Elle finissait par avoir en lui une grande confiance. Elle lui racontait, elle aussi, sa vie, sa jeunesse, la mort de sa mère… Elle avait alors tout perdu. Janne, la sœur aînée, aimait plus l'argent que les êtres. Et le père ne s'occupait pas de la maison. Elle disait ainsi toute une existence de résignation et de peine, embellie seulement par l'étrange et lumineux souvenir de l'oncle Domitien Van Bergen. De lui surtout elle aimait à parler. Hendrijk le connut, à la fin, aussi bien qu'elle. Il sut qu'il était grand, brun, fort, qu'il écrivait des livres et parlait autrement que tout le monde. Toutes ces choses ne touchaient guère Hendrijk Van de Goo. Mais comme il s'apercevait du plaisir qu'elle avait à se confier ainsi, il l'écoutait patiemment dévider sa monotone histoire.

Un soir, il arriva tout affairé. Il y avait quelques personnes dans le cabaret. Il entra dans la cuisine tout droit.

Karelina le suivit.

— Gomar n'est pas là ?

— Non, Mosselman…

— Tant mieux. Voilà : demain, je vais à Terneuzen…

— Ah ?

— Oui Mais à l'aller, j'ai trois tonnes de lin brut à déposer à Anvers.

— À Anvers ?

— Oui. Écoute, veux-tu que je me renseigne sur ton oncle Van Bergen, que je le cherche ? Il doit y être encore… Ça ne te ferait pas plaisir d'avoir de ses nouvelles ?

— Hendrijk ! Comme je serais contente !

— Donne-moi son adresse.

— Je ne la sais pas. C'est derrière la cathédrale, voilà tout, dans une petite rue qui donne rue Vleminckx…

— Je chercherai…

— N'y va pas, surtout. Ne te montre pas !…

— Pourquoi ?

— Je n'oserais pas… J'aurais peur qu'il sache. Non, attends. Vois seulement où il habite, s'il est toujours là… Je serai déjà si contente, Mosselman !

— Comme tu voudras.

— Quand rentres-tu, Mosselman ?

— Après-demain soir. Je viendrai te donner des nouvelles jeudi matin.

⁂

Le mercredi soir, Karelina n'y tint plus. Elle prit prétexte d'une commande de vin à passer à la brasserie, et s'en alla jusque chez Hendrijk.

Il habitait un singulier domaine, un amoncellement de hangars en planches et de cellules en béton, qu'il avait fabriquées lui-même de bric et de broc. Une grande cour, au milieu, foisonnait en volailles et cochons. « Mosselman » logeait dans une espèce de cube en ciment, donnant sur la rue, par une fenêtre mal en

place, et qui provenait manifestement d'un chantier de démolitions.

En chemin, Karelina avait rencontré trois ou quatre marchands de moules, tournant avec un fracas étourdissant leurs crécelles, d'une rotation continue du poignet, et marchant à la tête de leurs chevaux en criant « Moulettes ! moulettes ! » Hendrijk était donc rentré.

Elle le trouva chez lui, en effet. Il s'apprêtait à couper la crête d'un jeune coq. On venait de le lui apporter dans un sac. Il préparait le nécessaire, ciseaux, rasoir, vinaigre, de l'eau fraîche dans une tasse. Un tisonnier de fer rougissait dans le poêle.

— Déjà ? dit-il en la voyant entrer.

— Eh bien, Mosselman, tu es allé là-bas ?

— Oui, oui… Assieds-toi… Regarde le beau coq !

I] l'avait tiré du sac et le tendait à bout de bras.

— Belle bête, hein ? Je vais lui couper la crête et les « balouffes ».

— Et Anvers, Mosselman ?

— Oui, oui…

Il y mettait un peu de malice, le vieil Hendrijk Il renferma le coq dans son sac, le pendit à un clou, tira son éternelle pipe de merisier. Et, la bourrant lentement, du pouce :

— Oui, j'ai vu Anvers. Un fameux port !

— C'est beau, Mosselman ? C'est grand ?

Il expliqua :

— C'est large, et propre… Il y a des rues qu'on dirait que les murs sont sculptés, avec des pignons, des frontons, des statues qui supportent les balcons, comme on voyait dans le temps, ces femmes nues à l'avant des navires… Et puis, tout à coup, de ces casernes, tu sais, de ces maisons toutes carrées et hautes, hautes, comme on commence à en faire… Et des jardins avec des fleurs, des fleurs, et des grilles dorées… C'est riche, oui, c'est riche. Des autos comme on n'en imagine pas, petite. Du luxe, des lumières, des étalages, des magasins, du commerce, de la vie, quoi !… Pour sûr, oui, de la vie ! Et la belle, la grande. Des pays à devenir riches…

Il médita une seconde, malhabile à vêtir sa pensée des mots justes.

— On dirait, on dirait que l'air n'est pas le même, qu'on vit plus vite… Tout va vite. C'est comme dans les ports, on dirait qu'on vit avec la marée… Et des gens, tant de gens ! De partout ! Des marins d'Amérique et du Japon, d'Espagne, d'Italie, du Brésil, du Chili… Des nègres, des Chinois, des Américains, toutes les langues, tous les parlers… On dirait que ça touche à tous les coins du monde, Anvers…

Il resta silencieux une seconde, à tirer de sa pipe de courtes bouffées régulières. Puis il cracha, reprit :

— Donc, j'ai cherché derrière l'église, la cathédrale, quoi ! C'est beau aussi. Des maisons du temps passé. Et j'ai trouvé ton oncle, oui.

Il feignit de ne pas voir son émotion. Il continua, le dos tourné, examinant d'un air attentif le tisonnier qu'il avait retiré du feu :

— Oui, il habite une maison par là, une vieille petite maison toute en briques de sable, avec une porte à gros clous, des vitraux aux fenêtres, et juste au-dessus de la fenêtre du grenier, un avant de bateau en pierre, qui sort du mur. Une riche maison, sûr. Propre. De beaux rideaux. Des fleurs aux fenêtres…

Il se tut de nouveau, attendant une réponse. Elle ne vint pas. Il se retourna, s'étonna de voir Karelina si pâle, et tordant son tablier, d'un geste fébrile et pitoyable. Il en eut compassion, écourta les détails :

— J'ai vu son nom sur la porte. J'ai su que c'était là. Alors, j'ai bu un verre, au coin. J'ai fait parler. Il est très riche. Il vit là avec sa femme et leur servante. Ils n'ont pas d'enfant. Il voyage beaucoup, pour du théâtre et des livres, des choses comme ça. Voilà, Van Bergen, Domitien Van Bergen. Un grand homme brun, fort, gai. Je ne peux pas m'être trompé.

Il lui mit la main sur la tête, lui releva le front :

— Ça te fait du chagrin, Karelina ?

— Non, non, Mosselman… Mon Dieu ! S'il savait comme je suis malheureuse ! Il viendrait, il m'aiderait… Il me l'avait promis, vois-tu, Mosselman…

— Écris.

— Je n'oserais pas.

— Puisqu'il t'avait promis…

— Et s'il venait ? Si Gomar le voyait ? Tu connais Gomar, Mosselman, il le tuerait, je pense… Non, je n'oserais pas écrire.

Hendrijk avait repris le coq. Il s'était assis, près du feu, tenait la bête entre ses cuisses, lui redressait la tête, et s'apprêtait à couper la crête. Il resta hésitant, une seconde, la crête rouge entre le pouce et l'index, et le rasoir dans la main droite. Il dit brusquement, d'un ton tout sec, sans la regarder :

— Fiche le camp…

Et, en même temps, il donna un coup de rasoir et une chair saignante tomba à terre, tandis que le coq gloussait et se débattait.

Karelina avait relevé la tête :

— M'en aller ? M'en aller, Mosselman ? Tu penses que j'oserais ?…

Il semblait gêné. Il s'affairait sur son coq, lui lavait la tête à l'eau vinaigrée, étanchait le flux vermeil et spasmodique.

— Dame… Je sais bien, Gomar et moi, on est amis de toujours… Mais, tout de même, il faut bien voir ce qui est. Je comprends, je vois… Ce n'est pas une vie Karelina, je comprends…

Elle le regardait. Elle redisait, tout bas !

— Tu crois que j'oserais ?

Il redit, fermement :

— À ta place, je foutrais le camp, voilà.

Il se pencha vers le poêle, prit le tisonnier, d'un rouge blanc éblouissant, maintenant, et qui, dans la demi-obscurité, rayonnait comme un fragment d'astre. Il l'appliqua sur la plaie vive du crâne, l'espace d'un éclair. Le coq gloussa. Une odeur de chair brûlée monta.

— Et s'il me retrouve, Hendrijk ? S'il me reprend ?

— Attends l'occasion, file à Anvers, revois ton oncle… Moi, je t'aiderai.

Il avait lâché son coq. Hébété, l'animal secouait sa tête dégarnie, une tête rasée et cruelle d'oiseau de proie. Hendrijk avait ramassé la crête. Il la coupait aux ciseaux, en petits morceaux saignants, qui tombaient sur le carrelage. Et le coq, le bec à terre, picorait ces morceaux de sa chair.

— Ainsi, reprit Hendrijk, c'est entendu. À la première occasion, tu fais ton paquet, tu décampes, et je te conduis à Anvers.

01 · 04

Un après-midi, Gomar s'en fut à Lille chercher de la main-d'œuvre.

Il s'en alla vers une heure, dans le cabriolet d'un fermier ami, dont il empruntait l'équipage en ces occasions. C'était le seul mode de locomotion qui lui plût. Il avait à ses pieds l'un ou l'autre de ses chiens, son fouet en main, la pipe en bouche. Et il filait bon train sur la grand'route qui mène à Lille, croisant les cy-

clistes et les autos, l'air paisible d'un rentier qui fait tranquillement sa balade de digestion.

Il y avait par place, au bord des champs, des guérites où des douaniers battaient la semelle. Car ce novembre s'annonçait froid et la pluie menaçait, poussée sur le pays par une dure bise du nord-ouest. Gomar saluait les douaniers d'un moulinet de son fouet en homme qui se sait irréprochable. Et, de fait, il l'était. Cet enragé contrebandier ne portait jamais sur lui un brin de tabac de contrebande. Pour trois raisons, disait-il. D'abord parce qu'il ne vaut pas le français. Puis, parce qu'on n'a plus le cœur à le fumer quand on sait comment les fraudeurs le foncent. Enfin, parce qu'il serait trop bête de se faire pincer pour une cigarette belge, quand on en fraude chaque semaine trois ou quatre cents kilos.

Il n'était pas de ceux qui dédaignent les petites précautions. Et l'on n'eût trouvé chez lui ni briquet sans estampille, ni jeu de cartes de contrebande, ni même une pauvre boîte d'allumettes belges. De si petites choses peuvent jouer de trop mauvais tours à des fraudeurs notoires, quand, au cours de perquisitions infructueuses, les douaniers se rabattent sur ce qu'ils trouvent, et « cherchent la petite bête ». Pas de plus strict observateur des lois que le fraudeur.

Il fut à Lille vers trois heures. Il pénétra par la porte de Gand, traversa les vieux quartiers de l'ancienne Basse-Deûle, pittoresques et vétustes, avec des maisons à hauts pignons, des façades à meneaux, des toits de tuiles épaisses, alourdis et affaissés, des murs décrépits, d'où les plâtras tombaient. Courettes, culs-de-sacs, égouts à ciel ouvert, rues étranglées et sinueuses débouchant bizarrement sur des places informes, font de ce coin du

vieux Lille un objet d'intérêt pour le curieux et de dégoût pour l'habitant.

Une grande activité règne dans ce quartier populeux et animé. Des éventaires encombrent les trottoirs exigus. De gros trams verts, des autos, des charrettes, se bousculent sur le pavé. Et les ouvriers, les ménagères, les gosses du quartier, une population tassée et malsaine, y promènent des teints blêmes et des mines tirées. Cabarets, boutiques, hôtels borgnes, échoppes d'artisans pullulent. On y trouve aussi, souvenir d'une ancienne bourgeoisie citadine, de grandes belles maisons renfrognées et antiques, boudant la rue, tournant leur visage vers le jardin intérieur ; des couvents, des casernes, et le palais de justice. Tout cela datant d'un autre âge.

Au cabaret du Lion d'or, — écurie pour douze chevaux, — Gomar laissa son équipage. Et il s'en fut à pied vers le palais de justice. Il l'atteignit par une ruelle sinistre, trop visiblement utilisée comme latrines par la plèbe du quartier. Il entra dans la salle des pas perdus, poussa la porte double de la correctionnelle, et fut dans la chambre de justice, parmi un troupeau de populace bigarrée et murmurante. Au bout, le tribunal, impassible, rapide et indifférent, rendait la justice en série, distribuait les amendes et les jours de prison automatiquement. Une rumeur saluait ses arrêts. Et on se les commentait de l'un à l'autre, on approuvait ou on critiquait la sentence, avec des attendus parfois inattendus…

Il y avait de tout, dans ce public. Des petits rentiers, des vieux de l'hospice Comtesse, voisin du palais, des amis ou des parents de prévenus, des témoins attendant leur tour où voulant connaître le jugement. Et cette lie aussi, héritière de celle qu'on voyait jadis en place de Grève, au jour des exécutions : malan-

drins, souteneurs, fraudeurs, et de vieux chemineaux, qu'une vague nostalgie, les souvenirs d'une jeunesse héroïque autant que le besoin de sécher leurs hardes, poussent à hanter le palais de préférence aux musées.

C'est dans ce public que Gomar trouvait ses hommes. Il avait vite repéré le fraudeur en rupture de maison d'arrêt, le « bâtonnier » solide et affamé, le gaillard décidé à risquer le paquet pour un billet de cent francs. Il s'approchait de lui lentement, s'insinuant parmi la foule. Il attendait une accalmie dans l'averse d'éloquence que débitait, inutilement, écouté du seul public, un jeune avocat stagiaire au zèle encore tout neuf.

— Hé ! l'ami, je paie la goutte…

L'autre se retournait. Gomar clignait de l'œil. On se comprenait. On sortait discrètement.

Au petit café du coin, un simple cabaret où les gens courent se remettre de leurs transes, on s'attablait. Gomar expliquait brièvement :

— Y a cent francs à gagner demain soir.

— Comment ?

— Tabac belge. Trente kilos. T'as les cent francs en rentrant.

Souvent, l'autre faisait la grimace, d'instinct, répugnait à laisser son farniente.

— Qu'est-ce que tu risques ? Huit jours. Cent balles, ça vaut la peine…

— Où que je devrai aller ?

— À Menin, route de Geluwelt. Prends l'adresse. Je t'attendrai à dix heures.

Gomar payait les verres, on sortait. Et il retournait au palais chercher un nouvel équipier, tandis que l'homme s'en allait, soucieux, rentré de nouveau dans la vie active, et fuyant déjà sans raison, superstitieusement, l'appareil de justice, comme s'il y avait eu péril immédiat pour lui.

Ce jour-là, Gomar trouva quatre hommes résolus. Deux, d'ailleurs, qu'il connaissait pour les avoir employés. Et il était content. Il revint au grand trot aux Baraques, faisant claquer son fouet dans le vent, les pieds sous le ventre de son chien pour avoir chaud. Il s'accorda un petit détour pour aller voir, dans quelques fermes des environs, les coqs à battre qu'il avait là en nourrice.

Le lendemain, vers dix heures du soir, à Menin, route de Geluwelt, Gomar attendait ses hommes. Il était venu avec les deux chiens qui lui restaient pour l'heure. Et, dans le noir, à la porte d'un petit cabaret, il fumait sa pipe en regardant tomber la pluie.

Les hommes arrivèrent un à la fois. Les deux derniers vinrent ensemble. Ils entrèrent, burent du café chaud.

— Rude temps, disaient-ils.

— Tant mieux, les douaniers pionceront plus fort, répondait Gomar.

Il les équipa lui-même. Il leur attachait sur les épaules un sac de grosse toile, à courroies de cuir. Là-dedans il y avait de trente à quarante kilos de tabac : le volume d'un petit matelas. Autour, contre la pluie, il ficelait encore une forte toile cirée. Les hommes

donnaient un coup d'épaule, équilibraient la charge et, bâton en main, attendaient, regardant la nuit et l'averse. D'aucuns faisaient une grimace et soufflaient comme s'ils avaient été oppressés.

— En route, dit Gomar. Par la Lys. Vous m'attendrez là-bas, au bord de l'eau.

Il les lança d'un geste dans la nuit et les suivit, placide sous les rafales et le déluge, tendant le dos, et ses chiens marchant dans ses pas.

Une fois quittée la grand'route, on n'y vit plus. On suivait un sentier herbu, étroit, glissant, où les pieds collaient. De grands souffles balayaient la plaine et faisaient vaciller les hommes sous leur fardeau. Ils allaient vite, tendus sous la charge, chaussés d'espadrilles à semelles de corde, Gomar les devinait à peine, dans la nuit. On eût dit que tout le monde avait hâte d'arriver à la zone dangereuse, pour en avoir plus vite fini. On ne distinguait pas le ciel de la terre ; on entrevoyait seulement, çà et là, dispersées et clignotantes, de rares lumières dans la campagne. Un bruit de déluge emplissait les oreilles.

Au bout d'un champ labouré les hommes firent halte devant une espèce de vaste gouffre noir qui se perdait au loin. Des clapotis montaient, un bruit d'eau, dans les ténèbres. C'était la Lys. Une odeur nauséabonde s'en exhalait, l'odeur des lins pourris.

Adossés à une haie, penchés en avant et pesant sur leur bâton, les hommes soufflèrent là un instant, le dos au vent. Gomar, lui, suivait la rive et sondait la nuit du regard. Il ne discernait rien. Il faisait une obscurité lourde et comme écrasante. Gomar jurait tout bas.

Àla fin, il mit ses deux index dans sa bouche et siffla.

Alors, dans le noir et la pluie, monstrueuse, glissant sans bruit, surgit une ombre, comme si tout un pan de rive s'était détaché de l'autre côté de la Lys pour venir à lui. Une silhouette noire au faîte de cette masse manœuvrait une longue perche. C'était une grande péniche qui, silencieusement, et sans un feu à bord, entreprenait de barrer le fleuve. Le vent la drossait. Le marinier peinait, à bord, arc-bouté sur sa gaffe. La lourde et massive barque obéissait avec maladresse et s'engageait dans les joncs avec de longs froissements. L'homme, à la fin, lâchant sa gaffe, ramassa une corde enroulée en cercle, la lança d'un grand geste, debout, contre la bise et la pluie. Et le câble s'abattit aux pieds de Gomar.

Il appela : « Les hommes, hé ! »

Ils vinrent. Et on hala le chaland en travers du fleuve frontière.

Le marinier plaça une planche. Les hommes passèrent, suivirent le plat-bord et sautèrent sur l'autre rive, en terre française. Gomar donna cinquante francs à l'homme et passa le dernier.

La marche reprit, sous l'eau qui tombait du ciel. On allait au hasard, sans rien voir, à travers des prés et des labours où les pieds enfonçaient. On butait, on tombait. Les hommes se dispersaient, s'orientaient au hasard. Et Gomar sacrait.

— Ce salaud-là ne cherche qu'à foutre le camp ! Fanny ! Bull ! en avant !

Et les chiens comprenaient, s'élançaient, disparaissaient en quatre bonds, fondus, absorbés dans les ténèbres et la pluie. Et

l'homme qu'ils atteignaient, s'arrêtait et attendait.

La troupe passa plusieurs ruisseaux. On y entrait jusqu'au ventre, on pataugeait, on sortait, ruisselant d'une eau boueuse.

Soudain Bull, le chien qui marchait devant, pointa les oreilles avec un imperceptible grondement. Gomar souffla d'une voix retenue :

— Pstt ! Halte !

Les hommes s'arrêtèrent. Et, courbés au ras de l'eau fétide et glacée, ils attendirent. Gomar tenait dans ses grandes mains la gueule de ses deux bêtes pour les empêcher de grogner.

Deux formes surgirent, tout près, dans de grands manteaux, deux douaniers qui suivaient une sente à travers les champs. Ils avaient des chiens en laisse. Ils marchaient en devisant, ne se doutant de rien. Et Gomar attendait, la gorge serrée. Ils allaient disparaître, quand un de leurs chiens s'arrêta, huma…

Dans un grand bruit d'eau, les fraudeurs sautaient du fossé, fuyaient vers la Belgique. Des cris :

— Halte ! Halte à la douane !

Et le bruit d'une course éperdue, à leur poursuite.

Le groupe se scinda. Deux hommes partirent vers la droite, Menin, au hasard. L'un d'eux avait « déballotté ». Le second emportait son sac sans que Gomar pût espérer le revoir jamais. Les autres couraient dans la direction du bateau, jetant les sacs. Gomar jurait en pataugeant dans l'argile et, furieux, leur tendait le poing. Laisser là tout ce tabac, tout cet argent ! I] finit par ramas-

ser un ballot, s'en chargea, continua à bondir, ses deux chiens autour de lui. Une pensée lui traversa l'esprit.

— Ils ne sont que deux, après tout !

Il s'arrêta, fit face aux douaniers.

Ils arrivaient. L'un d'eux tirait d'un sifflet de longs appels. Ils virent soudain, dans la nuit, une silhouette immobile, le bâton haut. Ils s'arrêtèrent.

— T'es fait ! cria l'un. Allons, suis-nous.

— M… ! dit Gomar.

Déjà ses chiens étaient sur ceux des gabelous.

Il y eut, deux, trois coups de feu. Des bêtes roulèrent en hurlant. Les douaniers avaient saisi Gomar par sa veste de cuir ; mais il tapait comme un sourd, de ses poings et de son bâton. Il envoya rouler les deux hommes l'un sur l'autre, auprès des chiens mourants. Et il reprit son sac, fonça de nouveau, tête basse, contre le vent.

Il dut s'arrêter bientôt. Des gens accouraient, des douaniers, appelés par les coups de sifflet et les détonations. Il fit un crochet, repartit en avant. Mais on allait plus vite que lui, avec ses quarante kilos de tabac. Les douaniers étaient sur ses talons. Ils avaient à la ceinture, de longues laisses et leurs chiens les tiraient en avant, leur faisaient faire des enjambées démesurées. Gomar soufflait comme un taureau. Mais il ne lâchait pas sa charge.

Soudain, devant lui, à dix mètres, il vit un trou noir, la Lys.

Il retrouva ses forces, l'atteignit en trois bonds, chercha des yeux la péniche, ne la vit plus. Le marinier était parti.

Gomar eut un juron de rage et tendit le poing au vide :

— Salaud ! Salaud !

Des larmes de fureur lui venaient aux yeux.

Il se jeta dans la Lys.

Elle était haute, gonflée de pluie, grasse et rapide, et tournant avec des tourbillons et des remous, sous le vent sauvage. L'averse y crépitait. Elle emporta Gomar et son ballot comme un fétu.

Gomar ne savait pas nager. Il s'accrochait à sa charge flottante et battait des pieds, tournoyant, avalant des paquets d'eau, la tête perdue. Lentement, le ballot s'enfonçait.

— Hep ! Ohé ! Ohé ! criaient les douaniers, inquiets de l'avoir vu disparaître dans ce fleuve d'encre… Et ils le cherchaient, suivaient la berge. On voyait traîner de faibles reflets jaunes sur l'eau, luire les points minuscules des ampoules électriques. Ils agitaient leurs lampes, faisaient signe à Gomar, qu'ils voyaient maintenant, ombre confuse, se débattre…

L'un d'eux trouva une grosse branche, la traîna. Ils la lancèrent ensemble, elle barra la moitié du fleuve et Gomar s'y accrocha.

Il souffla une minute, la tête hors de l'eau, à demi noyé. Ses cheveux mouillés l'aveuglaient. Il vomissait de l'eau. Sa main crispée retenait la courroie du ballot submergé.

— Remonte ! crièrent les douaniers, braquant sur lui leurs lampes.

Ils tiraient sur la branche pour le ramener. Gomar reprit pied.

Mais quand il n'eut plus de l'eau que jusqu'aux hanches, il s'arrêta, debout, silhouette ruisselante, dans l'obscurité.

— Remonte, remonte, bougre !

Gomar lâcha la branche et ne bougea plus. Il savait bien ce qu'il faisait, l'obstiné. La rivière est neutre. On n'avait pas le droit de l'en retirer.

Il y eut chez les douaniers, quand on comprit son entêtement, une explosion de fureur et de malédiction :

— Enfant de chameau ! Vas-tu remonter ! Tu mérites qu'on te refoute à la flotte ! Remonte ou bien on va te chercher !

— M… ! répétait Gomar, sans bouger.

On délibéra. Les uns voulaient courir chercher un bachot. D'autres, des cordes, pour prendre l'homme au lasso. Un douanier proposa d'y aller tout bonnement, à trois, à travers l'eau.

— Impossible, répondait le brigadier. Zone neutre. On ne peut pas. Il faut attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'il sorte. Quand il fera jour, il faudra bien qu'il se décide.

— Mais il est une heure du matin !…

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

On se résigna. Et, sous les rafales d'eau qui tombaient du ciel, le visage en plein vent, les pieds dans la boue, les douaniers commencèrent leur interminable faction dans la nuit.

On distinguait à peine Gomar. On apercevait seulement de lui un buste qui émergeait de l'eau. Il piétinait, résistait au courant qui menaçait de l'emporter. Une fois, il essaya de traverser la Lys, encore. Il s'y jeta avec désespoir, battant des bras, la courroie du sac aux dents. Il coula, reparut, faillit se noyer, reprit pied par miracle, et n'osa plus s'aventurer. Il tenta de suivre la rive, à distance, sans quitter le fond. Et il tomba dans un trou, une « marmite » formée par les remous. Cette fois, on le crut perdu. Il reparut quand même, haletant, à demi asphyxié.

Dès lors, il ne bougea plus, buté, tête basse, les cheveux lui tombant sur le visage, boueux, claquant des dents. De temps en temps, on lui criait :

— Remonte !

Il ne levait même pas la tête.

Vers quatre heures du matin, le ciel, imperceptiblement, pâlit. On commença à discerner vaguement, loin à l'Est, entre le ciel et la terre, une vague digne grise. Des coqs chantaient dans la campagne.

D'un grand geste furieux, Gomar lança au milieu du fleuve son lourd ballot de tabac, afin de frustrer les douaniers de la prime ; puis il remonta sur la berge et offrit, sans dire un mot, ses poignets au cabriolet.

⁂

Toute la nuit, Karelina attendit. Le vent de novembre aux cent voix gémissait, pesait de l'épaule aux portes et aux contrevents. La tempête courait en hurlant sur la terre. Un ruissellement universel tombait du ciel. C'était une de ces nuits diluviennes où semble se préparer quelque cataclysme.

Karelina, seule, tremblait. Des rafales enveloppaient la maison dans une brusque clameur montante et faisaient vaciller la lampe. Des mares d'eau, sous la porte, envahissaient la cuisine. Par instant, dans la cour, quelque part, une porte claquait avec un coup sourd, comme une détonation lointaine qui faisait battre le cœur. Et Karelina n'osait pas sortir pour aller la fermer. Elle était sur sa chaise, les yeux ouverts dans le vide. Elle ne bougeait pas. Minuit vint, une heure, deux heures. Le temps se traînait désespérément.

Tout à coup, elle sursauta. Dehors, il y avait eu un bruit, un frôlement, le long du mur…

Elle écouta. Elle n'entendit plus rien. Elle crut s'être trompée, rapprocha sa chaise du feu. Et elle reprenait son interminable attente, quand le bruit recommença, plus net.

C'était quelque chose comme un rampement, une approche lente et sournoise. Un moment le vent monta de nouveau, couvrit tous les bruits de sa mélopée sauvage. Puis sa démence s'apaisa. Et dans le court intervalle de silence, le frôlement reprit. Il se faisait maintenant tout près de la porte. Il y eut soudain, sur le seuil, une espèce de lamentation, une plainte si proche, que Karelina se dressa, debout, hagarde, et les tempes mouillées de sueur.

Tout cessa de nouveau. À pas lents, comme un fantôme, Karelina avança vers la porte.

— Gomar, souffla-t-elle, Gomar…

Mais elle n'entendit plus qu'un rugissement de bourrasque, et le battement de la porte, quelque part, dans la cour.

Karelina chercha des yeux une arme. Le fusil de braconnage de Gomar pendait au mur, chargé. Elle le prit, revint vers la porte, les doigts crispés sur l'arme. Elle posa une main sur la clé, attendit encore et, brusquement, tourna la clé et recula, l'arme braquée.

La porte s'ouvrit toute grande sur la nuit. La pluie, le vent se ruèrent. Et la lampe vacilla, faillit s'éteindre. Mais Karelina eut le temps de voir une forme, un être qui s'écroulait dans la cuisine : un chien énorme. Il tomba sur le flanc, poussa un gémissement. Il avait du sang plein le poitrail.

Karelina sut alors qu'il était advenu quelque chose à Gomar. Elle déposa la lampe, alla jeter un coup d'œil vers la plaine, et ne vit, n'entendit que l'obscurité hurlante. Elle referma la porte, vite, la repoussa de toutes ses forces, contre le vent.

Au milieu de la cuisine, le monstre, étalé, haletait, les yeux sanglants. Karelina, transie d'épouvante, resta à le regarder mourir sans oser bouger. Il eut une agonie tragique. Il se plaignait d'une voix humaine, une voix d'homme qui pleure. Longtemps, il regarda Karelina, comme s'il avait espéré d'elle quelque chose. Mais elle en avait si peur qu'elle n'osa pas lui porter de l'eau. Il mourut à l'aube, sous les yeux de Karelina pétrifiée.

⁂

Àquatre heures du matin, Hendrijk Van de Goo fut réveillé par de grands coups dans sa porte.

— Mosselman ! Mosselman ! criait une voix, que le vent couvrait par moment.

Hendrijk se leva, alla ouvrir sa fenêtre. Le jour venait, gris, balayé de rafales. Sous la fenêtre, à la porte, Hendrijk reconnut Karelina, en sabots, un sac sur la tête.

— Un malheur ? cria-t-il.

— Gomar est pris.

Hendrijk enfila son pantalon, descendit, ouvrit, fit entrer Karelina.

— Gomar est pris ?

— Je pense. Il n'est rentré qu'un chien, blessé. Mosselman, je t'en prie, va voir, renseigne-moi…

— Bon Dieu, oui…

Il s'habilla hâtivement.

— Tu restes ici, Karelina ? Fais du feu, chauffe-toi. Je rentrerai dans une heure ou deux. Il devait foncer le long de la Lys. Je vais chercher.

Il jeta sur ses épaules son vaste suroît de marin, but à sa bouteille de genièvre un grand coup, prit sa pipe, et sortit. Par la fenêtre, Karelina le vit disparaître dans le petit jour brumeux.

Il s'en alla vers la Lys. Elle fumait, dans l'aube grise, sous la pluie. Il suivit, le long du large fleuve plat et débordant un chemin étroit et gluant d'argile, vers l'amont. Il ne trouva rien. Les traces de pas ne manquaient pas, mais il n'en tira nul indice précis.

Il redescendit vers l'aval. Et, de loin, confuses dans le brouillard, il devina, au bord de l'eau, des formes. Plus près, il vit que c'étaient des douaniers. Ils suivaient lentement la Lys. Il y en avait cinq, en uniforme bleu. Des douaniers français. De l'autre côté du fleuve, des douaniers belges, en vastes manteaux beiges et casquettes à longues visières suivaient aussi le bord du fleuve, lentement. Tous avaient les yeux fixés sur une forme, un paquet gros comme un matelas, qui descendait au fil de l'eau.

Hendrijk s'approcha. Il reconnut un ballot de fraudeurs, un grand paquet enveloppé d'une toile imperméable, et ficelé serré. Il flottait sur la Lys, s'en allait au hasard, presque entièrement submergé. Et de chaque côté du fleuve frontière, les douaniers des deux pays attendaient et guettaient l'échouage, sans avoir le droit de rien faire que de surveiller le tabac.

Hendrijk revint vers le village et le poste de douane. Il y avait, contigu au corps de garde, un petit cabaret. Hendrijk entra. Le patron, un homme ventru et rouge, en tablier de toile bleue, essuyait au comptoir des verres à genièvre.

— Salut, Mosselman, dit-il.

— Gomar est pris ?

— Cette nuit, oui. Ils l'ont ramené vers quatre heures.

— Tu ne sais rien ?

— J'ai seulement trouvé un billet sous ma porte ; il l'a passé à un douanier, pour sa femme. Paraît qu'il s'est fait pincer en plein dans la Lys, qu'ils racontent.

— Oui. Donne le billet.

C'était un papier froissé, griffonné au crayon d'une lourde main. Hendrijk le lut :

« Karelina, je suis pris. J'en ai pour deux ou trois mois. Soigne la maison et les bêtes. — Gomar. »

Hendrijk mit le papier dans sa poche et huma un genièvre. Sa pipe avait un goût amer. Il la mit dans sa poche. Il allait, tête basse, et réfléchissait.

⁂

Le lendemain, Karelina partit pour Anvers. À une heure de l'après-midi, elle était chez Hendrijk, avec un petit paquet qui contenait son linge, et quelques objets qu'elle aimait.

Hendrijk fit du café très fort. Puis il s'en fut dans sa cour. Et Karelina l'entendit qui se battait contre son moteur. Il y eut au dehors trois ou quatre ratés qui claquèrent comme des coups de feu. Puis un gros moteur endormi tourna. Et Henrijk revint, rouge, haletant, et triomphant.

Il couvrit Karelina d'un vieux manteau, lui fit chausser de gros sabots par-dessus ses souliers de toile. Il la mena jusqu'à la grosse machine, où elle monta.

Et le vieux camion s'en alla vers Menin, Wevelghem et Courtrai, dans la nuit.

On roula longtemps, interminablement. Le pavé gris, lavé de pluie, luisait sous la rouge flaque de lumière incertaine que projetaient les phares à acétylène. Et des arbres trempés et nus passaient comme des ombres. Le vent hurlait autour de la machine, l'étreignait, la poussait de côté, ralentissait sa course. On enten-

dait le moteur peiner, comme maîtrisé par une main géante. Puis la rafale passait, et le ronronnement régulier et monotone reprenait. Des gerbes sales jaillissaient sous les roues, comme des lames sous l'étrave d'un navire. Des paquets de pluie s'écrasaient sur la vitre et la brouillaient. Tout craquait, autour de Karelina. La vieille machine gémissait et bourlinguait, au long de la route droite, large, déserte et ruisselante, à l'infini… Et Karelina, dans cette petite cabane de verre et de planches, bien au chaud, enfouie dans un grand manteau, tout contre le vieux Mosselman qui menait, taciturne, sa lourde mécanique, se sentait envahie par une somnolence heureuse, bercée de songes lointains, de visions douces, au roulis de la machine…

On passa Courtrai endormi. On roula vers Gand, sur un pavé rectiligne, toujours le même, jalonné de grands arbres, et coupant sans dévier des villages ensommeillés et de vastes plaines qu'on devinait à peine, dans l'obscurité et les averses. Karelina goûtait cette monotonie, comme l'attente paisible d'un grand bonheur…

Elle finit par s'endormir, dans son coin, d'un sommeil peuplé de rêves, et coupé de courts réveils, au bruit plus fort d'une soudaine vague de bise et de pluie, contre la vitre. Elle entrevit seulement, au passage, une vaste ville, Gand, puis un canal démesuré, bordé d'arbres, et que la route longeait. Les eaux s'enfilaient et battaient leurs rives, sous le vent, avec de tristes et forts clapotis. Il semblait qu'on s'enfonçât vers des terres nouvelles et mystérieuses.

— Terneuzen, dit Hendrijk.

Karelina s'éveilla.

Il faisait demi-jour, un temps à peine éclairci. Le camion était arrêté le long d'un quai, au bord d'une écluse profonde. Derrière, il y avait un chenal étroit, une espèce de petit port de pêche, où quelques barques noires étaient amarrées. À droite, la maison des éclusiers, le bureau du port, deux ou trois petites bâtisses. À gauche, un cabaret, quelques maisons, qui tournaient le dos au vent. Et, en face, le large, une vaste étendue de mer grise, haute sur l'horizon et qui dominait la terre. La brume la faisait illimitée. Des lignes d'écume blanche tranchaient, par place, sur cette uniformité. Et des mouettes volaient, blanches aussi, au ras des vagues. Une odeur puissante de marée soufflait avec la bise.

Hendrijk était descendu sur une barque et discutait avec des pêcheurs. Il revint au camion, recula la machine jusqu'au bord du quai. Et, sur leurs barques, les pêcheurs, à la pelle, commencèrent à emplir des sacs de moules noires et craquantes, qu'on chargea sur l'auto. Des crabes en tombaient, et couraient gauchement sur les dalles.

Karelina attendit, pendant qu'on travaillait. Elle ne s'ennuyait pas. Elle regardait ce pays neuf, cette vie inconnue d'elle, fruste et large. Et la mer la remplissait d'une admiration religieuse. Avec Hendrijk, elle mangea du pain et des moules fraîches, toutes crues, dans le petit cabaret. Et ils revinrent vers Gand et Anvers.

On quitta la Hollande au sas de Gand. On suivit le large canal que Karelina avait entr'aperçu dans la nuit. D'énormes usines, des tanks à gaz, à pétrole, des gazomètres, toute une vie industrielle puissante, s'étendait là au bord du canal, s'alimentait dans de vastes navires, dont les mâts et les cheminées s'élevaient au-

dessus des arbres, si bien que ces vaisseaux semblaient être venus s'échouer en pleine terre.

Avant d'arriver à Gand, on tourna à gauche, vers Lokeren et Saint-Nicolas. On roula près d'une heure et demie encore. Et, brusquement, devant elle, au bout de la chaussée interminable, Karelina vit d'un seul regard l'ample perspective d'une cité mollement allongée au bord d'un large fleuve. Elle s'étalait, plate, démesurée, toute en pignons et clochers, et dominée de la tour ajourée de sa cathédrale, et de la lourde masse cubique de son gratte-ciel. Autour d'elle, un foisonnement de mâts, de grues, de flèches, lui formait une ceinture hérissée — comme une forêt dépouillée et hirsute. Et le jour éclatait derrière, en un fond somptueux de nuées grises lamées d'argent…

Hendrijk étendit le bras vers cette ville :

— Anvers !

On roula jusqu'au bord du fleuve. On atteignit l'estacade où le bac à moteur attendait, Hendrijk prit un ticket pour Karelina, paya huit sous. Elle l'embrassa, lui dit adieu et monta sur le bac. On largua les amarres. Le bac s'en alla en virant. Jusqu'au milieu du fleuve, Hendrijk le suivit des yeux. Et quand il ne vit plus Karelina, il remonta sur sa machine et repartit vers la France.

D'instinct, Karelina se dirigea, par la vaste rue qu'on appelle « Canal au Sucre », vers la cathédrale. Elle allait, vaguement émue, et timide, au milieu d'une agitation qui l'apeurait. Elle regardait des hautes façades du Canal au Sucre, ces édifices où des géants de pierre et de grandes femmes couchées ressemblaient à des figures de proue. Tout cela l'emplissait d'admiration et de crainte.

Elle arriva, au bout d'une petite rue étranglée, en face de la tour grise, haute, ciselée et fleuronnée. Elle contourna l'édifice, le perdit de vue un moment, noyé dans un empâtement de vieilles maisons à pignons blancs. Elle atteignit un élargissement de la rue, une espèce de placette triangulaire et tranquille. Et elle vit la maison de Domitien Van Bergen, petite, avec un fronton de briques rose pâle, un navire ide pierre sortant de la muraille et des fenêtres à meneaux garnies de-vitraux losangés.

Elle resta là un long moment, à regarder cette porte à gros clous qu'elle connaissait sans l'avoir jamais vue. Elle n'osait plus avancer. Elle se rendait compte, soudain, de ce qu'avait d'insolite cette visite, cet appel au secours, auprès de gens qu'elle n'avait revus qu'une fois depuis son enfance, et qui ne la connaissaient pas. Toutes les fantastiques constructions de son imagination, dans la solitude et l'ennui, s'évanouissaient devant la réalité, cette « porte close. Elle eut peur à la pensée de l'accueil décevant qu'on lui réservait sans doute. Elle préféra ne pas subir cette amertume, cette désillusion.

— Je vais repartir, pensa-t-elle.

Rien ne l'empêcherait, après, de poursuivre ses beaux songes, comme si elle n'était pas venue.

Elle ramassa le petit paquet qu'elle avait déposé à ses pieds. Elle donna un dernier regard à la maison, avant de s'éloigner.

Àce moment, la porte s'ouvrit. Karelina, figée, regardait.

Un homme était sorti, grand, large, le visage plein et lourd. Une face hardie, qu'on n'oubliait pas. Un front haut et vaste, sous un feutre à la Rembrandt, un nez droit, une bouche au dessin

ferme, un menton carré, massif, volontaire, sous une courte barbe noire et drue, en collier. Un faciès romain, au regard bleu, paisible et audacieux. Les tempes s'argentaient.

Il s'arrêta sur le seuil, regarda autour de lui. Il passait lentement ses gants de peau, sur de fortes mains. Une canne à dragonne de cuir lui pendait au poignet. Il respira largement, l'air content. Et il s'en alla, posément, d'un pas lent et tranquille, dans un balancement souple et jeune d'homme habitué aux exercices, maître de ses muscles et fier de sa force. Il avait dans toute son allure quelque chose d'athlétique, l'assurance d'une espèce de supériorité physique et morale qui faisait se retourner des gens sur lui.

Le cœur de Karelina bondit. Elle oublia tout. Elle se hâta vers son oncle, qui s'en allait. Et, à quelques pas derrière lui, elle appela timidement :

— Mon oncle !... Mon oncle !

Elle avait peur, sa voix ne portait pas. L'homme marchait toujours, n'entendait pas. Elle le suivit ainsi, honteuse, quelques pas encore.

— Mon oncle...

Elle avait presque peur d'être entendue, à le supplier de la sorte. Elle allait renoncer à le suivre. Elle eut un sursaut de désespoir et de courage ; elle appela une dernière fois :

— Oncle Domitien !... Mon oncle...

Van Bergen se retourna. Il la vit. Il y eut, sur ses traits, la courte hésitation de celui qui ne se souvient pas, et cherche...

Puis un sourire éclaira son lourd visage sévère :

— Karelina !

Il avait l'air si radieux que Karelina éprouva presque un remords d'avoir un instant douté de lui.

02 · 01

La maison des Van Bergen était petite, antique et charmante.

Basse de plafond, les murs tapissés de cuirs gaufrés et de tentures, meublée de grands bahuts pesants et patinés, elle donnait par quatre fenêtres sur une espèce de jardinet ombreux, une pelouse unie et drue, sous les frondaisons des ormes. Ce jardin était de forme triangulaire, emprisonné entre la vieille maison et la muraille de la cathédrale même, dont un vitrail prenait jour sur lui. Et l'on eût dit, avec ce vert tapis qui s'étendait en son milieu, et ces murs antiques qui l'enfermaient, une espèce de retraite médiévale, le cloître d'une abbaye paisible et écartée. On entendait, de là, les longues rumeurs des orgues, dans la cathédrale. Et de la tour, tous les quarts d'heure, s'égaillait un vol de notes chantantes et vieillottes, une carillonnante musique de cloches, qui dégringolait en pluie argentine sur les toits. Tout autour grondait Anvers, vibrante d'activité.

Domitien Van Bergen était un homme méthodique. Il se levait à l'aube, s'en allait une heure, au fond de son jardin, lutter avec des haltères, des punching-balls et des sacs de sable. Il revenait, s'habillait, prenait son déjeuner dans sa poche — du pain, des fruits — et partait vers on ne savait quels coins. Il avait besoin

d'air et de mouvement. Il semblait qu'il dût abattre et vaincre sa débordante nature, avant de pouvoir se contraindre à l'esclavage de la plume et du bureau.

Wilfrida, en l'attendant, travaillait. Il y avait beaucoup de choses, dans la maison, qu'elle n'abandonnait pas à la servante, qu'elle estimait ne pouvoir être faites que par elle-même. Elle initiait Karelina à ces petits mystères, lui enseignait et lui expliquait les habitudes de Domitien. Elle ne les discutait pas.

Souvent, à cette heure, elle recevait des visites. Elle s'en cachait.

— Attends-moi, disait-elle à Karelina.

Et elle descendait dans le petit parloir. Par la fenêtre, Karelina voyait ensuite passer sur le trottoir, et s'en aller, des gens aux mises simples. Wilfrida Van Bergen avait la pudeur de ses charités.

Àpart ces visites, toute sa matinée était consacrée à son mari, sa chambre, son bureau, ses vêtements, son repas. Elle allait paisiblement, attentive, et sans bruit. Et il semblait qu'elle prit à son travail une espèce de plaisir. Quelquefois, elle s'arrêtait à la fenêtre, et restait à songer une minute, les yeux perdus…

Van Bergen rentrait vers onze heures. On mangeait. Il fumait un cigare une demi-heure en parlant de ce qu'il avait fait le matin. Puis il passait dans son bureau. Et Wilfrida et Karelina s'y rendaient avec lui, comme s'il avait été l'aimant, le pôle attractif de toute la maison. Il avait un grand bureau ministre, qui recevait en plein le jour des deux fenêtres. Là-dessus, parmi les papiers, des roses de saison, que sa femme renouvelait chaque ma-

tin. Il les touchait, les humait, les caressait en amoureux, il regardait autour de lui le cadre tranquille et gai, la pièce nette, tendue de gris, qu'il aimait — les toiles, les paysages rapportés de partout. — le bronze patiné, copie du fameux Torse antique, sur la cheminée de chêne.

Et, content, Van Bergen se mettait à la besogne de bon cœur. Tout près de son fauteuil, il y avait la chaise de Wilfrida. Et Karelina, près du calorifère, avait un petit pouf, où elle s'installait. Il régnait là une atmosphère de silence et de bonheur tranquille… On n'entendait que le bruit de la plume rapide, sabrant et corrigeant avec brutalité, et, quelquefois, un soupir de Wilfrida. Il travaillait sans lever la tête, absorbé, mal assis, remuant bras et jambes, et parlant tout seul, quelquefois. Wilfrida, assise près de lui, sans dire un mot, sans bouger, suivait du regard ce travail illisible, et songeait à on ne sait quoi. Il semblait qu'il eût besoin d'elle, à ces heures. Il se redressait, de temps en temps, se détendait, se tournait vers elle, et lui touchait l'épaule, ou bien lui frappait sur la main, doucement. Puis il reprenait sa plume, sans dire un mot. Elle paraissait heureuse, en cette attente immobile. Parfois, il se retournait vers elle pour demander :

— Tu ne t'ennuies pas, Wilfrida ?

— Pourquoi m'ennuierais-je ? disait-elle.

On ne sait quelle mystérieuse clairvoyance l'éclairait sur la pensée de son mari. Elle lui demandait tout à coup :

— Ça ne va pas, n'est-ce pas ?

Il rejetait sa plume avec colère, avouait :

— Pas fort, en effet.

Elle disait :

— Explique-moi.

Et Van Bergen expliquait des choses que Karelina ne comprenait pas, parlait de personnages inconnus, d'événements ignorés. Ils discutaient. On sentait qu'il mettait à se critiquer, à se détruire lui-même, un acharnement féroce. Patiente, inlassablement, Wilfrida relevait ce qu'il venait d'abattre, remettait au point les outrances, réhabilitait l'œuvre vilipendée et reniée. Et Van Bergen hésitait une minute encore, à se mordre les poings en réfléchissant.

— Et puis, oui, peut-être… Tu dois avoir raison, disait-il.

Et il reprenait sa plume avec une sorte de rage.

Àsix heures, dans le crépuscule du dehors, le beffroi de la cathédrale sonnait. Van Bergen s'arrêtait. Wilfrida apportait sur une petite table du pain, des fruits et du vin de France. Et l'on mangeait à trois, gaiement, dans la détente du travail achevé. Et c'était magnifique de voir Van Bergen égrener une grappe de muscat d'un coup de dents, et fondre sur la corbeille de poires…

Mais quelquefois aussi, la besogne n'allait pas. Ces jours-là, il mangeait en silence, sans entrain. Puis, le repas fini, il se remettait à l'œuvre tout de suite, avec emportement. Son caractère de fougue et de violence n'admettait pas l'obstacle, s'y attaquait de front, furieusement. Wilfrida lisait, tricotait, cousait encore pour lui… Et, brusquement, il se soulageait d'un grand soupir, le souffle las et heureux du tâcheron qui lâche l'outil :

— Ça y est, j'arrête ! Venez ici, que je vous lise…

On s'approchait, on s'apprêtait, on faisait silence.

Et les vers, ou les phrases, les mots magiques, s'épandaient, recréaient des êtres et des paysages, évoquaient des douceurs tremblantes et des visions brutales et heurtées, — plongeaient Karelina dans une espèce de rêve irréel, de monde chimérique et hallucinant. Revenir sur terre, ensuite, lui était presque douloureux…

Elle écoutait Van Bergen et Wilfrida discuter.

— Alors, crois-tu…

— Je t'assure ! Ne cherche pas mieux.

— À relire ainsi… C'était plus beau, en écrivant…

— Allons, Domitien, allons, disait patiemment Wilfrida. Réfléchis, revois…

— Oui… Peut-être… Oui… avouait de nouveau Van Bergen. C'est vrai, c'est bien, je crois…

Il rabattait son sous-main de cuir sur ses papiers, y assenait la grande claque joyeuse de l'homme content d'un ouvrage bien fini. Et l'on s'en allait se promener toute la soirée.

Quelquefois, l'oncle Domitien partait en voyage. Pour Londres, Rotterdam, Hambourg. Il courait ainsi tous les ports de la mer du Nord et de la Baltique, remontait quelquefois jusqu'à Édimbourg et Aberdeen. Car il avait la passion de la mer et des choses de la mer. Elle tenait une grande place dans son œuvre.

Ou bien on l'appelait en France.

Domitien parti, la maison s'assombrissait. Tout gravitait autour de lui. Il semblait qu'il n'y eût plus rien à faire, lui absent, que tout travail fût inutile. Wilfrida, dès le matin, errait, désœuvrée. Elle allait d'une pièce à l'autre, flânait, époussetait un peu, essayait en vain de coudre ou de lire. Ces jours-là, elle parlait moins encore. Elle songeait, regardait parfois Karelina de longues minutes, l'air absent, comme si elle ne l'avait pas vue. Et on ne savait jamais à quoi elle pensait. Ou bien on la surprenait à une fenêtre, immobile, les yeux perdus. Longtemps après, elle refermait le rideau, et s'en allait.

— Elle disait quelquefois :

« Que cette maison est triste ! »

Karelina, à la voir ainsi, se rappelait les grands chiens de Gomar, inquiets, rôdant et tournant, sans vouloir ni manger ni dormir, tant que le maître n'était pas rentré.

Au physique, Wilfrida Van Bergen était une femme de taille moyenne, plutôt petite, d'une minceur extrême, le teint pâle, la peau d'une finesse remarquable, et presque diaphane, les yeux bruns immenses, comme dilatés, singulièrement calmes, et d'une fixité qui vous laissait parfois une sorte d'angoisse. Son visage, petit et pensif, paraissait lumineux d'intelligence et de sensibilité. Une massive chevelure lourde et sombre l'écrasait, aux larges plis souples, et ramenés derrière l'oreille minuscule, exquisement modelée, d'une transparence nacrée, et semblable à quelque merveilleux et délicat coquillage. Le cou, la nuque, ainsi dégagés, gardaient la ligne pure des statues grecques. Le front était étroit et lisse, le nez rectiligne, d'un beau dessin classique, malgré le frémissement léger des narines trop ouvertes, décelant la perpé-

tuelle tension intérieure. Elle portait beaucoup de bijoux, des bijoux d'or pesant, des anneaux d'oreille démesurés, des broches énormes et rutilantes, de lourdes bagues constellées de pierreries. Van Bergen avait pour l'or et les bijoux un goût excessif, presque barbare. Il aimait la voir ainsi parée, semblable aux vierges flamandes en cire des vieilles églises de Bruges, adorablement frêle, sous les brocarts, les ors et les velours. Elle était si naturelle et si simple, d'ailleurs, qu'elle arrivait à porter sans ostentation, et de façon charmante, ces splendeurs que son mari lui rapportait à pleines mains de ses courses vagabondes.

Elle parlait peu. Les gens ne pouvaient dire d'elle si elle était instruite ou non, d'où elle venait, ce qu'elle pensait.

Elle pleurait quelquefois, seule. Elle ne disait pas pourquoi. On la voyait seulement rêver de longs moments, comme si la vie en elle était suspendue…

Vers cinq heures, souvent, elle s'en allait à la croisée du salon, regarder la rue. Les bambins rentraient de l'école. Elle les suivait des yeux. Par son oncle, Karelina sut qu'elle était inconsolable de n'avoir pas d'enfant. Elle n'en parlait jamais.

« C'est ma seconde âme, disait d'elle Van Bergen. Elle est mienne plus que moi-même. Je pourrais, si je voulais, lui inspirer de mourir… »

⁂

On eut des nouvelles de Gomar une quinzaine de jours après l'arrivée de Karelina. Elle avait écrit à Hendrijk, prise d'une sorte de remords, et malgré le conseil de son oncle.

Hendrijk répondit. Gomar avait été condamné à trois mois et un jour de prison. Il purgeait sa peine à la maison d'arrêt de Loos.

Après de longues hésitations, Karelina écrivit à Loos. Elle éprouvait un sourd repentir de sa fuite. Elle se reprochait d'avoir attendu que l'homme fût ainsi en prison pour s'en aller. Et puis, l'oncle Van Bergen lui disait bien de rester ici, avec eux, à Anvers ; mais elle sentait comme ce serait difficile et délicat. Il lui faudrait de toute façon les quitter. Elle ne pouvait rester leur hôte à demeure. Et que faire, dans cette grande ville, toute seule ? D'ailleurs, Gomar, maintenant, savait où elle était. Il viendrait. Elle risquait de créer aux Van Bergen toute sorte d'ennuis et de difficultés.

Tant bien que mal, dans sa lettre, elle tâcha d'expliquer à Gomar les raisons de son départ. Lui, dans sa réponse, n'en toucha mot. On le sentait irrité, au fond, mais désireux aussi de reprendre sa femme, avant tout. Sans doute, réservait-il l'explication pour plus tard.

— Tu as tort, disait l'oncle Domitien. N'es-tu pas heureuse, ici ? Nous t'aimons bien, tous les deux. Tu aides Wilfrida. Nous nous habituons à toi. Ton mari est une brute à qui je voudrais tirer les oreilles une bonne fois. Quand tu seras retombée sous sa coupe, ma pauvre petite…

— La prison l'a peut-être corrigé, disait Karelina, avouant son espoir confus de retrouver Gomar amendé.

Van Bergen haussait les épaules.

— Si tu crois ça… Allons, réfléchis, reste ici, avec nous. N'est-ce pas, Wilfrida ?

— Bien sûr, disait Wilfrida. N'es-tu pas heureuse, ici ?

— Heureuse ? — Mais je ne peux pas ! Il viendra, il vous causera tous les ennuis possibles…

— Pardieu ! criait Van Bergen, c'est une chose que j'aimerais voir !

— Et puis, c'est mon mari. Je dois retourner auprès de lui.

Van Bergen haussait les épaules.

— Tu seras misérable ! Rappelle-toi mes paroles, petite. Plus qu'autrefois, parce qu'il aura vu que tu as peur. En tout cas, tu te souviendras toujours, n'est-ce pas ? que notre maison est la tienne. Nous t'aimons bien, tous les deux. Appelle-moi, si quelque chose clochait. Je crains fort que tu ne sois pas tranquille longtemps.

Elle sentait bien qu'il avait raison. Elle se demandait comment elle pourrait reprendre sa vie, là-bas, ce qu'elle ferait, comment elle se réadapterait. L'existence était tellement différente, ici. Elle s'y était habituée avec une incroyable facilité. Parfois, elle songeait à sa vie passée, au cabaret t'Joens, aux clients saouls qui lui faisaient la cour, aux bêtes, aux gens, à la fraude, aux nuits de bataille ou de liesse, à Gomar avec toute sa bestialité. Et cela lui semblait lointain et irréel comme un mauvais songe,

⁂

L'élaboration d'une œuvre maîtresse, d'une « Somme », absorbait Van Bergen. Il méditait un roman cyclique, à la fois historique et social, embrassant dix siècles d'histoire, toutes les classes, — de la bourgeoisie à l'Église, de la noblesse à l'artisanat, — toutes les activités humaines, toutes les passions, belles ou vilaines, qui agitent l'homme dans la bataille qu'il mène pour vivre et se perpétuer.

Le déroulement d'une civilisation à travers l'histoire, cent familles suivies dans leur évolution séculaire, leur épanouissement ou leur déclin, une forêt humaine dont il eût décrit la croissance et le gigantesque enchevêtrement, les splendeurs et les ténèbres ; une société, un tout, synthétisés sous un nom retentissant, lourd de passé, — et riche d'avenir : Anvers.

Anvers, sa cité natale, reine de l'Escaut, féconde, opulente, charnelle et mystique, éprise de joies terrestres et d'éternité ; Anvers vue, non pas en elle-même, historiquement, mais à travers un grouillement de vies, une prodigieuse floraison d'artistes, de peintres, de poètes, d'architectes, d'écrivains, de commerçants, de marins, d'hommes de guerre, de meneurs d'homme et de manieurs d'or, de chefs et de révoltés. Côte à côte, au hasard, et pêle-mêle, à travers les âges, la lente montée de l'humanité, l'existence et l'œuvre effarante d'un Rubens, d'un Van Dyck, d'un Teniers, d'un Jordaens, la pure sagesse d'un Plantin, la lente histoire d'obscures générations d'artisans artistes, au fond de leurs échoppes ; la ténacité patiente d'une famille d'armateurs, lourds bourgeois orgueilleux, mais prodigues mécènes, et banquiers des rois ; l'odyssée d'une communauté paysanne ; l'histoire d'un Polder, marais fangeux arraché à la mer, lentement asséché, drainé, coupé de watergangs, devenant watringue, planté de pins durant

un demi-siècle, exhaussé et tapissé d'un mince humus, et finalement transfiguré en ce miracle joyeux, coloré, triomphant, de la Flandre : un champ de dahlias ; la montée de la cathédrale, la conquête de l'océan, l'indépendance maritime et politique, l'extension illimitée ; la bataille contre la mer, l'Escaut, les sables, le sel, l'inondation, — et en même temps, la quête de l'eau qui manque, — de l'eau qu'on puisse boire. Et de tout cela, indirectement, se dégagerait la grande figure d'Anvers, dans son plus lointain rayonnement à travers le monde et à travers les temps. Au fond, ce serait un peu le roman d'un millénaire, d'une race, d'une cité, d'un effort, où les générations, les hommes, liés les uns aux autres, vivraient et mourraient comme les cellules d'un organisme géant, sans altérer son unité, — et en parachevant son épanouissement.

Àcette œuvre, Van Bergen, poète, utilisait toute sa puissance épique. Car il avait dans l'esprit quelque chose de primitif et de violent. Il aimait, par-dessus tout l'ampleur, la force. Il gardait d'on ne sait quel lointain atavisme le goût de la bataille. La lutte l'exaltait. Et son imagination lui recréait un monde à son image, un monde de combats et de guerre entre les choses et entre les êtres. Il y avait au fond de tout spectacle qui le frappait une idée de bataille. Il était resté barbare, brutal, et fougueux. Il avait le goût, la passion des couleurs sanglantes, heurtées, blessantes, des violences, des vastes scènes. Il trouvait d'instinct, l'image la plus hardie, la plus choquante au premier abord, qui vous froissait, vous blessait, mais s'imposait à vous avec une vigueur qu'on n'oubliait plus.

Barbare, il l'était même dans son verbe. Il maniait les mots avec une espèce de maladresse puissante, une gaucherie, une

lourdeur, qui arrivaient à de frappants effets. On eût dit que les mots même se battaient entre eux. Il bâtissait sa phrase comme un mur de granit, à gros blocs frustes, mal équarris, mal ajustés, mais indestructiblement, et dans un élan irrésistible, qui le faisait atteindre tout de même à une sorte de sauvage grandeur. Et il s'était ainsi créé une manière de poésie, de lyrisme bien à lui, emporté, heurté, chaotique, mais d'une magnifique et barbare vigueur. Et comme les primitifs aussi, il trouvait quelquefois, après un débordement de fougue, d'images, de symboles cyclopéens, un court instant d'émotion délicate, et comme enfantine, et qui vous étreignait le cœur.

Il aimait parler. Les mots lui venaient d'abondance, préparaient le travail de sa plume. Il parlait avec des gestes, pétrissant le vide, façonnant ses mots et ses phrases avec ses mains, comme une glaise. Il s'exaltait aisément. Il avait une façon de s'élever, de s'emporter sans s'en rendre compte, qui n'était pas ridicule, parce qu'il le faisait naturellement. Il se créait du monde une sorte d'imagination panthéiste, prêtant la vie et le souffle à toute chose, animant la matière, et la mettant en branle contre elle-même, trouvant sans le vouloir l'image qui fait vivre. Il peuplait ainsi le monde. Il en imposait autour de lui sa vision. On finissait par voir comme lui-même, et par prêter une âme et un souffle à la Terre.

La haine de l'ironie, l'horreur du badin, du léger, du gracieux, une facilité singulière à s'émouvoir et vibrer, le goût du fort, du sévère, du grand, — avec, parfois, une douceur, une tendresse poignantes, — caractérisaient son tempérament, et faisaient penser à quelque chose de nordique dans la structure de son cerveau.

⁂

Le Zeemeeuw était un petit sardinier qu'avait acheté Van Bergen dans un port breton. Un mât unique à grande voile en trapèze lui permettait les courtes traversées. Et un moteur auxiliaire l'aidait à rentrer seul au port, ou à remonter l'Escaut et les canaux intérieurs, parfois jusqu'à Bruxelles et Gand.

Van Bergen, sauf quand il s'en allait en mer, le manœuvrait seul. Souvent, il emmenait avec lui les deux femmes. Et l'on allait au hasard sur le large lit de l'Escaut, entre les deux rives basses et sablonneuses, plantées de hauts joncs verts à hampes élancées et bordées de digues en fascines, ou de pilotis pourris et verdis par les algues et les mousses. Çà et là, quelquefois, une sorte de petite plage artificielle, sur le sable blanc des Campines, avec un grand vieux bateau échoué qui servait de promenoir et de casino. On allait jusqu'à l'estuaire, les îles hollandaises de l'embouchure, et la mer. Puis on rentrait, le soir, à Anvers. On se faufilait, en profitant de la marée, par la grande écluse de Kruisschan, à dix-huit kilomètres de la ville. Et on traversait tout le port. On glissait dans un battement régulier et étouffé de moteur. Le bateau, sous son hélice, gonflait sous lui une longue houle, parmi l'eau calme. Van Bergen, debout, tenait la barre, et parlait. Il aimait plus que tout sa ville, le port démesuré, l'un des plus grands de la terre, avec ses quarante-cinq kilomètres de quais, et ses sept cents grues. Il montrait de loin, aux deux femmes, le hérissement des flèches et des mâts, les silhouettes squelettiques des ponts roulants, les enchevêtrements de cordages, de poutrelles, de câbles, qui formaient au fond de l'horizon un fouillis dense, un réseau de hachures, tout autour d'eux. Il nommait les longs paquebots gris clair, noirs ou rouges, à deux, trois, quatre hautes cheminées penchées en arrière comme par le vent de leur course, et si grands qu'ils rapetissaient tout autour d'eux. Il désignait les

vastes usines, à verrières démesurées, la Ford, la Général Motors, les quais de la Red Star, de Kali Sainte-Thérèse, de la Stocatra. On traversait les bassins, clapotants et lourds d'une eau grasse tout irisée de pétrole. Des remorqueurs, petits, rapides, tordant l'écume derrière eux, un drapeau bleu à carré blanc au mât, filaient vers l'estuaire, où des navires, par T. S. F., demandaient au Pilotage l'accès du port. D'autres, deux, trois, quatre parfois, halaient par l'arrière et faisaient entrer à reculons un navire énorme, et qui les écrasait. Ils fumaient, crachaient, s'enrageaient, dans un bouillonnement d'eau jaune, autour d'eux. Et la masse colossale qu'ils remorquaient glissait avec lenteur. De grands bateaux, des cargos rouillés, sales, rouges et noirs, la couleur écaillée par plaques, le pont encombré, envahi de cordages et d'un fouillis disparate, crachant l'eau par leurs flancs, vomissant la fumée, délabrés et superbes, semblaient rentrer, victorieux et fourbus, d'une gigantesque bataille contre la mer. Ils étalaient, en grandes lettres orgueilleuses, des noms de puissances : STANDARD, RED STAR, SHELL.

Et il y en avait un que Van Bergen montrait et dépeignait, un énorme vaisseau noir, bas sur l'eau, et si singulièrement bâti, avec son haut château d'arrière et sa coque à ligne irrégulière, qu'il semblait ébréché. Il était affourché au milieu du bassin B. Des coulées de rouille décoloraient le goudron de ses flancs. Et, par vastes plaques, le minium rouge, à nu, lui faisait des espèces d'énormes plaies. Rouge et noir, parmi la sombre grisaille du port, il semblait saigner. Autour de lui, sur des pontons, dix grues, sept ou huit aspirateurs, se pressaient, s'agitaient. Il en supportait jusque sur ses ponts. Par les écoutilles grandes ouvertes, on voyait ces engins plonger des bennes béantes, ou de longs tubes articulés, comme d'immenses suçoirs. Et tout cela,

ensuite, dégorgeait à plein jet des trombes de blé d'Amérique dans une flotte de péniches et de bateaux pressés à l'entour. Les grues, hautes et bizarres, semblaient se pencher sur le vaisseau. Les aspirateurs, massifs, dominés d'une espèce de casque, et prolongés par de longues trompes, comme des scaphandres, faisaient penser à d'effroyables insectes d'un autre univers. Et un lourd nuage de suie, brun, compact, traînait et s'appesantissait autour d'eux, — et complétait l'aspect fantastique de la scène. On pensait à quelque grand cadavre ensanglanté, qu'auraient dépecé et sucé des monstres. Un cri montait, parfois, un long beuglement sourd de sirène. Et au loin, graciles, antiques, et d'une élégance des temps jadis, dominant cette activité cyclopéenne, montaient les pignons et les clochers d'Anvers, sa cathédrale, le Steen, le Pilotage, Saint-Jacques, Saint-Paul…

On rentrait. On attendait la levée du pont dans l'écluse, côte à côte avec des chalutiers, des cargos, des barques au ventre rond. Van Bergen fumait sa pipe, regardait autour de lui, respirait l'odeur de port et de marée avec une sorte de contentement.

— C'est cela, c'est tout cela, qu'il me faut, dans mon œuvre, disait-il à Wilfrida. Tu verras, la belle place que je lui donnerai, à ma ville ! Je veux la faire aimer comme je l'aime. Je veux lui attacher mon nom. Quand on dit Bruges, on pense Rodenbach. Je veux, quand on dira Anvers, qu'on pense : Van Bergen…

Au bout de l'écluse, le pont s'élevait, montait jusqu'à quarante mètres, d'un long mouvement de bascule, comme un pachyderme colossal qui se serait dressé sur l'arrière-train. Un bouillonnement agitait l'eau de l'écluse, les navires s'ébranlaient, — et dans un frémissement d'hélices, le Zeemeeuw se glissait, se

faufilait parmi les hautes coques, sortait de l'écluse, retrouvait l'Escaut, les flots libres, et remontait le fleuve vers Anvers.

⁂

Anvers nocturne les attirait aussi, la féerie de lumières des rues commerçantes et de l'avenue de Keyser, le calme silencieux des riches quartiers du sud, et la vie grouillante des rues qui avoisinent le port, noires, pleines d'ouvriers, de femmes et de marins dans la nuit, avec des tas de gens assis sur des chaises au long des trottoirs, des gosses, des chiens, des filles cherchant la clientèle et vous appelant pour boire un bock, des bouges à matelots, des caboulots d'où sortaient des fracas de musique, — et, par place, dans une encoignure, une vieillotte petite lanterne à huile, aux pieds d'une vierge de pierre…

Cette vie-là surtout Van Bergen l'aimait, cette vie du peuple, intense et forte. Il parlait aux soutiers, aux débardeurs. Il offrait volontiers un verre. Il était connu, populaire même. Et quelquefois lui advenaient aussi des aventures qu'il ne détestait pas. Deux dockers une fois qui se battaient, se retournèrent contre lui parce qu'il les séparait. Il dut envoyer l'un barboter dans le bassin, et l'autre se sauva. Cela fit une histoire au poste de police. Dans les cabarets, parfois, une ambiance hostile les entourait dès leur entrée. Wilfrida, habituée, ne disait rien. Karelina avait peur. Van Bergen allait aux hommes, proposait une partie de fléchettes, un tournoi de javelots. Il était adroit, gagnait souvent, payait bien s'il perdait. Et l'hostilité se muait en un cordial enthousiasme. Et il eut une fois, les honneurs d'un triomphe pour avoir, relevant un défi goguenard, soulevé dans ses bras et porté jusqu'au pont d'un navire, une gueuse de fonte que deux hommes

n'ébranlaient pas. Ce passionné de la force l'aimait jusque dans le muscle.

Vers la mi-février, Karelina reçut une lettre de Gomar. Il viendrait, disait-il, reprendre sa femme la semaine suivante.

Karelina, conseillée par son oncle, fit d'abord ses conditions. Gomar quitterait la fraude. On céderait le cabaret, on abandonnerait le pays des Baraques, et Gomar chercherait un travail honnête et stable.

Gomar répondit qu'il acceptait.

Il vint chercher sa femme le samedi suivant. Il arriva chez Van Bergen vers trois heures de l'après-midi. La petite servante le laissa dans le parloir, un peu intimidé, malgré sa coutumière assurance, dans ce cadre à la fois tranquille et luxueux où on l'avait fait pénétrer. Il avait vaguement l'impression que la brutalité ne serait plus de mise, ici, et se sentait désarmé. Il n'osait pas allumer sa pipe. Une colère, en même temps, montait en lui, sourde, contre sa femme, qui le faisait attendre ainsi, lui imposait cette espèce d'humiliation.

Il patientait depuis quelques minutes, assis sur le bord de sa chaise et bâillant, quand la porte s'ouvrit. II se leva vite. Ce n'était que Karelina.

— Ah ! dit-il, te voilà ?

— Oui.

— Tu es prête ?

— Viens d'abord par ici.

— Pour quoi faire ?

— Mon oncle veut te parler.

— Je n'ai rien à voir avec lui, dit Gomar.

Mais comme elle s'en allait, il dut tout de même la suivre jusque dans le bureau de Domitien Van Bergen.

Van Bergen travaillait. Wilfrida était près de lui, à son ordinaire. Il releva la tête, attacha son regard sur Gomar, un moment.

— Asseyez-vous, mon ami, dit-il.

Gomar s'assit.

— Ainsi, vous êtes Gomar t'Joens, le mari de ma nièce ? Eh bien, écoutez-moi.

Gomar posa son menton sur son poing, l'air sérieux. Karelina, qui était allée près de la fenêtre derrière son oncle, écoutait.

— Voici donc votre femme, poursuivit Van Bergen. Elle est venue ici, elle s'est sauvée de chez vous. Vous devinez pourquoi, je présume, pas besoin d'explication là-dessus ?

— Je ne devine rien du tout, dit Gomar.

— Eh bien, je vais vous l'apprendre. Elle s'est sauvée de votre maison parce que vous buvez et que vous la rendez malheureuse. Elle en avait assez. C'est son droit. Et ce n'est pas moi qui la dissuaderai de rester ici…

Gomar s'était levé.

— Elle est mariée, dit-il. Elle doit venir chez moi. La loi est pour moi.

— Ne parlons pas de la loi, voulez-vous ? dit paisiblement Van Bergen. S'il faut mettre dans nos petites affaires, le nez de la justice — ici surtout, en Belgique — ça pourrait bien se gâter pour vous, t'Joens… Vous me comprenez, n'est-ce pas ? J'ai pu savoir et je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'entre les gendarmes et vous il y a un vieux compte qui n'est pas encore réglé…

Gomar ouvrit la bouche et pâlit.

— Donc, continua Van Bergen, restons entre nous. Karelina retournera chez vous. Elle y est décidée, elle le veut bien. À sa place, je resterais ici, notez-le. Mais enfin elle a résolu de tenter un dernier essai. Retenez donc que c'est un essai, rien de plus, un état provisoire. Ça peut vous déplaire, mais c'est comme ça. À la première algarade, elle vous plante là et elle revient ici…

— Je voudrais bien voir ça ! grommela Gomar.

Van Bergen se leva d'un bond. En trois pas, il avait contourné son grand bureau ministre. Et il se plantait, robuste, carré, droit comme un chêne, superbe de colère, devant t'Joens. Il avait pris par le bras et secouait l'hercule.

— Par le tonnerre de Dieu, vous le verrez quand vous le voudrez, mon bonhomme ! Quand le diable s'en mêlerait ! Karelina m'a demandé protection, je la protègerai ! Et vous vous tiendrez tranquille, et vous la rendrez heureuse ou bien j'y mettrai le nez ! Et toutes les lois de la terre ne m'empêcheront pas de vous étriller la peau, si vous levez encore la patte sur votre femme, et de vous la reprendre. C'est bien compris, camarade ?

Gomar le regardait avec étonnement. C'était la première fois qu'on lui parlait ainsi. On sentait en lui un bouillonnement de co-

lère. Mais il était décontenancé en même temps. Surtout, il y avait cette vieille histoire que Van Bergen avait évoquée, sans que Gomar pût deviner d'où ça sortait. Il se contenta de faire de la tête un signe qui pouvait signifier un acquiescement. Et Van Bergen lui lâcha le bras et revint à son bureau.

— Voilà, Karelina. Fais encore un essai, loyalement. Qu'il abandonne la fraude et trouve un travail honnête. Et puis vous liquiderez le cabaret et trouverez une maison tranquille. Avec beaucoup de volonté, vous pouvez encore être heureux tous les deux. Je vous le souhaite de bon cœur…

Il se leva, prit sur son bureau sa pipe.

— Expliquez-vous ensemble, maintenant. Je vous laisse. À tout à l'heure, petite. Viens, Wilfrida.

Ils sortirent.

Il y eut un long silence.

Puis, avec effort, Gomar t'Joens demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

— C'est mon oncle Van Bergen, dit Karelina.

— Je n'ai jamais vu de ma garce de vie un oiseau pareil ! murmura t'Joens.

⁂

Ils reprirent, vers cinq heures, un train pour Courtrai. Gomar ne parlait pas. Un autobus, de Courtrai, les mena à la frontière

française. Et ils revinrent à pied jusqu'au cabaret t'Joens, que Gomar, dès son retour, avait ouvert.

Il était tard, déjà. Karelina alla se dévêtir, reprit ses vêtements de travail. Et quand elle descendit, malgré l'heure avancée, elle trouva l'estaminet plein de monde, de voisins et de connaissances, qui étaient accourus. Gomar servait. On riait, on menait grand bruit.

Karelina regardait autour d'elle. Le cabaret, après trois mois, lui semblait plus gris, plus sale, et vraiment sordide. Il y avait sur le poêle de fonte, une couche de rouille. Elle considérait cet encrassement avec une sorte de lassitude, comme si elle n'aurait jamais plus le courage de le nettoyer. Par la porte, on devinait la cour, vaguement éclairée par les reflets des fenêtres. Boueuse, humide, encombrée de vieilles roues, de ferrailles, de planches, un arbre dépouillé semblait y mourir. Et les fenêtres de l'autre côté laissaient voir un coin de campagne crépusculaire, une campagne souillée par la proximité des villes — sans air, sans espace, semée de baraques, coupée de fils télégraphiques et électriques, et enserrée par les maisons des villages d'alentour. Une espèce de vague banlieue, industrielle, chaotique et lugubre.

Déjà, les fraudeurs revenaient. On appelait Gomar, on lui parlait bas, l'air de rien, au comptoir, avec des mines que Karelina devinait. Parmi le brouhaha des clients, elle les reconnaissait, voyait leurs signes, leurs clins d'œil. Gomar, un instant, descendit à la cave, revint avec un gros paquet, le lança vite et furtivement dans la cuisine. Un des hommes alla le prendre sans mot dire et fila, la charge aux épaules, par la porte de la cour. La vie reprenait, normale. À voir Gomar à l'aise et content dans cette atmo-

sphère, il fallait que Karelina fût folle pour avoir espéré autre chose.

Le même soir, Gomar était saoul. On le blaguait. Il entendait la plaisanterie.

— J'en connais deux qui vont se coucher de bonne heure…

— Gare aux ressorts des sommiers ! Trois mois de veuvage, ça compte…

Il riait avec les autres, regardait Karelina de côté, avec, dans les yeux, une singulière expression méchante, comme s'il avait découvert en elle des choses qu'elle-même n'aurait pas bien comprises.

⁂

Des semaines, il garda de son humiliation un souvenir cuisant. Il ne comprenait plus, à distance, qu'il eût pu accepter de se laisser traiter en gamin et faire la leçon par cet inconnu. Il en était blessé et furieux. Il aurait voulu, quelquefois, retourner là-bas pour se battre. Toute sa colère retomba sur Karelina. Il rêva de la dompter, de réprimer définitivement ses velléités de révolte. Il ne savait pour cela qu'une méthode.

Hors d'elle-même, à bout de misère, il lui arriva de crier :

— Menteur ! menteur ! Pourquoi ne m'as-tu pas laissée là-bas ? Pourquoi m'as-tu promis tout ce que je demandais ? Tu avais peur, voilà, tu avais peur…

Cela le jetait hors de lui. Il l'aurait tuée. Il souhaitait que l'autre accourût au secours de sa nièce.

— Tu verras, ce jour-là, clamait-il, tu verras si j'en ai peur… Je l'aplatis. J'aurai du plaisir à lui démolir la carcasse, oui ! Mais il ne viendra pas, il me connaît, il n'osera pas venir ! Parce qu'il n'a rien à faire ici. Je suis le maître, je fais ce que je veux ! Et si je commande, tu n'as qu'à obéir, et si je parle, qu'à te taire. Regarde ce que j'en fais, de sa nièce !

Il levait son énorme patte…

⁂

Au bout de deux mois, excédée, dans une heure de découragement suprême, Karelina écrivit à Anvers quatre mots d'appel au secours.

Elle ne pouvait sortir. Elle confia la lettre à une vieille pocharde et lui remplit, pour payer son service, toute une petite fiole de genièvre.

Mais il ne restait au fond du cerveau brûlé de la vieille alcoolique plus rien d'humain ni de pitoyable. Pour cent sous, Gomar eut la lettre et, le soir, en rentrant, la mit en riant sous les yeux de Karelina, pétrifiée.

— On appelle au secours, maintenant ? C'est gentil, ça, très gentil… Alors, tu penses toujours que j'ai la trouille ? Eh bien, tu vas voir, une bonne fois… Ta lettre, je la mettrai moi-même à la poste ! Qu'il vienne seulement, qu'il vienne, et tu verras du bel ouvrage !

— Gomar, je t'en supplie…

— Rien à faire, tu l'as voulu. Et maintenant…

Il saisit Karelina par les cheveux :

— ...tu vas danser !

02 · 02

Le second dimanche de mai eut lieu le grand pèlerinage à saint Pacôme, le patron du pays.

Huit jours d'avance, les bohémiens et les forains avaient planté leurs tentes et dressé leurs baraques sur la place, devant l'église et sur une bonne longueur de la route. Manèges, fritures, tirs, loteries, boutiques à pain d'épices, théâtre où l'on voyait la tentation de saint Antoine avec des cochons véritables, tout un caravansérail, comme pour la kermesse. Trois jours en suivant, le soir, les cloches annoncèrent l'événement. On passa tout le samedi à faire bouillir des jambons et des langues, à cuire des pâtés et pétrir de la pâte pour les tartes, les couquebaques, les pains à poires et les craquelins. Tout le village en fleurait bon.

Àsix heures du matin, le dimanche, sous un clair soleil qui dissipait la brume fraîche, eut lieu, le long de la grande route, le concours de pinsons d'Ardennes. Car l'oiseau ne chante qu'à l'aurore. Les pinsonneux arrivaient, leurs petites geôles sous le bras, dans une toile. Ils s'installaient sur le trottoir, déballaient leurs cages, à deux mètres l'un de l'autre. Les juges se partageaient le travail, s'asseyaient, un papier en main, et y notaient d'un trait de crayon chaque « Chirrip chip chip » de l'oiseau. Qui en donnerait le plus en une heure serait le vainqueur du tournoi. Des gosses, des curieux, des amateurs, entouraient chaque juge. Et on voyait

les oiseaux, derrière le grillage, tourner la tête de côté, écouter le chant des rivaux, et lever vers la lumière leur regard aveugle. Car on les aveugle pour qu'ils chantent. La peur des gens, la vue surtout des autres oiseaux les empêchent de chanter.

Àvrai dire, on ne leur crève pas les yeux, ainsi que le croient les gens mal renseignés. L'opération est plus savante. Comme l'oiseau ne chante qu'à l'aurore, il faut qu'il garde l'illusion de voir se lever le jour. Pour cela on lui passe sur le rebord de chaque paupière un fil de fer rougi. Puis on referme l'œil. Et la suppuration soude ensemble les deux paupières, rive les chairs, et clôt l'œil définitivement. L'oiseau, aveugle, devine quand même le jour. Et il y a quelque chose de pathétique à voir les petits captifs lever encore, vers ce qu'ils croient être l'aube, leurs yeux sans regard, et chercher la lumière avant de donner leur chant.

Àsept heures commencèrent à affluer les autobus, parmi la foule déjà grouillante. Ils apportaient de partout, des Flandres française et belge, à dix lieues à la ronde, les pèlerins, les curieux, les amateurs de bonnes parties. Le brouhaha monta. Par le train, les trams, les autos, les charrettes, le monde accourait. Des quantités de piétons aussi, de vieilles gens qui voulaient accomplir le pèlerinage sérieusement, de façon méritoire, comme il doit l'être pour porter bonheur, et des jeunesses, des couples, des bandes de filles et de garçons, pour qui cette longue marche à pied, moitié de nuit, moitié de tôt matin, était une fête et un amusement. Les paysans formaient la majorité. Saint Pacôme est un saint rural, spécialisé dans la protection du bétail et des animaux domestiques. Aussi voyait-on surtout des fermiers, des gens aux joues rouges, au teint brûlé. Tout ce monde, à peine descendu, se ruait

vers les cabarets, déballait des provisions et commandait de la bière.

On mettait à sac les éventaires que tous les habitants du pays, improvisés restaurateurs pour l'occasion, avaient installés devant leurs portes. Tartes à cerises, fraises, compotes et crèmes, œufs durs, pains fourrés, langues, jambons et pâtés, disparaissaient rapidement. Et le soleil déjà haut mettait sa gaieté sur cette foule. Le vent faisait claquer les bannières, les drapeaux belges et français, au faîte des mâts de fortune, balançait les guirlandes de feuillage, les lanternes vénitiennes, les roses de papier, gonflait les longues banderoles blanches, couvertes d'inscriptions pieuses ou accueillantes, qu'on avait tendues en travers des rues.

Karelina, dans son cabaret, courait et s'agitait, servant, surveillant les comptes, recevant l'argent, et trouvant moyen de s'habiller en vêtements du dimanche par pièces et par morceaux. On ne voyait que fermiers, dans le cabaret, avec leurs femmes, leurs filles et de gros paquets de mangeaille. Des chiens sous les banquettes, des quantités de vélos entassés sur le trottoir, et, pendus aux murs, de grands sacs blancs où gloussaient des coqs pour la partie de l'après-midi. Gomar, pour une fois, se dépensait et tirait la bière. La mousse, tranchée au couteau de bois, ruisselait sur le comptoir. Un fort parfum d'alcool, de houblon, de tabac et de sueur alourdissait l'atmosphère de l'estaminet.

Sur toute cette liesse villageoise tombèrent les premiers appels sonores et larges de la cloche. La grand'messe allait commencer.

On vit les femmes se lever, taper leurs jupes, rassembler la marmaille. Les hommes restaient au cabaret. Karelina prit un livre de messe et sortit aussi. Car Gomar le cynique exigeait

qu'elle allât suivre la messe pour la santé de ses coqs et de ses chiens. L'âme flamande a de ces contradictions. Il lui donna même une pièce de dix francs pour brûler des chandelles à saint Pacôme.

L'église était grande et haute, dorée, d'un luxe ostentatoire, comme il se doit pour un lieu de pèlerinage renommé. Aux voûtes du porche pendaient d'innombrables béquilles et jambes de bois, offertes en ex-voto. La statue de saint Pacôme, adossée au premier pilier de droite en entrant attirait tous les regards, au milieu d'une armée flamboyante de cierges et de bougies papillotantes. Elle était bien pitoyable, la pauvre statue de bois, mi-pourrie, tout écaillée, plus semblable à une vieille souche qu'à l'effigie d'un bienheureux. Mais telle quelle, on la vénérait infiniment. Et nul n'eût parlé de la changer. C'était dans le bois même qu'était la puissance surnaturelle.

Karelina, à grand'peine, put approcher de l'autel et trouver une place où s'agenouiller. Elle resta là une heure et demie, tant que dura la messe. C'était une cérémonie fastueuse et solennelle, propre à imprimer dans l'esprit du peuple un durable souvenir, avec de longs chants d'orgues et des silences durant lesquels parvenaient du dehors des coups de sifflets, des détonations, un tohu-bohu de musiques, toute la tintamaresque rumeur de la foire en pleine démence…

Puis les cloches sonnèrent de nouveau, annonçant la fin de l'office. Le grand portail s'ouvrit sur la kermesse. Et une poussée de foule eut lieu, une invasion d'hommes, de paysans, de fermiers et de gens de la terre, qui avaient jusque-là attendu dans les cabarets Ils arrivaient, le bâton haut, le fouet brandi à bout de bras, comme pour un assaut. Ils s'écrasaient au pied de l'effigie,

levaient vers elle leurs bâtons, la touchaient de loin, pour sanctifier le bois par contact et préserver leurs bêtes des épidémies. On eût dit une révolte, toutes ces cannes tendues, brandies, agitées. Et le flot défilait, serré, ininterrompu, dans une bousculade précipitée. On s'en échappait à grand'peine.

Consciencieusement, les paysans faisaient encore le tour de l'église, tapaient du bâton sur toutes les images à leur portée, pour renforcer le charme magique et s'assurer les bonnes grâces du plus grand nombre de saints possibles. À la fin de l'opération, la pauvre effigie de saint Pacôme, toute maculée et bosselée, n'avait plus figure humaine. Elle perdait ainsi, d'année en année, une bonne part de sa splendeur et même de sa substance.

Après le repas de midi commencèrent les jeux sur la Grand'-Place et aux principaux carrefours. Chaque cabaret organisait un jeu spécial pour attirer les clients. Ici, une course en sacs, les concurrents obligés de courir les pieds et les jambes contenus dans un sac, sautant, roulant et culbutant. Ailleurs, une course aux tonneaux, chacun poussant devant soi une grosse tonne vide vers le but, et se heurtant aux tonnes des voisins avec d'invraisemblables accrochages, mêlées et bousculades… Dans un parc, enclos de grillage, sept ou huit garçons, les yeux bandés, poursuivaient à tâtons un malheureux cochon, et cherchaient à le saisir par sa queue, abondamment graissée de savon noir. Sur un mât horizontal, huilé aussi de savon, d'infortunés équilibristes s'aventuraient pour atteindre une rangée de lots alléchants, et culbutaient, à droite, dans un bac de farine, à gauche dans un bac de suie.

D'autres, poussés sur une baladeuse, et les yeux bandés, armés d'un grand couteau, devaient s'efforcer de couper la tête à

une oie suspendue en l'air, dans un tonneau, et dont le coup sortait par le trou de la bonde. Une chasse aux grenouilles occupait le centre de la place. Chaque coureur poussait une brouette chargée de six grenouilles, et devait ainsi faire le tour de la place. Les bêtes sautaient hors du véhicule. Les concurrents lâchaient les brancards pour courir après l'une et l'autre, saisissaient celle d'un rival et se disputaient, tandis que le reste de leur chargement de grenouilles se dispersait dans tous les sens, à grands bonds…

De tous les coins, montaient des tonnerres de rires, des chansons, des sifflements, parmi le fracas des manèges et des tirs. Un fort relent de friture, de stockfish, de saucisses chaudes bouillies, qu'on enveloppe dans un petit pain, de gaufres, de beignets, de mangeaille odorante, flottait et affamait davantage.

Et toute cette exubérance cessa brusquement lorsque, de nouveau, sonnèrent les cloches et que les battants du portail de l'église s'ouvrirent. La procession sortait, chamarrée, étincelante d'ors, de velours somptueux. Dais, statues, cierges allumés, fleurs, rameaux verts, étoles blanches et soutanes rouges, chasubles brodées, s'ouvraient passage à travers la foule dense et respectueuse, et soudain suspendue dans sa formidable gaieté. Et quand, sous un dais plus haut, un dais blanc semé d'étoiles d'or, le curé parut, lent et recueilli, un ostensoir flamboyant dans les mains, levant le Dieu-Hostie sur la foule, un silence énorme figea ce peuple brutal.

L'ostensoir avançait porté par le prêtre, comme s'il eût régné sur cette masse. Un cortège de fermiers, d'hommes des campagnes, montant de lourds chevaux brabançons lui faisait une garde d'honneur, une escorte médiévale. On entendait tinter,

grêle et faible, la petite sonnette de l'enfant de chœur. Et l'on eût dit qu'une main pesante courbait cette cohue sous le prêtre. Les hommes, découverts, les femmes, à genoux, inclinaient la tête et se signaient. Et il y en avait qui baisaient la terre.

La procession défila tout autour de la place, revint devant le portail, rentra dans la grande nef… Et, d'un seul coup, le vacarme se déchaîna de nouveau, un concert, une tempête de sifflements, de musiques, de cris, une clameur géante monta jusqu'au ciel, tandis qu'au vent joyeux, dans le flambant soleil de mai, s'agitaient les draperies chamarrées des manèges, les oriflammes, les guirlandes et les costumes verts, rouges, jaunes, bariolés et violents des filles de Flandre…

C'est dans l'après-midi qu'eut lieu chez Gomar t'Joens la partie de coqs.

Àdeux heures, disaient les affiches. Mais, une heure d'avance, la cabaret était plein. On attendait la partie en buvant. On demandait les cartes pour un jeu de piquet. On s'essayait aux fléchettes, aux boules, au javelot. Devant la porte, on jouait aux dés, au bouchon. Tous ces gens-là semblaient ne pouvoir laisser leurs mains oisives. Il fallait, comme de l'alcool à leur palais, la fièvre du jeu en leur esprit. Ils jouaient, non comme on se distrait, mais comme on se bat, avec passion, une espèce de rage muette, de frénésie de la lutte et du gain, qui tendait leurs traits durs, et leur faisait des masques violents et tourmentés.

Karelina pompait de la bière au comptoir et Charlet, le petit voisin, en blouse blanche, portait de table en table, les chopes de bière dans un panier, Gomar, sur la banquette, parmi les autres, muet, tendu, une espèce de fureur du jeu sur le visage, abattait

ses atouts, et sondait du regard, par instant, le visage contracté de ses adversaires. Et tout un groupe les regardait faire, parce que l'enjeu était gros.

Des hommes entraient, un sac blanc sur l'épaule, où le coq, enfermé, gloussait. Ils s'en allaient à la cour, tiraient la bête en grand mystère, lui pompaient de l'eau fraîche, lui mouillaient les pattes pour qu'elle n'eût pas chaud, puis la rentraient dans le sac et le suspendaient en quelque endroit ombreux et aéré. Dans un coin du café, à une table écartée, les arbitres du jeu préparaient les papiers qu'on tirerait au sort pour indiquer à chacun l'adversaire qu'il aurait à combattre. Et ceux qui ne jouaient pas aux cartes, debout, un verre en main, les gestes amples, et rouges à force de crier, racontaient des histoires de coqs imbattables, de chiens, de chevaux, de pigeons, et autres bêtes de sport.

L'arbitre se leva. On cria silence. Il annonça la répartition du combat.

Karelina alla ouvrir la porte du grenier. Et une cohue compacte s'engouffra dans l'escalier. Sur le palier, un homme percevait, le droit d'entrée : dix francs pour les hommes, rien pour les femmes. On est galant dans le pays de Flandre.

Karelina était revenue tirer de la bière. Le vieux Mosselman vint lui demander du cognac dans une chope. Il y fit fondre un bout de sucre, l'allongea d'un peu d'eau, et monta précieusement sa drogue pour les coqs de Gomar. C'était une recette à lui, un dopage comme un autre, et qui donnait de l'allant aux bêtes, prétendait-il.

Chaque armeur a ses stratagèmes. Alcool, épices ou sucre, et parfois des choses plus singulières, comme de la graisse de be-

lette ou de fouine, dont on enduit la tête du coq. L'odeur fauve du carnassier met en fuite l'adversaire. Ou bien on verse un peu d'acide sur les armes d'acier. Et les blessures brûlent les chairs comme des fers rouges.

— Ça barde, dit Charlet qui redescendait, son panier de chopes vides au bras. Fait soif, là-haut.

De fait, une rumeur emplissait le grenier, à croire que le cabaret allait crouler.

— Karelina, sans répondre, remplissait le panier, rinçait les verres. Et Charlet remonta. Elle avait peur de ces jeux. Toute cette violence l'effrayait. Elle préférait à rester en bas, dans son comptoir, à écouter de loin le déroulement de la partie. Elle en connaissait les étapes, le silence avant la mise au parc, les cris brefs, les paris qui montent en tumulte, les jurons, de courts arrêts où l'émotion étrangle tout le monde, de brusques sursauts de véhémence, et la clameur triomphale saluant la victoire du plus fort.

— Encore une, pensait Karelina, en regardant l'horloge.

Et Charlet revenait remplir son panier vide.

La bataille était rude. À quatre heures, les deux clans étaient à égalité. Cinq victoires à chacun. Il régnait là-haut une fièvre dont Charlet enthousiaste, apportait les échos. Les coqs de Gomar n' « avaient pas encore battu ». On les gardait pour la fin.

— Il est tranquille ? demanda Karelina.

— Il boit beaucoup de bière, dit Charlet.

Il redescendit, un moment après, annonça que le premier coq de Gomar « avait battu », et perdu…

Karelina sortit sur le seuil, respira un moment l'air frais du dehors. Il y avait devant le cabaret cinq ou six autos qu'elle regardait vaguement. Elle pensait à ce qu'avait dit Charlet : « Il boit beaucoup ». Et l'inquiétude l'oppressait.

« Si on pouvait être demain », se disait-elle.

L'idée de toute cette soirée, de toute cette nuit à passer avec une brute ivre la glaçait. Ainsi, jamais, jamais il ne changerait…

Une brusque montée de clameurs, sur sa tête, la fit tressaillir.

« Vas-y ! vas-y ! Il en tient ! La patte cassée ! Hardi ! hardi ! Vingt francs sur Roulers ! »

Et de se dire que tous ces gens palpitaient ainsi autour de l'agonie d'une bête, la souleva d'une nausée de dégoût. Elle regardait le chemin, sinueux et gris, pavé de pierres rondes, qui grimpait le court coteau, et plongeait de l'autre côté. Et elle se rappelait cette nuit où, par là, sur l'auto du vieux Mosselman, elle s'en était allée vers l'aventure… Elle ressentit un grand trouble à songer à Anvers et à la vie qu'elle avait menée là-bas. Elle pensa à cette lettre que Gomar lui avait prise… Et s'il l'avait envoyée, vraiment, comme il disait et que l'oncle Domitien pût venir ? Cette idée lui faisait peur et la soulevait en même temps d'une émotion indicible…

Et vers ce moment, dans un ronflement sourd, une automobile parut au sommet de la côte, dévala lentement la rampe, passa très doucement devant le cabaret. Un grand cabriolet havane. Karelina le regardait distraitement, lui trouvait une vague res-

semblance avec l'automobile de l'oncle Domitien. Et ce visage brun, massif, à l'intérieur…

Avant qu'elle eût réalisé davantage cette ressemblance, la voiture s'arrêtait, et Domitien Van Bergen, sautant sur la chaussée, s'avançait vers Karelina. C'était si brutal que cela ressemblait à un rêve.

— Oncle ! Mon oncle ! cria Karelina.

Et elle s'élança vers lui, se jeta sur sa poitrine avec emportement…

— Folle ! Folle ! disait en riant Van Bergen.

⁂

Le grenier de Gomar t'Joens était vaste, sombre et sale. C'était une longue pièce au plancher raboteux, mal éclairée par quatre tabatières. Pas de plafond, on touchait de la main l'envers des tuiles brunes, clouées sur les liteaux poudreux. Et comme elles étaient mal jointes elles laissaient par place des jours par où filtrait la clarté du dehors, des trous de lumière qui projetaient, dans la pénombre, des rayonnements d'étoiles. Vers le milieu, le toit montait très haut, en bonnet de police. Et dans l'enchevêtrement inaccessible des gitages on discernait des sortes de hardes pendantes, de lourdes et gigantesques toiles d'araignées, veloutées et poussiéreuses.

Une foule dense emplissait cette salle sombre. Assis, debout, juchés sur des chaises et des bancs, une centaine de spectateurs formaient cercle autour d'une arène enclose d'un grillage. Dans cette arène, parc d'environ six mètres carrés, deux hommes, debout, se présentaient l'un à l'autre du même geste leur coq. L'un

des deux hommes était le vieil Hendrijk Van de Goo, qui « armait » toujours pour Gomar. C'est-à-dire qu'il se chargeait d'adapter aux ergots des coqs l'aiguille d'acier de six centimètres avec laquelle les bêtes frapperont.

C'est tout un art que d'armer. Hendrijk avait chez lui des pattes de coqs de toute sorte, desséchées et stérilisées, et clouées sur des planchettes. Sur elles, il étudiait les armes et leurs meilleures dispositions. Il aimait les croiser, légèrement rentrées à l'intérieur, et remontantes, pour donner au coup le maximum de pénétration et d'effet.

Il offrit à l'adversaire le coq de Gomar. L'autre, de ses doigts en travers, mesura la longueur des armes, les essuya soigneusement, pour le cas où Hendrijk y eût versé un acide ou un poison. Hendrijk fit de même de son côté. Puis ils reculèrent, chacun vers une extrémité du parc, caressant leur bête, la flattant de la main. Hendrijk, les doigts dans les plumes de son coq, massait doucement les cuisses musculeuses.

Ils déposèrent les combattants, sortirent vivement. L'arbitre fit tomber la toupie pendue à une ficelle, qui servait à marquer les temps. Un autre juge, un gros réveille-matin en main, s'absorba dans la contemplation de l'aiguille des minutes. Le combat commençait. On ne vit plus que cela, des têtes pressées, avides, des faces tendues vers l'arène. Et là, sur un plancher saupoudré de sciure et maculé de sang, solidement plantées, les pattes larges pressant le sol, la tête de côté et l'œil rond, les deux bêtes immobiles, qui s'épiaient.

Il y avait dans cette scène un caractère de brutalité primitive qui frappa Van Bergen dès l'entrée, et le tint arrêté, à regarder.

D'ailleurs, il ne fallait pas songer à avancer parmi cet entassement de peuple, où régnait un vacarme à vous assommer :

— Cent francs sur Menin ! Cent francs sur Menin ! hurlait un homme, sans répit.

— Vingt francs sur le coq rouge !

— Vingt francs sur le bleu !

— Dix à moi !

— Cinquante ici !

— Tenu !

— Cent francs sur Menin ! Cent francs sur Menin !

Il y avait des garçons bouchers en tablier bleu, des rentiers en coutil blanc ou jaune, des paysans endimanchés de noir, des ouvriers en casquette et foulard rouge, de gros fermiers au teint couleur de blé mûr. Tous vociféraient, agitaient les bras, se faisaient de grands signes, échangeaient défis et paris. Maurtet, le gros linier, au premier rang, étalait un ventre barré d'or et une face cramoisie et jouisseuse. Celui-là pariait par mille francs. Comme beaucoup il avait inconsciemment ramassé une plume de coq tombée au cours d'un précédent combat et la mâchonnait. Près de lui, en toilette jaune paille, bras nus et longs gants montant jusqu'au coude, sa maîtresse, qu'on appelait la "Mouche-ronne", une frénétique du jeu, pariant sa chemise, tapant comme les coqs, soulevée, à ces heures de violence, par la remontée brutale d'une enfance populacière dont elle ne s'était jamais décrassée. D'autres femmes aussi, des Flamandes aux vêtements bariolés, bleus, rouges, jaunes, verts, plus passionnées, plus véhé-

mentes que les hommes et criant leurs paris à voix aiguës et perçantes, mêlées sans en souffrir à toute cette poussière, cette saleté, cette brutalité. Et, par place, une brave commère, venue là pour accompagner l'homme et l'empêcher de se saouler, et qui, paisible au milieu du vacarme, avare de son temps, tricotait à quatre aiguilles des chaussettes de grosse laine, et, par-dessus ses lunettes, jetait par instant seulement un bref regard sérieux sur le parc et les coqs. Sur toute cette foule, parmi les masses d'ombre, tombaient des tabatières des faisceaux de lumière dorée, avivant les contrastes de couleurs et marquant en relief vigoureux des physionomies tourmentées et ardentes, la face avide et tendue d'un joueur, la trogne hilare et vultueuse d'un ivrogne.

Àvoir Gomar t'Joens, on devinait que son coq « battait ». Gomar tenait à deux mains la balustrade de l'arène, du « parc », en langage de coqueleur. Il avait l'œil fixe, les narines dilatées, une contraction des mâchoires qui durcissait sa face de bestiaire. Il était l'homme qui épie l'adversaire avant de se battre. En manche de chemise, ses forts bras nus dorés d'un rude duvet jaune, il avait par instant, un tressaillement de muscles sous la peau, la crispation nerveuse de ses lourdes mains poilues et charnues sur la barre.

En face, de l'autre côté du parc, son adversaire, un homme de cinquante ans, bien mis, le teint bilieux, regardait aussi son coq. Et quoi qu'il se contînt davantage, on devinait chez lui, à sa respiration trop courte, au luisant de son regard, à son rire bref, la fièvre qu'il maîtrisait.

Chacun dans son coin, les coqs se surveillaient. L'un des deux, le grand roux, une bête de onze livres, était à Gomar. Haut, fier, le poitrail large, les membres lourds, un ruissellement d'or et de

bronze sur les plumes, la crête réduite à un bourrelet ras d'un rouge sanglant, il fixait de côté son œil rond sauvage sur l'adversaire. Et il y avait, dans cette tête de rapace, dans la fixité cruelle de l'œil, dans toute l'attitude immobile, tendue, dressée, comme une incarnation d'orgueil et de férocité.

L'autre coq, plus petit, le plumage sombre avec des reflets bleuâtres comme une luisante cuirasse d'acier, baissait la tête et regardait par-dessous. Les longues armes attachées aux ergots, semblaient des lames d'épées, de ces rapières qui troussent fièrement les manteaux. Ils faisaient penser, ainsi campés, au duel d'un grand seigneur avec un spadassin.

Agacé, le grand coq roux battit des ailes, se redressa, ouvrit large le bec, et poussa un chant enroué, le chant barbare et rauque du coq de combat. Il avança jusqu'au milieu du parc. L'autre, au long du grillage, se coulait vers lui. Ils se fixèrent, bec à bec, la tête basse, le cou tendu, et les plumes de la collerette hérissées en auréoles irisées… Et le même bond furieux les jeta l'un vers l'autre, d'un seul élan.

Tout de suite on les retrouva face à face, indemnes. Si impétueuse avait été leur ruée, que l'un était passé au-dessus de l'autre, sans le toucher.

Il y eut dans le grenier une rumeur d'admiration et de contentement. Ça promettait. L'assurance d'une lutte sanglante réjouissait les assistants.

L'arrêt fut bref. Les deux bêtes, quelques secondes, tournèrent l'une près de l'autre, l'aile mi-ouverte, en piétinant. Et un nouvel élan les précipita… On les vit s'enlever, armes en avant, s'emmêler, frapper du bec, des ailes, des pattes. Il n'y eut plus qu'une

confuse bataille, deux boules vivantes, ébouriffées, informes, et d'où les plumes volaient. Cela dura quelques secondes, au milieu d'une clameur frénétique.

— Vas-y !

— Tiens ! Attrape !

— Tape ! Gomar ! Tape !

— Il en tient dans l'aile !

Gomar t'Joens étreignait la barre comme pour la casser. Son adversaire avait une contraction, une espèce de douloureux rictus, à chaque coup qui frappait sa bête. Et l'on voyait un garçon boucher qui, penché par-dessus les autres, le cou tendu, l'œil injecté, suait de grosses gouttes, et frappait le vide de ses poings, à gestes courts et inconscients, comme s'il avait eu, lui aussi, des armes aux poignets.

— La patte cassée, le bleu ! La patte cassée !

— Cent sous sur Gomar !

— Dix francs sur Gomar !

Du sang jaillit, un jet mince, de cette boule de plumes, et aspergea quelques assistants. Mais on s'en moquait bien ! On s'essuyait d'un geste machinal ; tout le monde était debout, haletant, tendu vers cette mêlée indistincte, ces deux choses informes et furieusement secouées qui roulaient au milieu du parc.

Et tout à coup, sans qu'on sût comment, les deux bêtes se séparèrent, se retrouvèrent à un mètre l'une de l'autre, dépenaillées, sanglantes. Le bleu boitait, traînait sa patte droite bri-

sée, tentait gauchement de la manœuvrer. Le grand rouge, le coq de Gomar, soufflait, ouvrait le bec et le refermait, ravalait des choses, du sang qui l'étouffait.

— Il en tient dans la « gave », disait-on. Il est engavé…

Ils reprirent des forces, une minute. On les sentait à bout. Et le temps passait.

On s'irritait, on craignait la partie nulle. On criait :

— Vas-y ! Vas-y, fainéant ! Tape, hé ! grande moule !

Le premier, le coq de Gomar revint au combat. Il avançait, tête basse, le cou long, l'œil injecté. L'autre attendait, tressautait sur sa patte gauche, s'emmêlait lamentablement dans le membre cassé qui traînait. Mais il ne fuyait pas, devant cette force qui allait l'écraser. Et le coq de Gomar fut sur lui.

Il y eut, une troisième fois, une confusion frénétique, le choc de deux fureurs, une volée de plumes et de gouttelettes rouges, le bruit sonore des armes frappant les planches. Un cri :

— Une joute de tête ! une joute de tête !

Et quand on put distinguer quelque chose, on revit les deux oiseaux côte à côte, abattus tous les deux, et les membres inextricablement emmêlés. Ils tressautaient, se débattaient, sans pouvoir se remettre debout. L'arme du grand coq de Gomar, chose fréquente, avait traversé la tête du coq bleu, et crevé les deux yeux. Et le premier, retenu par sa patte, battait des ailes pour se relever, tandis que l'autre mourait dans une convulsion désespérée.

La même angoisse tenaillait tout le monde :

— Vas-y ! Vas-y !

Si le coq de Gomar restait aussi couché, la partie était nulle. Et on guettait, dans une crispation de tous les nerfs, les spasmes de la bête.

Il battit de nouveau des ailes, il eut un sursaut. Et, dans une clameur de toute la salle, il se redressa. Et il se tint debout, retenu par la patte à la tête de son ennemi abattu, essayant de partir, et secouant au bout de son éperon cette tête aveugle, aux deux yeux traversés, et d'où le sang coulait. Il la regardait de côté, de son œil dur et comme implacable. Et, du bec, il piquait la crête du vaincu, goûtait le tiède liquide rouge et gras.

— Une minute, annonça l'arbitre.

Le coq devait tenir debout trois minutes. Ce serait long. Gomar le sentait. Son coq « en avait dans la gave. » Il était debout, mais péniblement. On devinait qu'il usait ses forces.

Vers la deuxième minute, il commença à chanceler. Il ouvrait à demi les ailes, respirait fort, enflait largement son poitrail vaste, en un halètement rapide. Un flot de sang lui monta, une bave épaisse, bien qu'il ouvrît tout grand son bec embarrassé, pour respirer plus amplement. Il regardait autour de lui. Ses yeux se voilaient. Mais il restait debout, incarnant jusqu'à la fin l'orgueil, délabré et splendide comme l'image même de la victoire, avec sa tête altière, le souffle précipité dont brûlait sa poitrine, les plumes pendantes autour de lui comme des lambeaux, et ce cadavre, à terre, qu'il piétinait. À son souffle était suspendu le souffle de cent poitrines.

— Tiendra !

— Tiendra pas !

Gomar ressentait dans sa chair l'agonie de son coq, et crispait les muscles, comme si son effort avait pu aider celui de la bête. Et le grand coq rouge, debout, chancelant, un sang pâteux gouttant du bec ouvert, regardait tout ce monde, et haletait, à bout de souffle. Une angoisse emplissait son œil dur, son obscure conscience, comme s'il avait confusément senti qu'il allait mourir.

— Tiendra !

— Tiendra pas !

— Vingt francs !

— Tope !

— Il n'en peut plus !

— Ah, le bougre !

— Tiens bon, nom de D… !

Debout, agonisante, la bête regardait la foule.

— Trois minutes ! annonça l'arbitre.

Et une clameur gigantesque, jurons, rires, huées, tapage formidable, lui répondit. Gomar avait gagné.

Àce moment, le grand coq s'affaissa doucement, se coucha pour mourir.

Mais ça n'avait plus d'importance. Tout était terminé. Déjà Gomar était dans le « parc », il avait saisi son coq victorieux par

les pattes. Et du poing, il le tendait à la foule, égouttant du sang, comme un sanglant trophée.

— Vingt-cinq francs ! Vingt-cinq francs ! Qui en veut ? Hé, Siska, un fameux bouillon ! Douze livres pour vingt-cinq francs !

Àson poing, la bête victorieuse et mourante battait encore des ailes, et frémissait.

La partie était finie. La salle se vidait. Gomar, tenant sa bête par les pattes, parlait à Hendrijk Van de Goo, et ne descendait pas, tournant, comme exprès, le dos à Van Bergen. Peut-être l'avait-il vu, d'ailleurs. Cette affectation était dans son caractère.

Karelina avait rejoint son oncle.

— Il ne viendra pas, dit-elle. Il vous a vu, je pense, mais il ne viendra pas.

— Eh bien, dit Van Bergen, si la montagne ne vient pas à nous, nous irons donc à la montagne…

Et, sans écouter Karelina, il s'avança vers les deux hommes, toucha l'épaule de Gomar, et dit :

— Bonjour, l'ami.

Gomar se retourna, son coq au poing. Une expression hostile assombrit son regard, sous ses gros sourcils roux. Il hésita une seconde. De Van Bergen, ses yeux allèrent à Karelina. Elle y lut un début d'ivresse, et la montée rapide de la colère. Il soufflait. Il semblait presque surpris que Van Bergen eût osé venir.

Puis il regarda son coq. Et on eût dit que le souvenir des violentes passions qui l'avaient agité aujourd'hui, lui revenait, atti-

sait en lui la fureur. Brusquement, il jeta la bête, de loin, dans un angle du grenier, enfonça ses mains dans sa forte ceinture de cuir, d'un geste résolu. Et, fixant Van Bergen bien en face :

— Ainsi, t'es venu ? dit-il. Tu ne manques pas de toupet ! Qu'est-ce que t'as à mettre ton nez ici ?

— Gomar, je t'en prie ! dit Karelina.

— Ferme ça, toi ! cria Gomar.

Le grenier s'était vidé. Seul, le vieil Hendrijk était resté, en spectateur. Karelina se taisait, les traits décomposés par la peur. Van Bergen lui sourit pour la rassurer. Et, revenant à Gomar :

— Après tout, tu n'as pas tort, l'ami. Entre gens de bonne compagnie, il vaut mieux la franchise… C'est toi que je suis venu voir.

— Moi ?

— Bien sûr. Je t'avais promis ma visite, je te la rends. Je comprends très bien que tu n'aimes pas me voir m'occuper de tes petites affaires. Mais Karelina est ma nièce. Et je me suis dit, comme ça, — drôle d'idée, je veux bien, — qu'elle serait heureuse, ou que je m'en mêlerais. Voilà tout.

— Culot ! s'exclama Gomar avec un rire bref.

Il respira largement. On vit s'enfler son vaste torse. Il avança d'un pas vers Van Bergen, impassible et dit :

— Seulement, mon vieux, t'oublies qu'on n'est plus à Anvers, ici. T'es chez moi, j'y suis maître, et je te dis de foutre le camp ! C'est compris ? Et toi, Karelina…

Gomar se tourna vers elle, la saisit par le bras :

— Tu vas voir tout de suite, espèce de petite carne, ce que ça coûte d'appeler la famille au secours !

Il brandit une main carrée. Déjà Karelina se couvrait de son coude.

Mais la gifle ne s'abattit pas. Au vol, la main de Van Bergen avait empoigné celle du fraudeur et la maintenait.

Ils restèrent immobiles, une seconde, au milieu d'un silence consterné.

Puis, d'une rotation violente, Gomar dégagea son poignet.

Et il resta ainsi quelques secondes encore, immobile, comme s'il n'était pas arrivé à réaliser l'audace du téméraire qui l'avait maîtrisé. On eût dit que son emportement était tombé tout à coup. Il semblait calme, presque, effroyablement pâle seulement.

Brusquement, il releva la ceinture de son pantalon de gros velours, tel un homme qui va se mettre à l'ouvrage, et troussa ses manches :

— God Verdoeme ! prononça-t-il lentement, je m'en vais te décarcasser, camarade !

— Retire-toi, Karelina, dit Van Bergen.

Mais déjà, les deux poings levés, Gomar t'Joens tombait sur lui comme une montagne.

Ce fut étonnamment rapide. Van Bergen s'était reculé, tourné de côté. Et il décochait en arrière un coup de talon formidable.

Gomar le reçut en pleine poitrine. Il battit des bras, vacilla, s'effondra sur le dos, dans un fracas de chaises et de bancs

culbutés.

Van Bergen ôtait rapidement son veston.

Gomar s'était relevé. Il promena autour de lui un regard fou, qui fit frémir Hendrijk et Karelina. Sa main chercha quelque chose dans sa poche.

— Gomar ! cria le vieil Hendrijk, pas de couteau ! pas de couteau !...

Gomar hésita une seconde, dut se rappeler des choses. Il jeta à terre son couteau, avec fureur, chercha des yeux une autre arme. Il vit une chaise culbutée, l'empoigna par le dossier. Et, la chaise haute, il s'avança de nouveau, pour assommer Van Bergen.

— Gomar ! cria encore le vieux Mosselman, en s'interposant.

Mais Gomar l'envoya s'affaler contre le mur, d'un revers de main.

Van Bergen attendait, les mains levées, prêt à parer.

— Lâche ça ! cria-t-il.

Gomar avançait encore.

— Lâche ça, ou je te...

Mais la chaise s'abattait sur sa tête.

Il n'en reçut qu'un coup. Gomar n'eut pas le temps de la relever. Une force irrésistible lui arracha la chaise des mains, la lui asséna sur le crâne où elle se fracassa, l'envoya rouler parmi les bancs, d'un coup de pied dans le ventre. Il se releva, plié en deux, hurlant de douleur. Il avait sur les traits une expression de rage

et de souffrance indicibles. On eût dit qu'il n'y voyait plus. Il se rua de nouveau. Un crochet sur l'oreille brisa net sa ruée. Deux fois, trois fois, il se précipita encore, comme un buffle, avec un courage aveugle et sauvage. Mais une grêle de coups dans la figure l'assommait, l'abrutissait. Il n'y voyait plus. Du sang lui coulait des oreilles. Les yeux tuméfiés, le nez écrasé, toute la chair de sa face éclatait et se fendait. Ce n'était plus un combat, c'était le massacre d'une brute.

Un dernier coup, sous le menton, le projeta parmi les banquettes, où il resta pantelant, les bras en croix. En l'espace d'une minute, son visage boursouflé, sanglant et noir, était devenu méconnaissable. On le voyait seulement remuer gauchement les membres, sans force pour se remettre debout. Et il hoquetait drôlement, comme s'il avait sangloté. Écroulé parmi les bancs et les chaises, ce colosse paraissait à la fois énorme et cependant débile comme un enfant.

Van Bergen, lentement, essuyait le sang et la sueur qui coulaient de son visage, et regardait Gomar.

— Sauvons-nous, mon oncle, sauvons-nous, suppliait Karelina en pleurant, comme si elle avait eu peur encore, malgré l'écrasement de la brute.

— Rien ne presse plus, maintenant.

Il repassait posément son veston. Sa voix seule tremblait encore.

— Bon, reprit-il, qu'allons-nous faire, voyons ?

— Filez ! dit le vieil Hendrijk.

Il s'était agenouillé auprès de Gomar. Il essuyait la face tuméfiée, ravagée.

— Filez ! répéta-t-il. Quand il se relèvera, je ne sais pas ce qui va se passer…

Et parce qu'il avait pour Gomar t'Joens un inexplicable reste d'affection, il ajouta :

— Vous auriez pu taper moins fort, tout de même…

02 · 03

On arriva à Anvers le soir. De Courtrai, Van Bergen avait envoyé un télégramme à Veere, un petit port de l'île de Walcheren, en Hollande, où le Zeemeeuw était à quai. Il avait décidé qu'on irait là-bas quelques semaines, le temps de lasser les recherches que Gomar t'Joens, dans sa fureur, commencerait sans doute immédiatement. Les Van Bergen avaient à Walcheren une maison d'été, au bord de l'Ooster Schelde.

Wilfrida, dès qu'elle apprit ce qui se passait, prépara les bagages. Karelina l'aidait tant bien que mal, tremblante encore, incapable de redevenir maîtresse de ses nerfs, après ce grand ébranlement. Des pas sur le trottoir, un bruit léger au dehors la faisaient tressaillir. Il lui semblait que Gomar dût arriver d'une minute à l'autre, pour la reprendre. Elle ne se rassura que vers onze heures, quand l'oncle Domitien revint du port pour souper. Il était allé là-bas attendre le Zeemeeuw, et ne l'avait pas vu.

— Ma foi, dit-il, nous dormirons ici. Et nous ne partirons que demain matin.

Mais il vit Karelina si désemparée, si pleine de terreur et d'angoisse, qu'après un court repas froid, avalé sur le pouce, il reprit sa casquette et son manteau et retourna vers le port.

Une heure après, il revenait :

— Le Zeemeeuw arrive… En route. Nous voyagerons de nuit.

— Il aurait été plus sage de dormir ici et de partir demain matin, fit observer Wilfrida.

Mais il rit.

— Dormir ? Toi, oui, et moi aussi. Mais celle-ci ! Elle ne sera tranquille qu'avec, pour le moins, un bras de mer entre elle et son légitime époux. Nous nous reposerons là-bas, voilà tout. Naviguer de nuit, d'ailleurs, c'est si amusant !

⁂

Le jour les prit au large de Terneuzen, entre la côte hollandaise et l'île de Beveland. Le Zeemeeuw marchait à la voile, poussé de biais par un bon vent de nord-est. À la barre, il y avait Josef Van Oostland, un pêcheur de l'île de Walcheren, qui servait à l'occasion de marin à Van Bergen. C'était un grand homme grisonnant, les cheveux abondants, longs et raides sous une petite casquette, des anneaux d'or aux oreilles, une paisible expression d'assurance et d'audace sur les traits. Il tenait dans ses dents sa pipe en terre blanche et regardait au loin, d'un regard gris et tranquille, sans dire un mot.

On filait entre deux lignes de terres jaunâtres, sablonneuses, ourlées de digues vertes et monotones, et par-dessus lesquelles pointaient les cimes de longues files d'arbres régulières, qui indiquaient des routes et des canaux. Un village, çà et là, groupé autour de son église, qu'on abordait de biais, qu'on voyait de face un moment, avec ses toits rouges couleur de coquelicots, et qui s'éloignait, comme emporté dans la giration lente et continue du paysage. Des petits ports de pêche, aux quais de pierre blanche, aux écluses étranglées et profondes, s'abritaient derrière de longues jetées en pilotis de chêne, au bout desquelles se dressaient les mâts des sémaphores, avec leurs gros signaux d'osier noir, pareils à d'énormes corbeilles enfilées dans une perche. Flessingues, au loin, dans un repli, érigeait des grues et des flèches, des poutrelles d'acier noir, toute une laideur d'industrie, parmi ces terres basses où la vie se cachait. Puis, émergeant à peine, la côte de l'île de Walcheren, que l'on contournait, plate, bordée d'un talus vert, et frangée d'une ligne de pieux serrés, plantés dans la vase, et que les vagues éclaboussaient d'écume. Un moulin, çà et là, dans les terres, montrait seulement le bout de ses ailes brunes, par-dessus les digues, ou bien, au bord de l'eau, trempait dans la mer la base de sa tour blanche. Sur tout cela, une lumière grise, sans soleil, mais éblouissante, d'un insoutenable gris d'argent. Des moutons, comme de gros flocons de laine sale, tachetaient le vert de l'herbe. Et sur le gris des flots, immobile et gonflée, une voile marron, un petit bateau de pêche, s'en allait. Et le Zeemeeuw filait, incliné à bâbord, d'un vol glissé, au rythme doux et large, droit vers une ligne d'infini qui marquait la haute mer…

On contourna l'île de Walcheren par l'ouest. On longea la côte, plus haute, à présent, bordée de dunes sauvages et de bois de

chênes rabougris. Au milieu, une petite plage, déserte encore, à cette heure et en cette saison, avec quelques villas éparses et un gros phare ventru, en briques de sable jaunes.

— Domburg ! dit, en le montrant du doigt, Josef Van Oostland, le pilote.

Puis les dunes et les bois recommencèrent.

On suivait maintenant la côte nord, face au vent d'est. On tirait de longues bordées. Les bois disparurent. Le pays s'abaissait de nouveau, bordé d'une digue interminable. Pays désert, où pointait seulement, à de longs intervalles, le clocher d'un village, couvert de feuillards de zinc oxydés et blanchis.

Sur la digue, peu avant le village de Veere, une maison s'érigeait, une maison blanche, qu'on remarquait parce que deux hauts peupliers, droits et sveltes comme des jets d'eau, l'encadraient. Elle surplombait l'eau du Schelde, la rive limoneuse plantée de pilotis.

— La vois-tu ? dit Van Bergen. C'est notre maison,Windhuis, la maison du vent. C'est là que nous allons.

⁂

C'était une délicieuse petite maison, à quatre ou cinq kilomètres de Veere, toute seule, avec l'Ooster Schelde au nord, et le Polder au sud.

Maria, la femme de Josef Van Oostland, venait tous les matins faire le ménage et les gros travaux. Wilfrida s'occupait du reste. Comme il faisait tout petit — un living-room et une cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage — on n'avait guère de

peine à la tenir en ordre. Les fenêtres, d'un côté, plombaient la digue et l'eau. De l'autre, elles donnaient sur un petit jardin de fusains et de rhododendrons, avec deux allées en croix, bordées de groseilliers. La route le longeait, dont il était séparé par une haie d'aubépine très basse et très épaisse, carrée, et taillée en cube, à angles vifs, comme un long bloc de verdure.

On en sortait par un portillon à claire-voie, peint en blanc, et qui donnait sur la route, un long ruban étroit de tarmacadam goudronné, luisant et noir, qui descendait à l'est vers Veere, et, à l'ouest, montait vers Wrouvenpolder, les dunes et les bois. Un vent dur, bien que l'été fût proche, soufflait perpétuellement de la mer, et faisait frémir les deux peupliers d'un bruissement triste. Et c'est pourquoi Van Bergen avait nommé son bungalow Windhuis, la Maison du Vent.

Il y travaillait beaucoup ; il passait là de laborieuses vacances, dans la tranquillité. La vie coulait, plus calme qu'à Anvers, longue succession de jours de bonheur un peu gris, mais qui fuyaient vite. C'était Wilfrida qui recevait le courrier. Elle l'expurgeait, annonçait en gros l'essentiel à son mari :

— Bonne presse. Des réserves dans le Soir. La Critique théâtrale n'est pas très favorable. Tu verras tout cela quand tu en auras fini, n'est-ce pas ? Veux-tu que je remercie pour toi Temps nouveaux ? Leur papier est vraiment enthousiaste. Tout va bien, allons ! Travaille.

Il allait ainsi son chemin, en obstiné, en illuminé. Il avait fini par rejeter tous les doutes, les éloges comme les blâmes, parce qu'ils lui faisaient mal, le laissaient hésitant sur lui-même. Si bien qu'il ne retirait plus de son œuvre que la joie infinie de la

créer. Bien plus tard, seulement, il connaissait ce qu'en avait dit et jugé le monde, lorsque cela ne comptait plus, ne l'influençait plus. Un demi-succès, des suffrages épars n'avaient pas encore réussi à imposer largement son renom d'écrivain et de poète. Il s'en consolait aisément. Mais cela accentuait en lui cette impression, à la fois ennoblissante et attristante, de travailler pour l'avenir, pour les hommes qui viendraient après lui et lui rendraient une tardive justice. Sort douloureux et grand, qu'il acceptait sans amertume. La tutelle de Wilfrida s'interposait entre le monde et lui, et l'aidait à son renoncement.

⁂

— « Il faut l'aimer, disait Wilfrida. Je voudrais que tout le monde l'aime. Vois-tu, Karelina, je ne comprends pas que tous ceux qui l'approchent ne l'aiment pas comme je fais. Je ne suis plus à moi. Il m'a comme absorbée. C'est singulier et quelquefois angoissant. Je pense et je vois par lui, et comme lui. Je m'aperçois souvent que je redis les mots qu'il dit, et que je parle comme il parle, et que j'emploie ses phrases tout entières, sans y penser. Ou bien je trouve l'expression qu'il trouverait, une image qu'il aimerait. On dirait qu'il m'a refaçonné l'esprit sur le modèle du sien. Je suis un peu aussi comme son œuvre…

« Je ne sais pas s'il est bon. Je ne lui trouve aucune qualité, aucune vertu particulière. C'est tout, en lui, que j'aime. Il est seulement, avant tout, d'une suprême intelligence. Il rehausse la vie de tous les jours, la transfigure, comme il transfigure tout. Le livre que je lis n'est pas si beau que le livre qu'il me lit. On dirait qu'il enrichit les choses. J'en ai une si longue habitude, songe… Je sais ce qu'il pense avant lui… C'est précieux. Quelquefois, nous

ne nous parlons pas. Mais moi, je peux suivre sa pensée, je sais où elle s'en va. Et je le défends quelquefois contre lui-même…

« Il a des douceurs de femme. Je suis malade : il me soigne. À lui, je m'abandonne, je confie sans crainte ce pauvre corps souffrant que je traîne. Je suis sûre qu'il ne me fera pas de mal.

« Je n'ai pas eu d'enfant. C'est de ma faute. Je ne suis pas robuste. Lui, il aime les enfants. Il en voulait beaucoup. Je le sais bien, je le vois bien. Il ne m'en a jamais fait de reproche. Il ne m'en a jamais parlé. Quelquefois, il dit qu'il n'y tenait pas, pour que je n'aie pas de peine…

« Il faut l'aimer, petite. Là, comme en tout, il mérite la première place. Il doit passer le premier. Moi, je l'aime à en avoir peur, quand j'y songe. C'est terrible tu sais, de n'avoir plus sa propre vie entre ses mains.

« Je me demande, quelquefois, je voudrais savoir qui de nous deux est à l'autre le plus entièrement. Lui, ou moi ? C'est moi, je pense, n'est-ce pas ? Je l'aime, je crois, plus qu'il ne m'aime. Et c'est normal, c'est juste, au fond. Je suis tellement au-dessous de lui ! Lui doit se pencher vers moi. Ce n'est pas la même chose…

« Quand j'étais petite, je rêvais d'être religieuse, l'épouse et la servante de Dieu. Quelquefois, je suis si heureuse, que j'ai l'impression d'avoir réalisé mon rêve…

« Il ne croit à rien. Moi, si. C'est la seule voie dans laquelle je ne l'ai pas suivi. Je l'aime trop, je sens en moi, pour lui, trop de possibilités de dévouement, d'amour, de sacrifice, pour que je ne sois que matière. »

⁂

Van Bergen avait pour la mer une passion. La moitié : de son été se passait sur le Zeemeeuw, tantôt seul, tantôt avec Wilfrida et Karelina. Quelquefois aussi, pour l'aider à la manœuvre, Josef Van Oostland l'accompagnait.

On s'en allait par les îles, tout un dédale compliqué de terres et de bras de mer, que forment les embouchures réunies de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin. Terres basses, uniformes et monotones, ourlées parfois d'un cordon de dunes, mais le plus souvent bordées de digues rectilignes, qui les protégeaient de la mer. On longeait de loin ces digues, fortes assises de pierres régulières, au-dessus des sables pâles et des vases brunes qui forment à leur base d'étroites bandes de plages limoneuses. Une triple rangée de pieux hérissés protégeait leur base. Et on y voyait, tout au long, courir la blanche morsure de la mer. Plus haut, par-dessus les pierres, de courts talus réguliers couronnaient les digues, où les herbes rasées, tondues par les troupeaux, offraient toute la gamme des jaunes et des verts

Le Zeemeeuw glissait d'île en île, se faufilait entre les terres, retrouvait de vastes espaces d'eau, dans ces régions singulières où la terre et l'eau se pénètrent et se mêlent. Il courait, penché sous le vent, entr'ouvrant sous son étrave, avec un perpétuel bruissement de soie déchirée, la chair translucide et verte de la mer. L'eau, derrière lui, fluide lumineux et lourd, semblait s'enfler en longue houle. Et sous la proue, jaillissaient deux lames, deux gerbes d'eau en forme de socs, couronnées d'aigrettes d'écume où la lumière, quelquefois, un bref instant, se décomposait en fugitifs segments d'arc-en-ciel. Le vent chassait au visage un embrun humide et frais. On avait autour de soi les îles, fon-

dues au loin dans une poussière de lumière diffuse, un flot de clarté d'argent tamisé par un ciel de nuées légères et grises.

On apercevait, au fond d'un golfe, une estacade, le petit port d'un petit village. D'un geste de la main, l'oncle Domitien le montrait à Josef Van Oostland. Et le pilote manœuvrait la barre, mettait le cap sur le point désigné. Le Zeemeeuw virait comme un grand oiseau qui s'incline, chassait un remous sous la freinée du gouvernail, dessinait un grand sillon courbe, laissait à l'intérieur de son virage une zone de calme, huileuse, comme si la mer grasse s'y alourdissait. On filait vers le village. On le distinguait mieux, bouquet de toits rouges derrière les digues, plage boueuse et étroite, plantée de pieux où des gamins jouaient, pieds nus. On discernait un phare haut et grêle, bâti de poutrelles métalliques, avec une lanterne ronde au faîte, et le moulin sempiternel, la tour ronde de pierres blanches, érigeant presque à fleur d'eau son grand X immobile et noir. On approchait. On gouvernait vers les bouées, de grosses tonnes noires goudronnées, dansant au flot la danse du ventre et se dandinant, ou bien des bouées rouges et blanches, d'énormes flotteurs pimpants, fraîchement repeints, gais à l'œil comme le bouchon d'un pêcheur de brochet, ou la toupie d'un gamin. Des nageurs, souvent, arrivaient vers la barque, jouaient autour avec de longs mouvements fluides, comme un vol. On passait entre les pilotis, les pieux énormes, blancs et sales, où des mouettes immobiles, laides et grises, semblables à des canards disgracieux, reposaient sur une patte. Et l'on venait jeter l'ancre au pied du moulin, pour une heure.

— Moulin de Hollande, disait Van Bergen. Moulin de Ruysdaël… On se demande où il les a cherchés, ces invraisemblables moulins dont la tempête éclabousse le pied… Mais c'est ici, par-

dieu ! Le voilà, Ruysdaël ! La tour blanche avec ses ailes noires et brunes, les cabanes aux maigres jardinets disputés au flot, les digues de fascines, la barque aux voiles flasques qui rentre au petit port, halée par des hommes aux pieds nus, la mer verte et rude qui se déchire aux pieux de la digue basse, le vent dur, et l'ombre de ce grand nuage, sur l'étendue…

Le nom glorieux le laissait songeur. Il rêvait un instant au destin décevant du maître des paysages, obscur de son vivant, et presque dédaigné, et dont la gloire, lentement, et trop tard, montait depuis deux siècles. La même pensée douloureuse les laissait silencieux. C'était sa grande peine, à Van Bergen, de n'avoir pas vu venir à lui encore le grand rayonnement de la renommée, cette universelle célébrité pour laquelle, même en la dédaignant, tout artiste, au fond, travaille.

On rentrait à Veere. Van Oostland, muet et flegmatique, guidait le Zeemeeuw vers le chenal et l'entrée de l'écluse. On pénétrait dans le petit port, un village de maisons basses, en briques jaunes et tuiles rouges, avec, à l'angle de l'entrée de l'écluse, une espèce de vieille tour, toute une antique bâtisse pareille à un château fort, qui dominait l'Ooster Schelde. On accostait, parmi les barques de pêche, de lourds bateaux noirs à fond plat, pareils à des sabots, au mât desquels pendaient des voiles d'un rouge brun, et de longs filets noirâtres et mouillés, semblables à d'immenses toiles d'araignées. La pêche encombrait les ponts, un frétillement de corps nacrés d'argent, parmi les cordages, les lignes et les paniers. Ou bien c'était un amoncellement de crevettes d'un vert sombre, qu'on jetait dans de grandes marmites sur des braseros. Car on les cuisait sur les bateaux même, avant de les monter à quai dans des paniers jaugés à cinquante litres. Trois ou

quatre autos, sur les quais, des camions attendant la marée, des curieux, des touristes à bicyclette, des femmes et des enfants venant aider les marins à rentrer leur pêche, composaient un tableau de vie simple et saine, dans ce petit coin de terre et de sable perdu.

On rentrait chez la femme de Van Oostland, Maria, une Hollandaise énorme, le teint hâlé, les bras nus et rouges, les cheveux jaunes relevés sur le front et ramenés en arrière à la mode de Walcheren, avec de vastes plaques de cuivre rutilantes de chaque côté des tempes. Cette gaillarde préparait des omelettes monstrueuses, farcies de crevettes. On passait là une ou deux heures encore, avant de rentrer à pied à Windhuis. Van Bergen savait que Maria aimait rire. Et il la plaisantait en néerlandais, lui faisait une cour pressante, qui soulevait de grands éclats de gaieté. Seul, Josef Van Oostland restait impassible dans son coin, entre le poêle de faïence et la petite fenêtre à rideaux blancs, et fumait, les yeux mi-clos, l'air abstrait et indifférent, une longue pipe de terre blanche, à la Brauwer.

⁂

Van Bergen aimait marcher. Souvent, malade ou fatiguée, Wilfrida disait à Karelina :

— Va avec lui, petite.

Parce qu'il aimait avoir quelqu'un avec qui parler.

Et Karelina l'accompagnait. C'était rude, mais délicieux. Van Bergen cherchait la fatigue, une violente dépense d'énergie, qu'il fournissait sans même s'en apercevoir. Il fallait bien le suivre, longer la grève de sable mou pendant des heures, fouler le sol in-

consistant des dunes, faire front au vent, un vent de tempête et de libre espace. Tout cela fouettait Van Bergen et le grisait. Il semblait qu'il lâchât la bride à son imagination, et que ce fût pour lui un véritable soulagement. Il riait, chantait, montrait à grands gestes les choses, et les dépeignait en phrases fortes et colorées. Il récitait les vers qui lui remontaient en mémoire, les siens et ceux de ses poètes aimés. Il parlait de son œuvre, et en citait des morceaux, les discutait, les commentait. Et Karelina l'écoutait évoquer les Barbares, « Mon péché de jeunesse », disait-il, le flux désespéré des hordes, l'arrivée au long des côtes de la mer du Nord et de la Baltique de ces migrateurs des plateaux de l'Asie Centrale.

Mongols trapus, teint d'ocre, et jambes torses,
Longs bras veineux pendants, et longs torses…

La chanson des chars,

Par monts et landes et Toundras,
Gémissante chanson barbare
Au pas nerveux et dur des durs chevaux Tartares
Par monts et landes et toundras…

Le campement, le soir, sous les étoiles…

Vierge, noire et glacée, la Terre
Inexorable assiège notre feu qui fume.
L'air gèle. Le ciel tourne. Un astre solitaire
Va glisser, palpitant, dans la mer de bitume
D'où souffle un vent de gel.
L'éternelle rumeur du silence éternel
Emplit l'espace…

Ou bien, son hymne à la gloire de sa cité natale.

Anvers, brumeuse et noire, impure, au bord du flot,
Et troussant ses fumeuses dentelles,
Comme une fille à matelots…

Il vénérait Verhaeren. Il en connaissait de longs passages hallucinants. Il aimait, dans ces polders et cette terre du Nord, en retrouver à tout instant les larges visions tragiques : le moulin, dont les bras,

…comme des bras de plainte,
Se sont tendus, et sont tombés…

Les astres qui, là-haut,

Semblent Les feux de grands cierges, tenus en main,
Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

L'automne, ces grands paysages tristes des terres déshéritées.

La route dont l'averse a lamé Les ornières…

Et ces horizons de campagnes hallucinées, où Verhaeren savait si étrangement mêler le réel et l'irréel :

Les grands routes tracent des croix,
À l'infini, à travers bois.
Les grands routes tracent des croix lointaines,
À l'infini, à travers plaines.
Les grands routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés,
À l'infini, par les allées…

Et sa philosophie, enfin, sa sagesse d'homme robuste et hardi, épris de lutte et d'aventure…

…La force est sainte !
Il faut que l'homme imprime son empreinte
Violemment, sur ses desseins hardis !
Elle est celle qui tient les clefs des paradis,
Et dont le large poing en fait tourner les portes !

Et son optimisme, sa foi dans les destins de l'espèce, une confiance qui n'est plus de mode, mais qui reste si revigorante, et si pleine de vérité, dans le travail, la peine, les bras des hommes.

…Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces,
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines,
Et recréer les monts, et les mers, et les plaines,
D'après une autre volonté !

C'étaient ainsi d'étonnantes promenades, pleines de découvertes merveilleuses, comme si l'imagination créatrice de Van Bergen avait transfiguré le monde.

⁂

Ils revenaient un soir de Domburg. Ils marchaient par les dunes, suivant d'étroits sentiers à travers les sables. Novembre approchait. La nuit descendait vite. Et le chemin s'emplissait d'ombre.

On traversa un bois de chênes, un petit bois bas et hirsute, sauvage, désert, et qui prenait, sous la rude caresse du vent, un aspect tragique et désolé. Le chemin suivait les creux des dunes,

se perdait au loin parmi les arbres, de petits chênes tourmentés et rabougris, mutilés, tronqués, dépouillés, dans leur lutte perpétuelle contre le vent de mer, et qui tendaient en gestes désespérés des moignons de branches tordues, comme s'ils avaient porté le poids du ciel. Le sable s'enfonçait sous les pieds. On s'y enlisait jusqu'aux chevilles. L'obscurité était venue, et Karelina se sentait vaguement apeurée. Van Bergen lui donnait le bras, la rassurait et l'aidait. Heureusement, on trouvait çà et là un sentier de fascines, des fagots et des branchages qu'avaient étalés les paysans pour faciliter la marche.

On atteignit ainsi le haut d'une dune. Le bois y finissait. Van Bergen et Karelina eurent devant eux la longue plage de sable descendante.

Ils restèrent là un moment à se reposer et regarder. La nuit était venue. La mer n'était qu'une immensité vaguement claire sous le firmament noir. Sa ligne haute, horizontale, à l'infini, dominait les dunes et la terre. Un vent dur en venait, monotone, apportant sa confuse et lointaine clameur de marée montante. On ne pouvait la regarder et l'entendre sans un étrange serrement de cœur.

Très loin, au ras des flots, sur une île qu'on ne distinguait plus, s'alluma un point de lumière scintillante, la clarté palpitante du phare de Schouwen, comme une étoile tombée du ciel. Elle brillait, lointaine et familière, par delà l'horizon farouche de dunes désertiques, la mer sauvage.

— Le phare… dit Van Bergen. C'est quelque chose de triste, n'est-ce pas ? petite, cette lumière sur une terre perdue ?…

— Oui, dit Karelina.

Sa voix, étouffée, étonna Van Bergen.

— Tu pleures ? Qu'y a-t-il ?

— Kien, mon oncle, je vous assure.

— Tu n'es pas à ce point impressionnable, tout de même ! Tu n'as pas peur ?

— Non. Je regardais seulement, je pensais…

— À quoi ?

— À des sottises…

— Eh bien, dis-les moi ! Je veux savoir…

Elle murmura d'une voix tremblante.

— Je regardais tout cela. Je me disais que j'avais été heureuse, ici… et que…

Elle s'arrêta un moment. Et elle acheva, tout bas :

— Il va falloir que je m'en aille, oncle Domitien…

— Karelina ! que dis-tu là ? Veux-tu dire que tu penses à nous quitter ? Tu voudrais t'en aller d'ici ?

Elle ne répondit pas.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Tu avoues toi-même être heureuse ! Qu'avons-nous fait ? En quoi t'avons-nous peinée ?

— En rien, mon oncle. Vous avez été trop bons. Mais il faut bien, que voulez-vous… J'ai ma vie à gagner.

Il haussa les épaules, avec colère.

— Tais-toi ! Tu n'as pas le droit de parler de ça. T'en avons-nous jamais fait un reproche ? Pourrions-nous payer la gaieté, le soleil que tu as apporté chez nous ? Il ne faut jamais plus dire ces choses, Karelina, et promettre de demeurer avec nous. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens bien que ça me ferait un grand vide de ne plus t'avoir. Allons, c'est promis ?

— C'est promis, murmura doucement Karelina.

— Parfait. Reprends mon bras, et rentrons. Et ne dis mot de tout cela à ta tante. Inutile de l'inquiéter.

Is rentrèrent dans la nuit, par un sentier de briques à travers les dunes. Ils trouvèrent en chemin une maison basse, au sortir des bois. Elle brillait, rouge lueur, entre les branches. Ils s'y arrêtèrent pour demander leur chemin. Et comme la patronne du logis était une brave vieille femme sympathique, avec son bonnet blanc, son tablier bleu, et son teint hâlé, ils entrèrent pour se reposer un quart d'heure.

La vieille paysanne les prit pour femme et mari. Ils avaient demandé des œufs battus avec du pain. L'œuf qu'elle cassa dans la tasse de Karelina se trouva avoir deux jaunes. Elle se tourna vers Karelina, avec un sourire silencieux sur son vieux visage !

— Signe de bonheur, Madameken (petite Madame). Un enfant dans l'année qui vient…

Van Bergen s'en amusa beaucoup.

⁂

Karelina partit deux jours après, ne laissant qu'une courte lettre pour demander pardon.

On chercha vainement sa trace. On ne sut pas si elle avait quitté Walcheren, ni par quels moyens.

02 · 04

Quinze jours après, un matin de la fin d'octobre, la grande Maria, femme de Josef Van Oostland, le pêcheur, s'apprêtait pour aller vendre des crevettes au marché de Middelburg. Beaucoup de femmes, à Veere, vont ainsi les jours de marché jusqu'à la ville vendre la pêche de leur mari.

Elle était dans la petite cuisine propre, debout en face du miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre. Elle peignait ses longs cheveux gros et jaunes, se passait sur le front une espèce de longue tringle de fer, qui descendait sur les tempes, et se terminait par deux énormes plaques de cuivre doré. Et, sur cette armature, elle rabattait vers l'arrière toute sa chevelure, ce qui lui faisait un front haut et nu, et une haute tête allongée. Elle noua sur sa jupe à raies grises et noires un gigantesque tablier de forte toile bleue, si durement amidonné qu'il se tenait rigide. Sur sa blouse blanche à gros pois bleus, elle épingla un vaste mouchoir de cou, brodé de fleurs et de perles rouges, et qui, derrière, descendait dans le dos en pointe, très bas, jusqu'à la taille. Elle ajusta sa coiffe, une coiffe immense, toute blanche, garnie de dentelles finement repassées, et qui dessinait, de chaque côté de la tête, deux espèces de conques démesurées. Puis elle se para de ses bijoux, un lourd collier de corail rouge brun, serrant le cou de cinq ou six rangées de grosses perles, et fermé devant par une énorme agrafe en or ciselé ; des anneaux d'oreilles pesants, une

grosse broche en or, du même travail que l'agrafe, pour retenir les coins du mouchoir brodé ; et, à la ceinture, pendu par un massif crochet d'argent, un sac de velours noir, monté aussi sur une armature d'argent.

Ainsi parée, elle prit sous son bras son grand panier d'osier blanc, plein de crevettes roses. Et elle sortit, enfourcha sa bicyclette, et s'en alla.

Elle suivait la route de Veere à Middelburg, un chemin de là-bas, pavé de briques roses, entre deux rangées de hauts tilleuls ébranchés jusqu'au faîte, et qui ne gardaient qu'à la cime un bouquet de feuillage. Ce chemin sinuait à travers un pays plat, humide et vert, planté d'arbres et de haies, et que parsemaient de petites maisons proprettes. Pays pacifique, monotone, d'une richesse un peu triste, et qui rappelait les paysages de Hobbema. Des voitures roulaient vers Middelburg, au trot des bidets et des mules, de grand-autobus, des camionnettes, et de nombreux cyclistes, des femmes surtout, pareilles à Maria, avec leur tablier bleu de toile raide, leurs coiffes blanches, et leurs gros bijoux primitifs, et qui poussaient sur les pédales de tout le poids de leurs énormes sabots blancs. Ou bien des gosses, des fillettes à la petite coiffe serrée sur les oreilles, des gamins en bonnet noir et en sabots. Et de vieux paysans, les cheveux longs et gris débordant de dessous la petite casquette, et cachant les oreilles dont on ne voyait que les anneaux, le cou serré dans un mouchoir de soie noire agrafé d'une épingle à gros cabochon d'or ciselé, et la face hâlée, impassible et dure, éclairée de deux yeux bleus couleur d'infini, des yeux de roulier des mers dans ces faces de primitifs. Beaucoup de femmes allaient aux champs traire les vaches. On les voyait revenir, lentement, d'un pas sûr largement balancé, les

épaules emboîtées dans une grande pièce de bois creuse d'où pendait, de chaque côté, un vaste seau émaillé, vert dehors, rouge dedans, pimpant et gai comme un jouet, et où le lait blanc clapotait. Elles allaient, superbes, les bras nus et rouges, droites sous cette charge qui leur faisait cambrer la taille. Et on avait, à les voir, l'impression d'une race solide et saine.

Il faisait un temps clair d'octobre, un vent vif dans un ciel lumineux. Et toute cette vie simple, fouettée de grand air, égayait la grande route, sous les feuillages roux des tilleuls et des haies.

Maria atteignit Middelburg. Elle traversa les faubourgs, sorte de cité-jardin où, parmi des pelouses, de petites maisons carrées, en briques brunes, s'alignaient deux à deux. Elles étaient proprettes, peintes de frais. Des enfants jouaient sur les seuils. Et, par les portes ouvertes, on voyait des intérieurs nets, propres et pleins de lumière, où des femmes en bonnet blanc s'affairaient sans hâte. Des coins où l'on eût aimé vivre, et qui faisaient penser à une cité de demain.

Sur la place de Middelburg, une vaste place irrégulière, entourée d'hôtels et de cafés, à pignons et façades blanches, Maria se chercha un coin et s'installa, son panier à ses pieds.

Elle s'était assise sur un petit pliant et attendait la clientèle.

Il y avait pas mal de monde qui circulait entre les petites baraques de toile du marché. Maria débitait ses crevettes ; dix cents le paquet. Il lui venait beaucoup de clients, parce qu'elle était connue. Une dame d'une quarantaine d'années, le visage jeune, mais toute blanche, lui marchanda le reste de son panier. On tomba d'accord à un gulden vingt-cinq.

— Vous me les porterez à l'hôtel, dit la dame. J'en ai besoin pour le déjeuner des pensionnaires. Hôtel de Klooster. Vous irez tout droit à la cuisine, et vous demanderez qu'on les épluche immédiatement, en attendant que je rentre. N'est-ce pas ?

— Très bien, madame, dit Maria.

Et, prenant sous son bras son panier de crevettes, elle partit pour le livrer à l'hôtel, tandis que la patronne continuait son marché.

De Klooster, — l'hôtel de l'Abbaye, — tire son nom du cadre où il est situé, dans la cour d'une antique abbaye, plantée de marronniers, à l'ombre de la vieille cathédrale. Tout ce coin est d'un pittoresque émouvant. Maria traversa la cour de l'abbaye. Et, beaucoup plus préoccupée de ses crevettes que du charme de l'endroit, elle atteignit l'entrée de service de l'hôtel et pénétra dans les cuisines.

— Tiens, voilà Maria ! dit une vieille femme à l'air autoritaire, qui dirigeait les servantes

Elles se connaissaient de longue date, étant toutes les deux de Veere.

Maria lui fit part des instructions de la patronne. Et elle sortait dans le couloir pour s'en aller, quand elle aperçut au fond, dans le demi-jour, une silhouette familière, qui arrivait.

— God ! s'exclama-t-elle.

Mais elle avait été vue, elle aussi. L'arrivante avait soudain fait volte-face, et s'éloignait précipitamment.

— Mademoiselle ! cria Maria. Mademoiselle Karelina !

Elle courut jusqu'au bout du couloir. Mais elle ne vit plus personne. Elle revint, fort émue.

— Et où couriez-vous donc ainsi ? demanda la cuisinière.

— Cette personne… Avez-vous vu ? Cette personne ?

— Quelle personne ?

— Cette petite demoiselle, dans le couloir.

— Je n'ai pas vu de petite demoiselle !

— Si, si, Mlle Karelina…

— Karelina ? C'est d'elle que vous parlez ?

— Qu'est-ce qu'elle fait chez vous ? Elle est descendue ici ? Depuis quand ?

— Mais, dit la cuisinière, il y a une quinzaine de jours. Elle est lingère et femme de chambre aussi.

Maria sursauta : Femme de chambre ?

— Oui. Elle fait le troisième étage. Mais vous la connaissez ?

— Je la connais un peu, dit Maria. Elle est ici pour longtemps ?

— Je pense. Elle ne dit rien, du moins…

— Elle s'est placée à la semaine ?

— Au mois, comme tout le monde.

— Ainsi, de toute manière, elle ne peut pas s'en aller avant le premier.

— Avant le premier, oui.

— Eh bien, dit Maria, fort agitée, ne lui parlez pas de tout cela. Ne dites rien de ce que je vous ai demandé. Vous serez récompensée de votre petite complaisance, je vous l'assure. Si cette jeune fille vous questionne, dites que je n'ai parlé de rien, que je suis partie tout tranquillement. Vous me rendrez un grand service. Et je vous revaudrai ça plus tard. D'accord ?

— Ma foi, oui, dit l'autre. Je tiendrai ma langue. Mais à l'occasion, vous vous expliquerez tout de même ?

— La prochaine fois.

⁂

— J'aurais dû m'en aller, dit Karelina.

— Comment, t'en aller ! s'exclama Van Bergen avec colère.

— Je sentais bien que Maria m'avait reconnue.

Ils étaient dans sa chambre de bonne, au troisième étage de l'hôtel de Klooster. Maria, en rentrant à Veere, s'était dépêchée d'aller à Windhuis prévenir les Van Bergen. Et Van Bergen était venu le même jour. Il s'était informé au bureau de l'hôtel, avait surpris Karelina.

Elle s'était assise sur le petit lit de fer, les yeux à terre, l'air buté. Il allait, lui, par la chambre, à grands pas, jetait par la fenêtre ouverte un coup d'œil au dehors et revenait.

Il s'arrêta devant Karelina, se croisa les bras :

— Mes compliments, tu sais ! Tu as une façon de planter là les gens ! Franchement, qu'est-ce qui t'a prise ? réponds… Mais réponds donc ? Tu me mets hors de moi, à la fin !

Elle eut seulement un haussement d'épaules résigné.

— Est-ce que nous avons été blessants envers toi ? T'avons-nous peinée, froissée ? Nous te cherchons partout ; un beau matin, nous ne te trouvons plus, nous restons là, fous d'inquiétude. Et puis, pour nous rassurer, en tout et pour tout, voilà Wilfrida qui trouve ton ridicule petit papier : « Je ne veux plus vous être à charge. » Sottises, tout cela ! Et même pire que cela. C'est de l'ingratitude. On ne se conduit pas ainsi envers des gens qui vous aiment, qui vous ont bien traitée, qui étaient heureux de vous avoir auprès d'eux. Tu nous as fait de la peine, Karelina. Tu n'as pas bien agi.

Il parlait avec sa véhémence coutumière, se campait parfois devant Karelina, et s'irritait de ce mutisme dont elle ne sortait pas. Il reprit, violemment :

— J'ai le droit d'exiger que tu nous expliques. Que t'avons-nous fait ? En quoi as-tu eu à te plaindre de nous ? Parle ! Je veux que tu parles !

Il l'avait prise par l'épaule et la secouait sans s'en apercevoir.

— Quelle raison avais-tu pour t'enfuir comme une voleuse, pour venir ici te placer comme servante ? Je pouvais t'aider, moi, à refaire ta vie, avec ton mari ou avec un autre… Je pouvais te guider, t'être utile… Pourquoi cette méfiance envers nous, cette fuite, comme si tu t'évadais d'une prison ! Bon Dieu ! Ce que je t'allongerais des gifles si tu étais ma fille !

Il la repoussa, il s'en alla jusqu'à la fenêtre de nouveau, trop plein de colère pour continuer. Il respira là une minute, regardant le cadre vieillot et charmant des maisons antiques, aux petits jardins pleins de buis et d'arbustes, où l'octobre finissant jetait des profusions d'or, les hauts toits enchevêtrés et découpés à angles vifs, et le clocher de l'église, un beffroi de dentelle, où des volées de cloches s'ébranlaient chaque quart d'heure. Le calme monastique de ce cadre l'apaisait sans qu'il s'en rendît compte.

Derrière lui, il entendit Karelina qui pleurait tout bas. Il revint s'asseoir à côté d'elle et lui prit la main doucement.

— Voyons, petite, reprit-il avec plus de douceur, écoute-moi. Soyons raisonnables, tous les deux. Ce n'est pas la peine de se faire mutuellement du mal, dis ? Réponds-moi donc sincèrement. Ce que je veux, c'est t'être utile encore. Je t'aime bien. Tu es faible, tu as besoin d'être protégée. Je suis prêt à continuer mon ouvrage jusqu'au bout et à te créer du bonheur, le bonheur que tu mérites. Tu voulais revoir ton mari, n'est-ce pas ? Tu n'osais pas nous dire que tu voulais retourner là-bas ?

Elle se releva, toute droite, le regarda presque avec colère.

— Ne dites pas cela ! cria-t-elle. Te vous en prie, oncle Domitien, ne dites pas cela. Vous me faites du mal !

Il dut la retenir par la main, surpris de cette révolte. Il la fit se rasseoir près de lui.

— Pardonne-moi, je croyais… Eh bien, avec qui, alors ? Tu as rencontré quelqu'un ? Quelqu'un que tu aimes ? Allons, confesse-toi…

Mais elle eut seulement un haussement d'épaules, une dénégation véhémente de la tête.

— Alors, je ne comprends plus. Je ne peux pas admettre que ce soit par fierté, par amour-propre, que tu aies voulu partir ainsi, sans un mot d'explication. Ne pouvais-tu nous parler, nous prévenir ?

— Vous ne m'auriez pas laissée partir, murmura-t-elle.

— C'est juste. Ainsi, c'est bien parce que tu n'acceptais plus de nous être à charge… Mais nous pouvons trouver quelque chose, pour contenter cet orgueil, apaiser tes scrupules. Puisque tu es si farouchement éprise d'indépendance… Voyons, tu aides Wilfrida, tu couds, tu brodes, tu travailles au ménage. Ça mérite un salaire, cela. Tu pourrais très bien demeurer chez nous comme une espèce de dame de compagnie, d'assistante, de… de tout ce que tu voudras. Tu vivrais avec nous, et tu aurais pourtant cette situation nettement définie que tu exiges. C'est une faveur que nous te demandons. Nous avons besoin de toi, nous nous sommes habitués à toi. Wilfrida est plus gaie, grâce à toi. Elle t'aime, elle se plaît dans ta compagnie. Moi… moi…

Il dut s'interrompre une seconde. Une émotion qu'il ne s'expliquait pas lui-même lui serrait la gorge.

— Moi, je ne peux pas dire combien je tiens à toi, et ce que j'ai souffert, oui, souffert, depuis que tu n'es plus là…

Elle s'était relevée, très blanche. Elle le regardait avec des yeux vides, des yeux de folle, presque.

— Alors, reprit-il, c'est décidé ? Tu reviens à Windhuis, n'est-ce pas ?

Il restait assis, lui tenait les mains, levait les yeux vers elle avec un sourire tendre et triste.

— Tu rentres, Karelina, c'est décidé ?

— Non, non, souffla-t-elle. Je ne peux pas…

— Karelina, je t'en supplie, sois raisonnable, reviens, nous avons besoin de toi… Reviens…

— Non, non, je ne peux pas… Oh ! j'ai du mal… Comme j'ai du mal !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Karelina, je t'en supplie, ma petite Karelina, dis-moi tout. Ne me laisse pas m'en aller ainsi ! À moi aussi, tu me fais du mal ! Dis-moi, dis-moi pourquoi…

Elle le regarda avec égarement, une seconde. Puis elle se laissa tomber à ses genoux. Et le visage dans les mains, elle gémit d'une petite voix enfantine que les larmes étouffaient.

— Parce que je t'aime, oncle Domitien… Parce que je t'aime !

Il s'était redressé, hagard. Il la regardait, frémissant, comme en proie au vertige. Et il répétait tout bas, lentement, d'un ton plein d'effroi et de triomphe en même temps :

— Tu m'aimes, petite ! Tu m'aimes…

02 · 05

Wilfrida Van Bergen était assise devant le feu, et réfléchissait.

Il était midi. Il faisait un temps couvert et gris, un temps de pluie et de vent. Mars était venu et lançait sur Windhuis ses bourrasques et ses ondées. On entendait ronfler le feu, à chaque passage de la bise. Il faisait à peine clair, dans la petite salle à manger tranquille, et qui sentait la cire et le bois séché.

Wilfrida regardait, par l'étroite fenêtre de mica, au bas du poêle de fonte émaillée, rougeoyer les charbons. De la cuisine venait un bruit de casseroles. Quelquefois un paquet de pluie fouettant les vitres lui faisait tourner la tête.

Elle étouffa un soupir, se leva, alla à la croisée, et regarda le jardin et la route. Un jardin nu et mouillé, fouillis de branches noires bourgeonneuses et tout empierrées des diamants ruisselants de la pluie. Une route trempée, sinueuse et luisante. Paysage de mars, tourmenté, sans une âme pour le peupler.

Wilfrida repoussa le rideau blanc, un long rideau droit de toile fine, qui tombait jusqu'à terre. Elle arrangeait distraitement les plis, levant vers les anneaux une main pâle et mince, que le contre-jour rosissait et faisait diaphane. Elle resta ainsi, le bras levé, à écouter. D'en haut venait un bruit, des pas, des roulements de meubles, sur le plancher. Karelina faisait les chambres. Wilfrida, le geste suspendu, écouta ce bruit une minute, sans bouger. Puis elle acheva son geste, fit glisser les anneaux sur la tringle, revint lentement vers le feu et s'assit, le dos tourné à la porte.

Il y avait six mois que Karelina s'était enfuie à Middelburg et que Van Bergen l'avait ramenée.

Karelina redescendit. Elle allait vers la cuisine. Un moment après, elle revint, entra dans la salle à manger, avec une pile d'as-

siettes, une nappe, des couverts. Elle disposa la nappe en silence.

— Il est déjà l'heure ? fit Wilfrida.

— Oui, ma tante. Maria m'a dit que le déjeuner était prêt.

— Elle est retournée chez elle ?

— Elle vient de s'en aller.

— Et Domitien ne rentre pas…

Sans répondre, Karelina mettait le couvert.

Wilfrida ne disait plus un mot, regardait sur le parquet ciré le rouge reflet du poêle, en face de la fenêtre de mica. Il teignait de rose léger jusqu'à la blancheur de la nappe.

— Le voilà, dit Karelina.

Un pas lourd écrasait le gravier de l'allée. Une clé tourna dans la serrure. Van Bergen, dans le vestibule, se débarrassait de son imperméable et de ses bottes.

Il pénétra dans la salle à manger.

— Bonjour.

Il passa son mouchoir sur son visage mouillé de pluie, se chauffa les mains une minute au-dessus du poêle et s'assit à table.

— As-tu faim, Domitien ? demanda Wilfrida.

— Heu !…

— Karelina, veux-tu aller emplir la soupière ?

Karelina sortit. Wilfrida s'était placée en face de son mari. Karelina revint, et Van Bergen servit le potage. Il avait Wilfrida à sa droite, et Karelina en face de lui. Ils restèrent silencieux un instant.

— Tu as eu du bien mauvais temps, ce matin, dit Wilfrida, à la fin.

— Oui, oui…

— Au fond, ce n'est pas un mal.

— Pourquoi ?

— Nous regretterons moins de quitter Walcheren.

— C'est vrai.

Le silence retomba, plus lourd. Van Bergen mangeait, les yeux sur son assiette, sans appétit. Il sentit sur lui le regard de sa femme, fit un effort pour parler.

— Rien de nouveau d'Anvers ?

— Rien, sauf que la maison est prête à nous recevoir.

— Ah ! bien…

— Ce sera dommage de quitter Windhuis juste quand va venir le printemps, reprit Wilfrida.

— Mon travail, que veux-tu… Il faut bien,… dit-il.

— Et puis, voici près d'un an que nous sommes ici.

Il ne répondit pas. Elle le regarda une seconde, porta son regard sur Karelina, silencieuse, et revint à lui.

— N'est-ce pas, Domitien ?

— Oui, oui, murmura-t-il.

Et comme il s'apercevait de tout ce qu'avait d'insolite ce mutisme, il fit un grand effort, releva la tête, et poursuivit une conversation dont on sentait trop combien elle lui était indifférente.

— Je… Je serai bien aise de revoir Anvers. Et toi, Wilfrida ?

I] la regarda bien en face, pour la première fois, d'un air qui voulait être assuré, mais qui décelait une arrière-pensée. La gêne de l'homme qui s'efforce d'être naturel et se rend compte qu'il ne l'est pas.

— Moi aussi, dit Wilfrida.

Karelina se levait, emportait les assiettes à la cuisine.

On entama le poulet froid et la salade.

Le déjeuner s'acheva en silence. Il y avait sur la table, dans une coupe en faïence de Delft bleue et blanche, des biscuits et des petits fours. Distraitement, Van Bergen y puisait et grignotait, l'air absent.

— Veux-tu des fruits, Domitien ? demanda Wilfrida.

— Non, Wilfrida, je n'ai pas bien faim, tu sais…

Elle se tourna vers Karelina, qui regardait son assiette : Et toi, petite ?

— Non, ma tante, merci…

Son regard alla de l'un à l'autre, lentement.

— Vous n'êtes pas malades, tous les deux ?

— Malade ? Mais non, mais non… Pourquoi veux-tu… ?

Il essayait de rire. Il s'essuya la bouche avec sa serviette, du geste de quelqu'un qui a mangé d'excellent appétit, et vit sa femme qui continuait à les regarder, l'un après l'autre, en hochant très légèrement la tête. Il rejeta dans son assiette son biscuit entamé, et déchargea lui aussi sa poitrine d'un soupir.

Karelina, le front baissé, suivait du bout des doigts, sur la nappe, les arabesques en relief d'une broderie de feuillage. Le jour tombait d'en haut, obliquement, sur son visage, le flétrissait.

— Eh bien, dit Wilfrida, je m'en vais vous faire une tasse de café…

Elle se leva avec lenteur, une espèce de fatigue. Elle s'arrêta un instant derrière Karelina et caressa doucement ses cheveux. Puis elle s'en alla vers la cuisine. Elle atteignait la porte. Elle l'ouvrait.

— Wilfrida ! s'écria Van Bergen d'une voix altérée.

Elle se retourna.

— Wilfrida, veux-tu attendre un instant ?… Je… Nous voulons… Nous avons quelque chose à te dire.

Elle le vit très blanc, mais résolu, et la face tendue comme pour la lutte. Et elle restait là, la main sur la poignée de la porte ouverte. Elle avait senti dans sa poitrine quelque chose s'arrêter, puis repartir à grands coups affolés. Elle murmura, sans savoir ce qu'elle disait :

— Est-ce bien nécessaire ?…

— C'est nécessaire, dit Van Bergen.

Wilfrida referma la porte et revint s'asseoir, comme d'habitude, à la mode d'autrefois, toute droite sur le bord de sa chaise, dans cette attitude un peu sévère qu'elle tenait d'une enfance religieuse. Et elle les attendit. Karelina s'était levée, livide, pressant son mouchoir sur sa bouche d'une main crispée.

— Tu devines peut-être de quoi j'ai à te parler, Wilfrida ?

— Oui, dit celle-ci, d'un ton bas, mais ferme.

— Tu sais. Tu as compris ce qui se passe ?

— Oui.

Le oui tomba, écrasant.

Van Bergen s'arrêta un instant, comme pour rassembler toute sa volonté, puis il poursuivit :

— Je ne cherche pas d'explication. C'est ma faute. N'en veuille pas trop à Karelina, c'est tout ce que je te demande. Je suis le seul responsable.

— Je… Je ne vous en veux pas, murmura Wilfrida. Mais, Domitien, Domitien, pourquoi me dis-tu ces choses ? Pourquoi n'as-tu pas pitié de moi ?

Elle se cacha le visage dans ses mains, étouffa une plainte.

— Wilfrida ! s'écria Van Bergen.

Il se précipita vers elle, la prit par les épaules, fortement :

— Wilfrida, Wilfrida, ma femme !

Mais elle ne l'écoutait pas et gémissait d'une voix entrecoupée :

— Je ne vous en veux pas… Je ne vous en veux pas… Mais ne me dis plus rien… Tais-toi ! Tu me fais trop de mal… Tais-toi !

Elle retomba sur sa chaise, le corps secoué de sanglots.

Van Bergen eut un grand geste de désespoir et ne dit plus rien. Il gagnait la porte ; Wilfrida l'arrêta d'un geste de la main :

— Domitien… Ne pars pas. Tu voulais parler…

— Je n'en ai pas le courage…

— Il faut l'avoir.

— Wilfrida ! Comment veux-tu que je t'impose…

— Il faut parler, Domitien ! Tu as quelque chose à me dire, parle.

— Je ne peux pas !

— Je le veux, maintenant ! Karelina, auras-tu plus de courage que lui ?

— Écoute, Wilfrida, murmura Van Bergen, je voulais te dire… Tu dois me croire… Nous nous étions juré de tout cesser, Karelina et moi. Nous l'avions juré. Et nous avons tenu parole… Tu dois me croire ! Seulement…

— Seulement ?

— Il est trop tard…

— Trop tard ?

— Pardonne-moi, ma femme… Karelina… Karelina attend un enfant…

Elle le regardait d'un air hébété. Elle répétait tout bas :

— Karelina attend un enfant… Un enfant… Un enfant…

Elle se cacha le visage dans les mains.

— Jésus ! Quelle douleur !…

— Wilfrida, murmura Van Bergen.

— Laisse-moi, Domitien… Laisse-moi, va…

Elle se relevait en s'appuyant au rebord de la table, s'en allait d'un pas incertain vers la porte. Il voulut l'aider, la soutenir. Elle répéta : « Laisse-moi, va… », d'un air si misérable qu'il la laissa partir.

On l'entendit qui montait péniblement l'escalier.

⁂

Il ne la revit que le soir. Elle n'était pas redescendue. Inquiet, vers huit heures, il alla frapper à la porte de la chambre et appela.

— Wilfrida, tu es là ?

— Entre, dit-elle d'un ton presque naturel.

Il entra.

Elle était sur une chaise, tout près de la fenêtre, forme indistincte, la tête penchée, les mains nouées sur les genoux. Elle releva le front, ferma les yeux, éblouie, parce qu'il allumait en en-

trant. Elle tourna vers lui un visage sans regard et se passa doucement les mains sur les paupières.

Il s'assit devant elle, sur une des deux petites chaises rustiques, en bois teinté garni de cretonne. Il éprouvait involontairement une espèce de soulagement, maintenant qu'il avait avoué. Il attendait, espérait qu'elle parlerait. Mais elle continuait à se frotter les paupières, doucement, parce qu'elle avait les yeux las de pleurer.

Il dit à la fin, tout bas :

— Eh bien ! Wilfrida ?

Elle releva la tête.

— As-tu réfléchi ? As-tu… as-tu trouvé une solution, quelque chose ? Quelle décision penses-tu prendre ?

Elle respirait lentement et promenait autour d'elle un regard pensif, qui ne voyait pas les choses. Elle arrêta ce regard sur son mari.

— Quelle décision veux-tu que je prenne ? murmura-t-elle. Commande, toi.

— Moi ?

— Tu n'es pas entré dans cette aventure sans savoir où elle te mènerait, Domitien ? Dis, parle. Moi, tout m'est égal, maintenant…

Il secoua la tête et dit : « Je n'ai pas le droit… »

Elle s'était levée. Elle allait à la table de nuit, feuilletait son missel d'un geste machinal. Elle reprit sans le regarder, d'une

voix qu'on sentait contrainte et faussement calme :

— Je présume que tu as l'intention de rester auprès de Karelina ? Tu ne peux pas la laisser dans cet état, d'ailleurs.

Il répondit lentement : « Non, je ne peux pas… »

— Eh bien, Domitien, c'est simple, tu resteras avec elle. Moi, je retournerai à Anvers. N'est-ce pas ? Tu viendras me voir, d'ailleurs, de temps en temps, si tu veux.

Il s'était levé à son tour. Il dit d'une voix basse, presque humblement :

— Tu sais bien que je ne peux pas me passer de toi, ma femme…

Et malgré la détresse de Wilfrida, il vit passer sur ses traits une lueur fugitive de joie. Elle posait sur lui, à présent, un regard qui était presque celui d'autrefois, où se lisait un peu d'espérance mêlée à une immense inquiétude.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Alors, je ne sais pas. Je ne peux pas laisser Karelina. Et j'ai besoin de toi. Je m'en remets à toi, Wilfrida. Décide.

Et, comme pour mieux marquer qu'il s'en désintéressait, il revint à sa chaise, se rassit. Il reste là, le menton dans la main, les yeux à terre. De temps en temps il regardait Wilfrida.

Elle réfléchissait, le front tendu. Elle finit par dire :

— Domitien, véritablement, est-ce moi que tu veux suivre ? Ne mens pas. C'est inutile. N'aie pas pitié de moi. Sois seulement sincère, j'aurai du courage. Mais il faut que je sache.

— Wilfrida, fit-il gravement, je ne peux pas me passer de toi. Tout me lie à toi. Toute notre vie, toute notre œuvre. J'ai besoin de toi.

— Veux-tu retourner avec moi à Anvers ?

— Je retournerai avec tot à Anvers.

— Quant à Karelina, il faut éviter le scandale, n'est-ce pas ? Ton nom, ton renom… Karelina pourrait rester ici, je pense… Tu viendras la voir de temps en temps, si tu veux… Elle n'est pas entièrement coupable… Je sais, ce n'est pas l'existence rêvée,… mais songez-y bien, il n'y a que cette situation-là. J'y ai bien réfléchi : avant tout, pas de bruit sur ton nom. Pas de scandale. Tu peux continuer ton travail, à Anvers, comme autrefois… Et quand cet enfant viendra, eh bien, tu t'en occuperas, que veux-tu ?… ce n'est pas de sa faute, à lui…

Elle eut un sourire mélancolique :

— Tu seras comme beaucoup d'autres, tu auras deux ménages…

— Wilfrida !

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne vois pas mieux, en effet…

— Donc, nous partirons demain pour Anvers !

— Demain… Oui.

Il se tut un instant, puis murmura avec effort :

— Je te remercie, Wilfrida. Tu es bonne. Merci.

Alors, elle leva les épaules, d'un air désabusé. Et elle eut, pour la première fois, un mot amer, le seul qu'il entendit jamais :

— Que veux-tu, mon ami… Tu as laissé tomber le bonheur : j'essaie d'en recueillir les débris…

⁂

Ils partirent le lendemain sur le Zeemeeuw. Et Karelina resta seule à Windhuis.

02 · 06

Van Bergen venait chaque semaine à Walcheren. Il avait été résolu entre Karelina et lui qu'elle irait à Anvers mettre l'enfant au monde, et qu'elle resterait ensuite là-bas. On cacherait l'enfant quelque part, aux environs d'Anvers, en nourrice.

Karelina s'habituait à Walcheren. Elle passait ses matins à Windhuis, s'occupait de la maison. L'après-midi, elle se rendait à Veere, chez les Van Oostland, pour parler un peu, et regarder la brave Maria vaquer à son ménage.

Josef Van Oostland l'avait prise en affection. Ces braves gens avaient deviné toute l'aventure. Et, malgré leur morale rigide et leur religion rigoureuse, ils excusaient Karelina et l'accueillaient volontiers, pressentant confusément, dans leur simplicité d'âme, la grande part de fatalité qu'il y a au fond de ces choses-là.

Le jeudi, Van Bergen venait. Et toute la grisaille de la semaine était oubliée. Il restait jusqu'au lendemain soir. Il apportait à

Windhuis la vie et la gaieté. Il avait, lui, repris confiance. Son optimisme l'emportait.

— Il n'y a rien que le temps n'arrange, disait-il. Moi, j'espère encore connaître un jour le plein bonheur.

Comment, il ne le disait pas. Peut-être l'ignorait-il lui-même. Il y avait cet enfant, attendu… Malgré tout, ce n'est jamais triste, un enfant qui naît, une vie nouvelle promise au monde…

Un enfant ! depuis toujours, Van Bergen en désirait un. Il regrettait de ne pas se survivre. Il avait cru devoir y renoncer, et il s'était prêté au sacrifice pour Wilfrida. Mais c'était en lui un point douloureux, une chose à quoi il n'aimait pas penser. Et de savoir maintenant que ce grand bonheur de se perpétuer allait lui être enfin donné, l'emplissait, en dépit des circonstances, d'une joie secrète, qu'il se reprochait, mais qu'il ne pouvait étouffer. Il en rêvait. Il le voyait d'avance. Il se sentait doubles forces pour lutter. Il regardait l'avenir avec une certitude subitement accrue, cette confiance de l'homme qui a devant lui la durée.

⁂

Au mois d'août, Karelina commença à s'inquiéter. Le terme approchait. Il fallait partir.

On quitta Windhuis un matin sur le Zeemeeuw, que pilotait le grand Josef Van Oostland. On contourna Walcheren à la voile. On s'arrêta à midi pour manger un poisson bouilli à Breskens, modeste petit port sur le Wester Schelde. Et le soir, on arrivait à Anvers, où un taxi déposa Van Bergen et Karelina à la pension de Mlle Degroëne. Van Bergen y avait retenu une chambre pour Karelina.

Mlle Degroëne habitait, tout près du Jardin zoologique, un haut building de style munichois, tout en fer, verre et ciment, avec un entassement d'étages bas, et de longues fenêtres découpant la façade en bandes parallèles. L'ascenseur déposa Van Bergen et Karelina au septième. Une jeune servante, au parler rude et incompréhensible, leur ouvrit. Et ils pénétrèrent dans une petite salle à manger claire, meublée de pitchpin au gai coloris rouge et jaune, et qui sentait l'encaustique et l'astiquage.

Mlle Degroëne arriva l'instant d'après. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, une Flamande d'allure et d'aspect, grande, large, fortement charpentée, et débordante de graisse. Elle avait un visage empâté, un court nez retroussé, des yeux sombres et luisants. Les mains, prestes, s'agitaient sans discontinuer. Elle parlait d'une petite voix claire, une voix de fillette qui faisait avec toute sa massive personne un étonnant contraste. On avait envie, aux premiers mots qu'elle disait, de chercher dans la salle quelle autre personne avait bien pu parler.

Elle marqua tout de suite qu'elle prenait Karelina sous sa protection.

— Jour de mes yeux ! Quelle jeune petite madame ! Comment ça se peut-il… Enfin ! Mais soyez tranquille, elle s'habituera très vite. Elle sera très bien ici… N'est-ce pas, Madameken ?

Dès lors, elle employa constamment ce diminutif familier « Madameken », petite madame, comme si, malgré toute sa bonne volonté, elle n'avait pas pu prendre Karelina tout à fait au sérieux.

Karelina passa la soirée dans la cuisine avec elle. Et elle connut les pensionnaires de la maison. Il y en avait quelques-

unes, qui vivaient là en recluses, attendant la délivrance. Elles parlaient de la sage-femme et de sa clientèle. Elle n'avait pas trop bonne réputation, Mlle Degroëne. Et l'une des pensionnaires avoua même très naturellement être ici pour tout autre chose qu'une naissance. Karelina écoutait sans rien dire.

Au souper, on mangea dans la petite salle à manger de pitch-pin. Karelina ne prit que du café. Elle avait mal, elle se hâta de regagner sa chambre. Et, par la fenêtre, un long moment, elle regarda, du haut du building, la nuit s'étendre sur Anvers. Elle cherchait des yeux les rues, les toits. Elle eût aimé retrouver au loin la maison de Domitien. Elle savait qu'il devait penser à elle aussi, à cette heure. Et elle eut le brusque et violent désir de l'avoir près d'elle, de le revoir, de lui parler. Elle se coucha, chercha le sommeil, pour abréger les heures, et retrouver plus vite, avec le jour, celui qu'elle attendait.

Une angoisse l'éveilla, une heure plus tard, une douleur nouvelle, inconnue, dans les reins. Elle eut peur, pour la première fois, devant l'épreuve si proche. Et elle prit le bouton de la sonnette, appela.

L'instant d'après, Mlle Degroëne arrivait, en peignoir de nuit, ensommeillée encore, mais sans humeur, habituée à toutes ces misères, et rattachant, pour être à l'aise, ses cheveux gris dénoués et hérissés.

— C'est pour cette nuit, décida-t-elle.

Le reste fut un cauchemar, une misère de bête.

⁂

Van Bergen revint le lendemain matin. L'ascenseur le déposa au septième. Et la femme qui nettoyait les cuivres de la porte le salua tandis qu'il entrait.

Il suivit le couloir, ne vit personne, avança jusqu'à la chambre de Karelina, avec l'espérance de la surprendre. Il poussa doucement la porte et vit la jeune mère. Elle était au milieu du lit, un grand lit de cuivre. Un peu rouge, les cheveux défaits, les yeux clos, elle ouvrit les paupières en l'entendant approcher.

— Domitien… souffla-t-elle. Elle est venue… Elle est là…

Elle leva le drap qui la couvrait. Et, contre elle, minuscule et vivant, Domitien vit un petit être qui dormait.

Il eut, devant le miracle réalisé, un étrange serrement de cœur. Il avança jusqu'au lit, doucement, sans rien dire. Et il se laissa tomber à genoux, enfouit sa face dans le drap et fut secoué d'un sanglot.

Karelina ne pleurait pas. Elle avait l'enfant dans un bras et doucement, le visage radieux, elle murmurait en caressant les cheveux de son amant :

— Le voilà, Domitien, le bonheur que tu m'avais promis. Le voilà…

⁂

C'était mademoiselle qui soignait le bébé. Toutes les deux heures, elle arrivait dans la chambre, le saisissait dans les bras de Karelina, l'emportait, et l'installait sur ses genoux. Et c'était curieux de voir ces mains de faiseuse d'anges, — capables de faire vivre ou mourir, — manipuler le bébé, le tourner, le nettoyer, le

rouler dans une bande fraîche, ajuster les épingles tout cela avec une prestesse, une sûreté, une dextérité de nourrice…

— Là, Poppie… Poppie est belle, maintenant.

Elle avait ainsi baptisée Poppie la petite Domitienne. Elle la faisait danser une minute, amusait son regard incertain en faisant les marionnettes avec les doigts. Puis, la bouteille.

— Bonne soupe, Poppie, bonne soupe…

Elle regardait téter l'enfant, rêvait. Quelquefois, doucement, elle appelait encore :

— Poppie, Poppie…

Et le bébé tournait les yeux, cherchait, de son regard laiteux de nouveau-né, vers la voix déjà familière… Et il y avait quelque chose de très singulier qui passait à ce moment dans les yeux de Mademoiselle.

⁂

Il fallut lutter contre le lait. Il montait aux seins de Karelina, jaillissait des mamelons, gonflait toute la gorge. Et Karelina ne pouvait allaiter : l'enfant devait s'en aller tout de suite en nourrice. Mademoiselle serrait la poitrine de Karelina dans une forte bande, saupoudrait la peau de camphre, préparait des tisanes, surveillait la montée de la température.

— Ça me fait de la peine, disait-elle. Tant de lait ! Du si beau lait ! C'est un crime, un crime…

Karelina souffrait, les seins brûlants et enflés, la tête engorgée de fièvre. Le lait ne voulait pas s'en aller. Et Karelina s'angoissait

et pleurait.

— Un peu, rien qu'un peu, Mademoiselle… Une tétée seulement, pour me soulager…

— Vous savez bien que c'est impossible, disait Mademoiselle. Puisque la petite doit partir tout de suite en nourrice… Ne demandez pas ainsi, vous me faites tant de peine…

Domitienne dormait dans le lit de Karelina. Elle la prenait souvent dans ses bras, pour la voir, pour avoir été maman quelques jours, elle aussi, avant que la nourrice ne lui prit la petite. À ces moments, l'enfant contre elle, on eût dit qu'elle ressentait plus cruellement ce que son étreinte maternelle avait d'incomplet. Elle n'osait s'imaginer donnant le sein à la petite, tant cette idée-là la pénétrait de trouble.

Elle eut un soir le désir, l'envie folle, de poser seulement la tête de l'enfant sur son sein nu. Il lui semblait qu'elle retirerait une infinie douceur, à sentir cette joue fraîche sur sa chair brûlante, — que ce lui serait un soulagement, un apaisement… Elle desserra les bandes qui lui enveloppaient la poitrine. Elle découvrit son sein, posa la tête ronde contre sa chair. Mais d'un mouvement brusque, au contact du sein, Poppie, sans qu'on sût bien comment, happa le mamelon à pleine bouche. Karelina cria de douleur. Et dans un tressaillement de tout son être, elle sentit qu'elle se donnait, que son lait jaillissait, riche, intarissable maintenant, entre les lèvres de l'enfant…

⁂

Le treizième jour, Karelina sortit pour la première fois.

Elle s'en alla vers le soir, avec Domitien et l'enfant, qu'elle voulait porter ; et elle marchait doucement, à côté de son amant, sa fille dans ses bras, sérieuse, et pénétrée d'une espèce d'orgueil.

Ils suivirent le quai Van Dyck, montèrent lentement la rampe à large courbe qui mène au promenoir. Et comme Karelina s'essoufflait, ils s'assirent là sur un banc. Karelina tenait sa fille sur ses genoux. Et ils regardaient le fleuve.

Le large et long promenoir dominait les quais, face à l'ouest. Devant eux, le soleil s'enfonçait derrière la terre. Et l'Escaut coulait, vert et lent, et comme élargi, à cette heure, dans le vague mystère qu'apporte aux choses la venue de la nuit.

Il y avait sur le quai, autour d'eux, la foule coutumière des soirs d'été. Toute la ville descendait vers le port, à ces instants. Des ouvriers, des femmes, des hommes, s'asseyaient sur les bancs, étalaient des papiers, et mangeaient. Des amoureux se serraient. Des gamins jouaient à quatre pattes sur les dalles. Des bambins faisaient, sous l'œil des mères, quelques pas chancelants. Des vieilles femmes promenaient de petits chiens. Des miséreux cassaient la croûte. Et tout au long des garde-fous se penchaient des grappes humaines, vers les paquebots. De toute cette foule contente et lasse, détendue ici, à goûter la fraîcheur du fleuve, après les fatigues du jour, émanait une impression de force et de vitalité. On sentait là un peuple robuste et fécond, et tourné vers la mer où il met son avenir.

La petite Domitienne pleura. Et Karelina lui cacha le visage sous un mouchoir, et lui donna le sein. Elle avait à cet instant une expression de bonheur sérieux, presque grave, et qui attendrissait. Van Bergen la regardait, et se sentait aussi heureux. L'heure

était douce. Il en était à l'un de ces brefs instants où l'éternelle inquiétude de vivre se relâche, sans qu'on sache pourquoi, et ne vous laisse dans l'âme qu'une sorte de mansuétude. Et parce qu'il est dans le caractère de l'homme de chercher des soucis quand ils lui manquent, il pensa à l'avenir, et s'assombrit. Il soupira. Et Karelina l'entendit.

— Tu es triste, Domitien ?

— Non.

— Tu t'ennuies ?

— Tu sais bien que non, petite. Non, — je pensais que tu devras partir, voilà tout… Et ça m'affecte un peu.

— C'est moi qui l'ai voulu. Vois-tu, Domitien, je n'aurais pas su donner notre fille à d'autres. Je sais bien, il faudra quitter Anvers, je ne pourrai pas rester ici avec l'enfant. Mais je retournerai à Walcheren, voilà tout. J'y suis connue, maintenant, j'y suis heureuse. Tu viendras me voir, comme auparavant. Et nous aurons notre fille à nous, rien qu'à nous. Tu verras, Domitien, nous serons encore heureux quand même…

Elle avait levé son visage vers lui, — un beau visage radieux et calme, que la maternité avait finement modelé et pétri, et comme paré d'une ombre de maturité charmante. Et Van Bergen, ému, se pencha vers elle, et l'embrassa avec tendresse.

Ils restèrent là longtemps, à regarder le fleuve, le port, et Anvers. Le soleil, disparu depuis longtemps, avait sombré sans gloire derrière une haute muraille de nuages d'un gris de fer, qui envahissaient lentement le ciel couleur d'opale, un ciel vide et triste. Sur ce fond de deuil, à l'ouest, s'étalait la ligne nue des

sables blancs et stériles qui couvrent la rive gauche de l'Escaut. En amont, en aval, le fleuve, large, plat, d'un vert sombre, enflé à cette heure des houles lointaines de la marée, et tendant avec des gémissements les énormes amarres de chanvre des navires. Il se perdait au loin, au Sud, en une vaste courbe, dans le crépuscule. Vers le Nord, il s'élargissait comme un bras de mer, se fondait, démesuré, étale, au niveau des terres, dans une espèce de brouillard flou. Et on discernait encore, sur ces fonds de grisaille, les hachures parallèles ou contrariées, le réseau fin et dense des mâts, des haubans, des flèches et des grues innombrables. Tout cela se perdit bientôt dans le soir. Il n'y eut plus, devant la promenade, que le fleuve assombri, les paquebots immobiles, entravés comme des monstres et qui s'illuminaient des jets clairs de leurs projecteurs. Les passagers y rentraient pour la nuit. On voyait briller les hublots des cabines. Trois, quatre étages de ponts resplendissaient ainsi, violemment éclairés jusqu'aux passerelles, d'une éblouissante profusion de lumières électriques. Et sur le ciel assombri se silhouettaient en jaune lumineux les hautes et larges cheminées blanches ou beiges, baguées de rouge et de noir.

Il y aurait plusieurs départs, cette nuit. Un steamer japonais vers Yokohama. Un transatlantique allemand pour New-York. D'autres pour le Brésil, le Congo, les Indes. Sur ceux-là, on se hâtait. On desserrait des amarres, on hissait des pavillons. Un nuage sans cesse épaissi s'épandait des cheminées. Des remorqueurs, à la proue, minuscules à côté de la masse des transatlantiques, s'impatientaient, vomissaient une fumée noire. Et tout le monde se portait vers ces vaisseaux qui s'en allaient. On regardait, on attendait. Une espèce d'émotion rendait la foule sérieuse et attentive à ce spectacle qui ne lasse jamais, qui garde, même

pour les plus accoutumés, quelque chose de nostalgique et d'émouvant. Le grand café illuminé du bout de la promenade, sur cette foule et ces vaisseaux, jetait des flots de musique, les chansons banales et bruyantes d'un haut-parleur, dans le brouhaha nocturne. Et le battement sourd et rebondissant d'un Diesel aux explosions régulières, à bord d'un navire, y ajoutait quelque chose de puissant et de triste.

La nuit était tombée tout à fait. Des feux glissèrent sur le fleuve, des feux verts et rouges, au mât d'un remorqueur, qui s'époumonait et crachait du feu. Derrière, une masse flottante colossale, une cathédrale de lumière et de ténèbres. Le Wa-tu-Si, — vingt-six mille tonnes, — quittait Anvers pour Yokohama. Il salua la ville d'une longue clameur de sirène, une espèce de ronflement, de bourdonnement formidable, et qui se répercuta au loin dans la Campine… Et il y eut à ce moment, venant de derrière les quais, un chant de cloches, une musique sonore, légère et mélancolique en même temps, le carillon de la cathédrale d'Anvers, comme si par cette voix l'antique et opulente cité flamande avait répondu à l'adieu du grand navire…

Van Bergen s'était retourné vers l'Est, vers la ville. Elle était là, vaste et vivante, joyeuse, sous la nuit. Elle s'allongeait au bord du fleuve, jalonnée de clochetons, de pignons, de tours et de clochers, dentelée, compliquée, médiévale. La tour de la cathédrale, éclairée à mi-corps, montrait de longues coulées noires sur sa pierre, semblait vaguement blanche, sur le velours du ciel. Et c'était un contraste féerique.

Van Bergen avait pris la main de Karelina :

— Regarde, comme c'est beau, Karelina, disait-il. Regarde…

Il contempla la cité en silence encore un long moment. Puis, de nouveau, Karelina l'entendit soupirer. Et il dit tout bas, comme pour lui-même :

— Durer… Laisser une trace… Voilà ce qu'on désire par-dessus tout, n'est-ce pas, petite ? Moi, c'est de cela, c'est d'Anvers, que j'espère une ombre de survie. Oui… Plus tard, dans bien longtemps, quand je serai mort, des gens viendront encore ici, contempler Anvers, et rêver… J'aimerais, vois-tu, que mon nom, mon souvenir, se rattache à ces choses, — et qu'en les revoyant, quelquefois, ils aient une pensée pour moi…

Elle s'était tournée vers lui. Elle dit en secouant la tête, d'un ton de reproche :

— Un si beau soir, Domitien ! Pourquoi nous l'assombrir ? Sois heureux, cette minute au moins, sans penser davantage…

Elle eut l'éternelle révolte de la femme, l'instinctive jalousie de l'aimée, envers la rivale, l'œuvre :

— Je ne te contente pas ? Je ne te suffis pas ?

Il eut un sourire, l'indulgence de sa maturité déclinante, pour cette orgueilleuse et naïve jeunesse :

— Si si, Karelina. Tu as raison, je suis un chimérique…

Et comme, au fond, il sentait bien qu'il y avait aussi quelque sagesse en elle, et qu'elle approchait plus que lui, poète, la dure et froide réalité des choses, il répéta doucement :

— Tu as raison… La plus belle des survies, tu me la donnes, avec celle-ci… Et c'est toute l'immortalité que je demande, pour

quand je n'y serai plus. Durer, durer en toi un moment… Laisser en toi mon souvenir, Karelina…

Il avait passé son bras autour des épaules de la jeune femme, si émue qu'elle ne pouvait dire un mot. Et il espérait presque, à cette minute, être sincère, et parvenir à se contenter de ce bonheur accessible, à la mesure du commun des hommes.

02 · 07

Février sévissait sur Walcheren. Il faisait un rude hiver, un de ces hivers comme on en voit dans cette portion occidentale de l'Europe, avec de grands vents librement accourus du pôle, une neige épaisse durcie sitôt sa chute, une gelée tenace de dix et douze semaines, figeant les canaux et les étangs, couvrant le pays d'une croûte glacée.

Ce qui rend les froids si pénibles, ici, c'est le vent, le libre vent que rien n'arrête dans sa course à travers l'océan, et qui déferle sur la plaine avec une infrangible violence.

Cette année, chose rare, la mer avait gelé. Une ceinture de glaces encerclait les îles des estuaires et leur faisait une farouche défense. Il avait même fallu faire passer un brise-glace à l'entrée du petit port de Veere.

Karelina attendait Domitien, — l' « espérait » plutôt. — On était un mardi. Il venait quelquefois, ces jours-là, quand son travail le laissait libre avant le jeudi.

Elle était dans la claire petite salle à manger de Windhuis, plus blanche que d'ordinaire parce que la neige qui couvrait la digue projetait au plafond de pâles reflets inhabituels. Elle regardait à travers les vitres la longue bande de mer grise et moutonnante, sous le fouet du vent. Et quand elle voyait pointer au loin une voile, vers le large, elle tâchait de reconnaître si ce n'était pas la silhouette familière du Zeemeeuw, louvoyant vers le chenal de Veere.

Elle avait près d'elle le berceau où dormait la petite Domitienne. Elle lui imprimait du pied une oscillation régulière. Et il n'y avait, dans toute la petite maison au bord de l'Ooster Schelde, que ce bruit doux, ce craquement léger et rythmé du berceau.

Karelina s'ennuyait, dans ce silence. Cette mer rude, ce ciel plus âpre, à l'approche du soir, avaient quelque chose de triste. Elle regardait, au pied de la digue plantée d'une triple rangée de courts pilotis hérissés, les longues et lourdes lames grises, aux sauvages crinières blanches, déferler contre les blocs de glace, y cracher une écume mousseuse, y creuser des cavernes, avec de sourdes et lointaines détonations. La glace craquait, par place, se brisait comme un bois sec qui casse, ou bien s'écrasait, bloc contre bloc, avec de sinistres gémissements. Et la mer, un instant, se retirait, jusqu'au prochain assaut, laissait à nu ce hérissement de dents blanches et fracassées, qui gardaient encore, comme la laine arrachée d'une toison, des lambeaux d'algues vertes et des flocons d'écume.

Elle avait passé tout l'hiver à Windhuis. Elle y était venue avec l'enfant, en sortant de chez Mlle Degroëne. Et elle y vivait heureuse, n'ayant, en tout, que les visites de Domitien qui venait le jeudi, d'ordinaire, pour repartir le samedi, et la compagnie inter-

mittente de Maria Van Oostland. Celle-ci arrivait chaque matin, ou bien envoyait ses enfants. La petite Domitienne grandissait, atteignait ses six mois, et absorbait toutes les minutes de Karelina.

Domitien ne viendrait pas aujourd'hui. Après un dernier regard sur la mer, Karelina, en soupirant, s'était levée pour aller fermer les volets et les portes, parce que le soir tombait. Elle eut une idée, tout à coup. Elle se rappela que, quelquefois, le Zeemeeuw, arrivé trop tôt, attendait, une heure et plus, la marée, devant l'écluse de Veere. Qui sait s'il n'était pas passé, déjà, avant que Karelina ne fût venue à la fenêtre ? La marée n'était pas encore étale. Karelina, en se penchant, vit le niveau du flot à un bon mètre au-dessous de la ligne noire qui marquait le sommet du flux. Une heure encore, au moins, à attendre. Et si Domitien était là, compte tenu du chemin à faire à pied de Veere jusqu'ici, il n'arriverait pas avant deux grosses heures.

Karelina hésita une seconde, puis se décida. Elle prit un châle, un manteau, emmitoufla la petite Domitienne dans une grande pèlerine et sortit.

Il y avait, un peu avant Veere, une éminence, sur la digue, du haut de laquelle on distinguait le petit port et toute l'espèce de golfe que forme là l'Ooster Schelde, jusqu'aux îles de Beveland et de Schouwen.

Karelina traversa le jardin, suivit la route sur la digue, une longue piste blanche de neige durcie, qui dominait la mer, à gauche, et les champs, à droite, et que le vent prenait en écharpe.

Il faisait très froid, Karelina marchait vite, pour être rentrée avant la nuit. Et comme Domitienne était lourde, elle avait chaud

tout de même. Elle atteignit la butte, s'y arrêta, chancelante, et si violemment assaillie par la bise qu'elle devait se pencher en arrière pour garder l'équilibre. De là, elle voyait Veere, un petit village noir et blanc sous la neige, comme sous une lourde couverture d'ouate, avec des cheminées fumantes, et des fenêtres qui rougeoyaient au ras des terres feutrées de blanc. Le clocher, un vieux clocher à flèche bulbeuse, couverte de feuillards de zinc blanchis par l'air salin, s'érigeait sur cette tranquillité. Pas une barque en vue. Plus près, entre le village et la digue où Karelina se tenait, une série de pâturages coupés de haies noires, envahis d'une eau vitrifiée, et qui luisait sous des poils d'herbe rare, avec de pâles reflets d'acier.

Un grand moulin tout neuf, toit d'ardoises, tour ronde couleur de craie, et grandes ailes brunes ajourées, tournait dans le soir et faisait penser sans qu'on sût pourquoi à une grande créature vivante. Au pied du moulin descendait un chemin en pente. Là, sur la neige, de petits bonshommes emmitouflés, — garçons ou filles ? — en gros sabots, le bonnet sur les oreilles et le cache-nez volant, s'exerçaient à des glissades, et poussaient de vieilles caisses ou de petits traîneaux. Tout cela sur un fond extraordinaire, un fond de neige blanche teintée de mauve, dans le crépuscule, et d'une couleur que l'imagination ne saurait créer. On évoquait irrésistiblement les tableaux de Breughel le Drôle, les patineurs au nez violacé, engoncés dans leurs lainages, les maisons tapies sous la neige, fumantes, et piquées de feux rouges, dans le soir.

Karelina, un peu triste, avait fait demi-tour. Elle revenait vers Windhuis, moins vite, maintenant luttant contre le vent. La nuit tombait. Windhuis, sous ses peupliers droits et sveltes, n'était

plus qu'une ombre tassée. Karelina en approchait, quand, derrière elle, un pas rapide sonna sur la croûte de neige dure. Elle se retourna. Une silhouette approchait, vite. C'était un homme très grand. Il marchait si rapidement qu'il semblait courir. Il venait droit sur Karelina.

Elle eut un pressentiment brutal. Sans raison, elle fit demi-tour, elle courut vers Windhuis. Elle en était à trois cents mètres. Elle se hâtait de toutes ses forces. Mais le sol était glissant, et la petite la gênait. Derrière elle, les pas se rapprochaient. Moite, les membres défaillants, elle avait l'impression de vivre un cauchemar. Elle retourna la tête, une fois. L'homme n'était plus qu'à cinquante pas.

Un sursaut la jeta en avant. Elle atteignit le portillon du jardin, l'ouvrit, s'élança dans l'allée… La minute d'après, elle était dans sa cuisine, à bout de souffle, effondrée sur une chaise, à demi morte d'épouvante.

Elle reprit haleine, se leva, alla regarder derrière le rideau. Sur la route, la silhouette, arrêtée, hésitait.

Elle eut un cri de désespoir :

— C'est lui ! C'est lui !

Et elle jeta autour d'elle un regard affolé, pour chercher un secours. Rien. Elle était seule.

Gomar t'Joens, une minute, resta encore sur la route, à regarder les alentours avec circonspection. Puis il se décida, poussa le portillon et entra dans le jardin.

Il fit le tour de la maison, repassa devant la fenêtre de Karelina, si près qu'elle se rejeta instinctivement en arrière. Et il atteignit la porte du corridor. Il sonna. Une fois, deux fois. Karelina, pétrifiée, attendait, le souffle suspendu. De nouveau, le pas pesant fit craquer la neige. Il revenait. Il s'arrêta devant la porte de la cuisine, tourna en vain la poignée, frappa du poing, jura.

Et brusquement, à travers la vitre de la fenêtre, Karelina aperçut son visage, tout près. Il la voyait. Il eut un sourire sinistre et, d'un coup de poing, fracassa la vitre ; puis sa main chercha l'espagnolette et d'un bond il fut dans la cuisine, devant Karelina.

Il ne parlait pas. Il ne s'inquiétait pas de Karelina. On eût dit qu'il savait qu'elle ne pouvait rien faire, qu'elle était déjà retombée en servage, sous l'emprise de la même terreur qu'autrefois. Il ouvrit la porte du vestibule, tendit l'oreille vers l'escalier, n'entendit rien, et passa dans la salle à manger, dont il fit le tour. Rassuré, il s'assit près de la fenêtre, sur la chaise qu'occupait Karelina tout à l'heure, et lécha son poing saignant. De temps en temps, il levait les yeux vers sa femme sans dire un mot.

Tout à coup, il aperçut le berceau, derrière lui, dans l'encoignure. Il se leva, s'approcha, souleva la couverture qui cachait le visage de l'enfant, et le regarda. Puis il regarda de nouveau Karelina, rit encore de son rire muet, fit trois pas, de long en large, eut un haussement d'épaules ; enfin, revenant à Karelina :

— Habille-toi, dit-il.

Elle demeurait stupide devant lui.

— Habille-toi ! répéta-t-il.

Elle ne bougeait pas. Il eut une contraction terrible des sourcils. Et, prenant un manteau sur une chaise, il le lui jeta d'un air si farouche qu'elle prit le vêtement.

— Que veux-tu de moi ? souffla-t-elle.

— Rien. T'emmener. On prend le bac ce soir pour Zierickzee. On part pour Rotterdam. Ça te va ? L'autre viendra t'y rechercher… s'il te retrouve.

Elle fit un geste de révolte.

— Vas-tu te dépêcher !

— Je ne m'en irai pas d'ici.

— Tu t'en iras.

— Je ne m'en irai pas.

Elle n'avait plus peur.

— Tu me tueras si tu veux, je ne partirai pas. Tue-moi plutôt.

— Pas si bête ! Te tuer ? Je pouvais le faire si facilement sur la route, tout à l'heure ! Et l'autre, hein, à Anvers, je l'ai tenu dix fois au bout de mon outil… Non. Je veux vous embêter. Depuis deux ans, c'est bien mon tour. Et tu verras si je m'y connais. Tu vas me suivre. Tu ne reviendras plus ici. Tu ne le reverras jamais. Tu es à moi ; je ne te lâche plus.

Il la vit prête à résister.

— Et si tu ne viens pas avec moi tout de suite, continua-t-il, je te jure le tonnerre de Dieu que je prends celui-ci et que je le flanque au bas de la digue.

Il fit un pas vers le berceau.

— Gomar ! cria-t-elle. Gomar !

— Alors ? tu te décides ?

Elle se jeta à ses genoux :

— Gomar ! laisse-moi, laisse-moi, par pitié !

Elle se traînait à ses pieds.

— Gomar, je t'en supplie, laisse-moi…

Elle embrassait sa main, la mouillait de larmes.

— Femelle ! dit-il.

Il la repoussa d'une gifle, l'envoya sur le tapis où elle resta étendue, sanglotante.

— Vas-tu te relever ! cria-t-il en la frappant du pied.

Elle se releva. Il lui tendit un châle.

— Vite, bon Dieu !

I] lui jeta le châle sur les épaules.

— Ton gosse.

Elle le regarda, l'air hébété.

— T'as compris ? Faut aussi que je l'habille moi-même ? Ça sera vite fait.

Elle courut au berceau avant lui, prit la petite, l'enveloppa dans une couverture en sanglotant.

— En route, dit-il, en ouvrant la porte sur les ténèbres.

Elle eut un dernier sursaut de révolte et de désespoir.

— Je ne veux pas partir ! Je ne veux pas ! Tue-nous !

Mais il la jeta dehors, d'une poussée.

Ils prirent le chemin de Veere. Karelina marchait comme une somnambule. Derrière elle, Gomar disait :

— On prendra le bateau à Veere pour Zierickzee. De là, le train pour Bergen et Rotterdam. Ne pense pas me glisser des mains ou bien je te prends le gosse et je l'étrangle comme un pigeon. T'es prévenue. Tâche voir de ne pas nous faire remarquer.

Elle avançait sans répondre. Il poursuivait :

— Tu te dis peut-être que ce n'est pas loin, Rotterdam ? Sois tranquille, on n'y fera pas de vieux os. J'ai un engagement pour nous deux, toi lingère, moi stewart, sur la Princesse-Cécilie, pour les Antilles. Une fois en Amérique, on verra s'il faut courir plus loin ou si tu te tiens tranquille. J'ai pensé à tout.

Elle ne disait rien. Elle avançait péniblement sur la neige glissante, dans la nuit. Le chemin lui semblait interminable. Elle ne savait même plus où elle allait.

Gomar, lui, goûtait sa vengeance.

— Voilà deux ans que j'attendais ça. Tu m'aurais vu plus vite, si je n'avais pas fait huit mois de tôle… Hein, tu croyais avoir la paix. Qui diable penserait à venir te chercher à Walcheren ? Pauvre agneau, si tu savais comme ç'a été facile ! J'ai eu qu'à le pister, ton protecteur, il m'a montré la route. Étiez-vous gentils,

tous les deux en famille !... J'en rigolais, ma parole ! Y a des fois tout de même où j'ai pas été loin de vous descendre... Allons, grouille-toi, on va manquer le bac.

On arrivait à Veere. Gomar prit Karelina par le bras.

— Arrête.

Il fixa sur elle un regard dur.

— On va traverser le village. J'ai mon feu dans ma poche. Tu resteras près de moi. Si tu dis un seul mot, si tu bouges une patte... le gosse d'abord... Compris ? Marche. Et sois sage...

Ils entrèrent dans le village, pauvrement éclairé par quelques becs de gaz, ou les vitrines d'une ou deux épiceries. Il faisait trop froid, il n'y avait personne dehors. On allait arriver au port. On suivait la petite rue où habitaient les Van Oostland. On passerait bientôt devant leur maison.

Les Van Oostland...

Insensiblement, Karelina alla de biais, comme s'il était naturel de traverser la rue pour se rendre au port. Gomar était sans méfiance. Brusquement, Karelina fit volte-face et se sauva.

Il s'était retourné. Il la vit qui se précipitait dans l'avant-cour précédant une petite habitation. Il courut derrière elle. Déjà, elle était à la porte et pénétrait dans la maison. D'un bond, il entra dans une petite cuisine propre et gaie, qu'éclairait une grosse lampe à pétrole en cuivre jaune et en verre coloré. Trois ou quatre personnes y soupaient.

— Maria ! Maria ! Au secours ! cria Karelina.

Tout le monde s'était levé en tumulte. Gomar, fou de rage, cherchait son revolver. Mais la grande Maria était femme de tête. Elle avait dû deviner tout de suite. Déjà elle était sur l'homme, le bousculait d'une telle bourrade qu'il vacilla. Et Jooris, le fils aîné lui lançait la grosse lampe en plein visage, tandis que, par la porte ouverte, Maria hurlait au dehors, dans la nuit :

— Brand ! Brand ! Help ! Au secours ! Au feu !

Gomar, arrosé de pétrole enflammé et assailli dans la demi-obscurité, avait réussi à empoigner Jooris. Ils roulèrent à terre. Mais le jeune homme était souple : il put échapper à son adversaire, sur la tête duquel, par derrière, Maria, armée d'un sabot, frappait à tour de bras en hurlant :

— Help ! Help !

Des gens accouraient. Gomar se releva. Il comprit que la partie était perdue. On allait l'entourer, l'arrêter. Il écarta d'un revers de main la grande Maria qui revenait à la charge, gagna le jardin et disparut dans la nuit.

02 · 08

Van Bergen vint le jeudi soir, comme d'habitude. Karelina l'attendait à Veere. Car elle était restée chez Maria, n'osant plus retourner seule à Windhuis.

On n'avait pas revu Gomar. On ne savait s'il était retourné vers Middelburg, Flessingue et le continent, ou s'il se cachait dans le pays. Personne, en tout cas, n'en avait eu de nouvelles. Et

l'on était certain aussi qu'il n'était pas revenu à Veere prendre le bac pour les îles de Beveland ou de Schouwen.

Àpeine arrivé, Van Bergen s'occupa lui-même de l'enquête, avec Josef Van Oostland et son fils Jooris. On battit toutes les fermes d'alentour, on questionna les paysans. Nul n'avait abrité dans sa grange de chemineau dont le signalement correspondît à celui de Gomar. D'hôtel, il n'y en a pas, à Veere. Une auberge, seulement, ou quelques petits cafés, dont les patrons connaissaient aussi bien les Van Oostland que Van Bergen et déclaraient n'avoir rien vu.

Un homme, en cette saison, par un froid intense, dans un pays détrempé par le dégel, qui était brusquement survenu, ne peut vivre comme un loup, tout seul, sans gîte et sans manger. Il devenait certain que Gomar t'Joens, à pied ou en autobus, était retourné à Middelburg.

— Mais il peut revenir, disait Karelina. Ce n'est pas loin, Middelburg.

— Pourquoi veux-tu qu'il revienne ? objectait Van Bergen. S'il voulait revenir, il ne serait pas parti. Non, rassure-toi, il est maintenant de l'autre côté de l'Escaut, à Breskens ou Terneuzen, ou beaucoup plus loin. D'ailleurs, pour en être bien sûr, en retournant, samedi, je me renseignerai au bac. Un gaillard comme Gomar ne passe pas inaperçu. Les marins, un contrôleur ou l'autre, l'auront bien remarqué.

— C'est égal, disait Karelina, je ne suis pas tranquille. Maintenant qu'il sait où nous sommes, il reviendra, Domitien, tu verras…

— Mais je n'ai pas l'intention de te laisser ici, petite. À peine rentré à Anvers, je te chercherai quelque chose dans la banlieue, à peu de distance de la maison. Tu prendras garde, voilà tout, de ne pas trop te montrer.

— Mais je ne pourrai jamais attendre, Domitien. Je vais mourir de peur, si je dois rester ici seule, à Windhuis. Non, non, je pars avec toi. Je trouverai bien une chambre où me cacher, à Anvers.

— Il n'est pas question de rester seule à Windhuis. Je puis m'arranger avec les Van Oostland pour que Jooris te garde, la nuit. Un bon chien, un revolver… ; tu n'aurais pas peur, je suppose. Et même, tiens, je demanderai à Maria, que, sitôt mon départ, tu t'en ailles aussi chez elle. Tu vivras là quelques jours en m'attendant. Tu seras tranquille, ainsi, je pense ?

— J'aimerais mieux partir avec toi.

— Voyons, voyons, sois raisonnable. Deux jours, trois jours, le temps que je te trouve un gîte, ce n'est pas là une affaire… Il faut être raisonnable, Karelina…

Mais elle restait nerveuse. Le jour qu'il dut partir, elle pleura toute la matinée. Il finit par lui promettre de revenir le surlendemain, et de l'emmener sur le Zeemeeuw à Anvers, eût-il trouvé ou non l'installation qu'il voulait.

Il s'en alla avant que le soir tombât. Maria et Josef étaient venus jusqu'à Windhuis. Lui parti, Karelina s'en irait avec eux à Veere, pour y demeurer jusqu'à son retour.

Elle voulut faire avec lui un bout de chemin. Elle l'accompagna près d'un kilomètre, sur la longue digue basse, à l'ouest de

Windhuis. Il avait laissé le Zeemeeuw sur une grève, au nord de Wrouvenpolder.

— Tu ne seras pas longtemps parti, n'est-ce pas ? demandait Karelina.

— Mais non, petite. Deux jours, trois jours au plus…

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que nous rentrions avec toi ? J'aurais été si contente…

— Tu sais bien que ce n'était pas raisonnable. Notre petite Domitienne dans une chambre d'hôtel, voyons… Tu es donc si inquiète ?

— Oui. Je ne sais pas pourquoi, on dirait qu'il va m'arriver un grand malheur, quelque chose d'épouvantable…

Van Bergen regardait Karelina. Elle avait les yeux pleins de larmes. Il l'embrassa.

— Quel gros chagrin ! Tu me ferais hésiter…

Il hésitait, en vérité, à la voir si faible, si craintive. Mais il se reprit :

— Non, vraiment, ce serait déraisonnable. Allons, Karelina, encore un peu de courage. Je t'en ai tant demandé, déjà. Tu dois en avoir l'habitude…

— Il ne m'en a jamais tant fallu que pour te laisser partir ce soir. J'ai peur pour toi.

— Peur ? dit-il en riant. Allons, allons, chasse toutes ces chimères. Tu me reverras mardi soir. Et je t'enlève sur mon Zeemeeuw, mon brave vieux goéland. Trois jours ! Comme Colomb,

je te demande trois jours… Veille bien sur la petite. Et, maintenant, un baiser, et vite à Windhuis, ma chérie. Voici le soir.

Elle se jeta dans ses bras encore, avec passion. Et il fut ému sans savoir pourquoi ; il mit lui-même une espèce de ferveur dans le baiser qu'il lui rendit.

De loin, une fois encore, il se retourna. Elle s'en allait sur la digue, silhouette mince, et se retournait aussi, pour agiter son voile blanc, en adieu. De la main, il répondit au geste, avec une involontaire mélancolie.

Il allait bon pas. La digue s'éloignait de la côte, pénétrait vers les terres. Il la quitta. Il suivit une espèce de lande sablonneuse, où restaient encore, malgré le dégel, des plaques de neige glacée. La ligne rousse d'un bois s'apercevait, dans la distance. Il l'atteignit. C'était le bois de chêne tordus, bas et rabougris, qu'il aimait hanter, jadis, avec Karelina.

Il suivit une sente dans le bois, à travers les dunes, — un chemin étroit, encaissé et perdu. Le soir venait et l'emplissait d'ombre. Des herbes rudes, de chaque côté, le hérissaient, des arbres nus et sinistres, tendant des moignons fracassés. Deux longs sillons parallèles et boueux, les traces qu'avaient laissées les chars de paysans ramenant de la mer les moissons de goémons et de varech, s'enfonçaient vers les lointains. Et c'était tout Ruysdaël, dans sa grandeur sauvage…

Van Bergen allait et songeait. Une tristesse confuse l'assiégeait, comme un pressentiment. Il semblait que l'inquiétude irraisonnée de Karelina eût laissé quelque chose en lui.

Le chemin montait vers la dune, en atteignait le faîte, pour redescendre l'autre versant. Mais de là-haut, un instant arrêté, Van Bergen embrassa d'un coup d'œil unique la mer et une vaste étendue de côte basse, d'un jaune pâle, par delà le vallonnement des dunes. Le Zeemeeuw reposait, coque noire et ronde plantée vers l'avant d'un mât de couleur brune, à pomme blanche, et frémissant déjà sous la lente poussée de la marée. La mer montait, illimitée, largement plaquée d'un rouge sanglant, sous le soleil couchant. Un vent d'infini, une rude bise marine, au chant monotone et désespéré, secouait, parmi les sables blanchâtres, de dures et maigres touffes d'hoyats desséchés. On ne pouvait, à voir cette solitude, cette grève désolée, si proche des hommes, et qui évoquait pourtant des âges anciens, s'empêcher de songer à la tragique incertitude de l'aventure humaine…

Van Bergen s'était assis sur une souche et rêvait. Il envisageait la mort et s'inquiétait de ceux qu'il laissait derrière. Karelina, l'enfant, quel sort les attendait, lui disparu ? L'isolement, la misère, la honte ? Quel fardeau de responsabilité sur ses épaules ! Il se sentit plus vulnérable en ces êtres qu'il aimait. Puis la pensée soudaine de Wilfrida lui revint, consolante et lumineuse comme une espérance.

« Wilfrida… »

Il redit le nom, tout bas, pour lui-même. De le prononcer évoquait plus intensément le doux visage douloureux, la chère créature aimante qu'il avait torturée, et qui était restée quand même toute charité et tout amour…

Wilfrida ! En elle, il pouvait avoir confiance. Il la vit telle qu'elle était, sensible à l'excès, d'une noblesse, d'une grandeur in-

finies, capable du plus surhumain sacrifice… Et, mentalement, il lui confia le sort des innocentes. Il s'en remit à elle dans un élan de confiance aveugle, absolu. Elle ne saurait jamais à quel point il l'avait aimée, tout ce qu'il avait découvert en elle d'abnégation simple et grande, et inconsciente. Mais il lui dédia à cette heure, de toutes les forces de son être, un muet et fervent acte d'amour et de foi.

Il s'essuya les yeux, se leva, se remit en route.

Le chemin redescendait la dune, vers la mer et le Zeemeeuw. Van Bergen allait, tête basse. Il ne vit que tout près une forme noire, adossée à un chêne, et qui attendait. Elle se détacha, barra la route brusquement. C'était Gomar.

Il ne dit pas un mot. Il tendit vers Van Bergen son poing fermé sur un court objet massif, en acier noir. Il hésita une seconde, juste le temps de laisser comprendre à Van Bergen qu'il allait mourir.

Le claquement du coup de feu fit s'enfuir des dunes un vol de mouettes et de goélands.

Van Bergen porta les mains à sa poitrine, avança encore d'un pas, en titubant.

Il tomba sur les genoux, d'abord, puis s'abattit, la face en avant.

02 · 09

Gomar avait fui vers Domburg.

La côte nord de l'île de Walcheren forme une longue courbe en demi-cercle, Veere à l'est, Domburg à l'ouest, la terminent, avec, presque au milieu, mais à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, les villages de Wrouvenpolder et de Oostkappelle.

C'est un pays de polders, de dunes et de bois.

De l'île de Walcheren, on s'évade par deux portes. Au sud, Flessingue. Au nord. Veere. De là, des bacs relient Walcheren aux autres îles et au continent.

Le projet de Gomar était de partir vers l'ouest, d'atteindre Domburg, parce qu'il pensait qu'on ne le chercherait pas de ce côté. Le village de Veere, à l'est, étant le port le plus proche pour sortir de l'île, on croirait qu'il s'y était réfugié.

De Domburg, il redescendrait vers le centre de l'île, et Middelburg. De là, un train ou un taxi le mènerait en quelques minutes à Flessingue où il trouverait bien, à défaut du bac qu'il n'oserait prendre, une barque de pêche pour le ramener à Terneuzen ou Breskens, sur le continent.

Il roulait à vélo. Il avait retrouvé sa machine, une bicyclette de louage, qu'il avait cachée dans un fourré. Et il allait à travers bois, péniblement, dans les sables qui s'enfonçaient sous les roues. Il finit par descendre et marcher un moment. Puis il trouva un chemin praticable, une espèce de sentier pavé de briques, et juste assez large pour lui.

Le bois devenait plus propre, moins sauvage, finissait presque par ressembler à un parc. Gomar trouva, plusieurs fois, enfermées sous verre dans de petits cadres accrochés à des poteaux, des cartes du pays, schématiques, mais suffisantes pour guider le

touriste. Il déboucha bientôt sur une grande route droite, rouge, bordée de chalets et de villas, et qui menait directement à Domburg.

Arrivé là, il descendit à nouveau de sa bicyclette, alla à pied jusqu'à la mer, une mer démontée et blanche d'écume, déchiquetée aux rangs de pieux parallèles qui servaient de brise-lames. Le jour mourait. Il n'y avait pas une âme sur la plage. Dans les dunes, à cent pas de lui, la silhouette ronde et ventrue du phare se dressait, coiffée d'un toit plat, et vaguement pareille à quelque gros champignon.

Il revint vers le village désert, une petite station balnéaire vide et morte en cette saison d'hiver. Il faisait grand vent. Pas un être ne sortait des petites maisons aux volets clos. Seul, un chat perdu miaulait sur un seuil. Et Gomar craignait de se faire remarquer en demandant la route de Middelburg. Il voulait ne laisser derrière lui aucune trace de son passage.

Il se rappela qu'il avait dans sa poche une carte rudimentaire du pays. Le marchand de bicyclettes à qui il avait loué le vélo, à Middelburg, lui avait donné, comme à tous ses clients, sa carte, avec son nom, son adresse et, au verso, un schéma très simple de l'île de Walcheren, et des routes principales. Il avait même particulièrement recommandé à Gomar la route du nord, de Veere à Domburg, comme la plus pittoresque.

Gomar retrouva la carte et, au sortir du village, la consulta.

Il devait être, calcula-t-il, à dix-huit kilomètres de Middelburg. La vraie route, la meilleure, passait par Oostkappelle et Serooskerke. Seulement, on pouvait aussi atteindre Middelburg plus di-

rectement, par un petit chemin qui avait l'avantage de ne couper aucune agglomération.

« Voilà ce qu'il me faut », pensa Gomar.

Il étudia le pays. Il avait devant lui une vaste plaine. Une ferme ici, une file de tilleuls ailleurs, des haies, des lignes de saules têtards gênaient la vue. Très loin, il put encore distinguer un haut clocher surmonté d'une flèche en forme d'oignon. Seulement, Gomar n'était pas sûr que ce fût celui de Middelburg. Il lui trouvait en effet une vague ressemblance avec le clocher de Veere. Mais comme les deux villes étaient vers l'est et toutes les deux à une douzaine de kilomètres mesurés à vol d'oiseau, il était impossible de dire si c'était l'une ou l'autre.

Gomar en était là de ses incertitudes quand il vit arriver derrière lui un groupe de Hollandaises à vélo. Elles passèrent devant lui, arrêté. Il s'était baissé prudemment et faisait mine de renouer son soulier, afin de n'être pas vu. Elles s'éloignèrent. Quand elles furent à cent mètres, il sauta sur sa bicyclette et les suivit. Il y avait beaucoup de chances pour qu'elles allassent à Middelburg. Et dans tous les cas, elles le mèneraient vers une agglomération du centre, où il se débrouillerait. Elles filaient d'un train paisible et régulier, poussées par un violent vent de biais. Il voyait par-dessus les haies, aux détours de la route, paraître et disparaître leurs coiffes blanches, et il veillait, en gardant sa distance, à ne pas se faire remarquer. Mais bientôt, la nuit tombée, il ne distingua plus, devant lui, que les feux des lanternes qu'elles avaient allumées. À ce moment, un autre cycliste les croisa. Et comme Gomar n'avait pas d'éclairage, il crut sage de se jeter au fossé pour n'être pas aperçu. Quand il reprit sa route, ses éclaireurs avaient disparu.

Il jura et repartit. La nuit était sans lune. Il culbuta deux fois, vélo par-dessus tête, atteignit enfin la première maison d'un hameau. Après avoir hésité, il s'approcha d'une porte, rabattit sa casquette sur ses yeux et frappa. La porte s'ouvrit. Une femme se montra.

— Madame, demanda-t-il, comment s'appelle ce village ?

— Ce village ?

Elle semblait ne pas comprendre qu'on lui demandât ça.

— C'est Poppendamme, je pense ? Je me suis perdu…

— C'est Wrouvenpolder, dit la femme.

— Hein ? Wrouvenpolder ?

— Ja, ja, Wrouvenpolder.

Et la femme, brusquement inquiète, poussa la porte. Il inséra son pied entre le battant et le chambranle.

— Madame, madame… La route pour Middelburg ?

Elle chassa le pied de Gomar d'un bon coup de sabot et lui claqua la porte au nez.

— God Verdoeme ! jura Gomar.

Il s'était trompé de chemin, avait tourné en rond et se trouvait à deux kilomètres de son point de départ.

Veere lui était interdit. C'était là qu'on le chercherait d'abord. Retourner à Domburg, c'était se heurter au même problème, recommencer l'aventure qu'il venait de subir. Au sud, il y avait

Middelburg. Mais comment y parvenir la nuit, à travers ces chemins tortueux ? Au nord… Au nord, c'était la mer, et…

Il sentit son cœur battre plus vite.

— Il faut pourtant que je sorte de ce pas-là, et vite, grommela-t-il.

Il eut une inspiration : la barque de Van Bergen. Là, tout près… Cependant il hésitait à risquer l'aventure. Si le corps avait été découvert ? S'il allait donner en plein dans la police ? Ou bien s'il n'arrivait pas à manœuvrer la barque ?

Il réfléchit, se raisonna. Qui diable aurait passé par ce coin perdu, pour rencontrer le cadavre ? Et d'ailleurs, ici ou là-bas, à supposer que le crime fût découvert, le péril, pour Gomar, était le même. Il n'était pas à deux kilomètres !…

— Au contraire, pensa-t-il. Plus près je serai, moins je risquerai. Et pour le bateau, un moteur, c'est un moteur. J'en sortirai. Tout plutôt que de me faire pincer comme un rat…

Il se décida, chercha le vent, un vent du nord-ouest. Et, à travers champs, il marcha face à la bise, un peu vers la droite. La côte était au nord. Il ne pouvait la manquer.

Ce fut une rude marche, par une nuit d'encre. Gomar traînait son encombrante bicyclette, sautait des ruisseaux, des haies, des clôtures de barbelés. Il allait au hasard, glissait, tombait, repartait. Il jurait sans discontinuer contre cette grande bringue de bécane, qui entravait sa marche et l'épuisait. Il n'osait pas l'abandonner, de peur qu'elle ne révélât sa piste. Il se déchirait aux ronces, dégringolait dans les fossés, suait, haletait, fourbu. De-

puis trois nuits qu'il était arrivé à Walcheren, il couchait dans les bois et il avait à peine mangé.

Le nord, toujours le nord. Jamais il n'avait vu un pays pareil, plein de clôtures, de bois, de fossés. Il traversait des jardins, puis de vastes espaces labourés, des sables stériles, des propriétés privées. Il avait les bras engourdis à force de lancer son vélo pardessus des obstacles. Il était pris de rage contre cet engin stupide. Il l'aurait brisé avec délices, s'il avait pu en cacher les débris. Il finit par l'abandonner.

Àtout prix, il fallait gagner la côte, trouver un bateau, et fuir. Il était perdu, s'il ne quittait pas Walcheren avant l'aube.

Il connut une fois de plus l'angoisse de se sentir traqué, comme un gibier.

Il atteignit enfin les dunes, traversa un petit bois qu'il ne reconnut pas. Et, tout à coup, il se trouva devant une espèce de sente, qui descendait vers la mer, toute proche. C'était si pareil au décor de tout à l'heure, au chemin de sable où il avait attendu Van Bergen qu'il tressaillit, saisi de la peur soudaine et stupide de retrouver devant lui le cadavre.

Il regarda. Rien. Il descendit vers la mer : la grève était noire et déserte. Pas de bateau. Où était le Zeemeeuw ? À droite ? À gauche ?

Gomar hésita. Il était désorienté, perdu. Il se sentait de plus terriblement exposé, sur cette plage nue ouverte à tous les vents. On eût dit que de tous les côtés des regards le surveillaient.

Instinctivement, il jeta un coup d'œil autour de lui. L'idée de suivre un long moment cette plage, à la recherche de la barque,

lui faisait peur. La nuit était noire. Mais on eût dit qu'il traînait ici une clarté diffuse. Le fond du ciel restait distinct, au-dessus de la ligne sombre de la mer. Des dunes, Gomar devait être aperçu, sur ce fond plus pâle.

Et puis, il y avait ce cadavre, dont il était trop proche.

De nouveau, il regarda autour de lui avec inquiétude.

Rien.

Avec un frémissement doux, le flot vint jusqu'à ses pieds. Gomar se baissa, trempa son mouchoir dans l'eau salée, pour rafraîchir son iront. Et quand il se releva, il aperçut au loin deux silhouettes noires, qui approchaient.

— Vu ! pensa-t-il.

Peut-être après tout, n'étaient-ce que des pêcheurs ?

Il resta là, debout. Les hommes avançaient. Il les vit se séparer, arriver vers lui comme pour l'encercler. Il comprit. Et il se précipita vers la dune.

Derrière lui, des coups de sifflet retentirent.

Dans le petit bois, Gomar s'arrêta. Il glissa dans son browning un chargeur de huit balles. Il lui restait quatre chargeurs en poche.

Il redescendit vers l'intérieur du pays. Il courait pour atteindre la plaine. S'il s'arrêtait une seconde, il entendait courir, derrière lui.

Il fut bientôt dans la lande.

Il suivit un long fossé. Il était dans une espèce de cuvette. Et comme il s'arrêtait de nouveau, du sud, maintenant, lui parvinrent des voix d'hommes et des aboiements. On l'entourait.

Il se laissa glisser dans un fossé, attendit.

Du nord, des hommes venaient, un groupe, en éventail. Des chiens les précédaient. Il les voyait mal ; impossible de tirer, dans cette ombre. Tout à coup, un feu brilla. Un des hommes avait allumé une lampe électrique de poche. Gomar, posément, le canon du browning dans sa main gauche repliée, pour assurer le coup, visa. Le coup fit un bruit énorme.

La lumière avait disparu. Il y eut, là-bas, des coups de sifflet et des rumeurs. Deux ou trois silhouettes devinrent distinctes. Le browning de Gomar résonna. Des coups de feu lui répondirent, tirés vers lui au hasard. Il commençait à se passionner. Il en oubliait que sa vie était en jeu.

On parut le laisser tranquille un long moment. Deux ou trois fois, il vit bouger des feux. Il surveillait aussi le sud. Mais, de ce côté, il entendait seulement, de temps à autre, un coup de sifflet bref et n'y comprenait rien.

Il se déplaçait pour donner le change, le long de son fossé. On semblait avoir renoncé à l'attaquer de nuit. Au jour, pour lui, la position ne serait pas tenable. À tout prix, il fallait rompre ce cercle. Un seul moyen, pour cela : suivre le fossé aussi loin qu'il serait possible. Peut-être arriverait-il à traverser la ligne de siège. Une fois libre, de l'espace devant lui, il verrait. Le salut serait d'atteindre Middelburg et Flessingue.

L'espoir revint au cœur de Gomar, à envisager cette possibilité de salut. Il s'était allongé dans l'herbe, au fond du fossé. Il commençait à ramper, quand il entendit des pas, une rumeur, devant lui, au nord. Il releva la tête. Des ombres s'agitaient, des lumières allaient et venaient, sur lesquelles il tira, un peu au hasard. Il ne distinguait pas bien. On eût dit qu'on essayait par là de retenir son attention.

Et brusquement, derrière lui, il y eut un galop, un bruit étouffé et rapide. Il eut à peine le temps de se retourner. Trois grands chiens dévalèrent le fossé, se ruèrent sur lui. On l'avait pris à revers. Un chien lui saisit le bras. Un second chien lui sauta sur le dos, lui cisailla la nuque. Gomar gémit et tomba à genoux. Un troisième chien l'assaillait, cherchait à lui happer la face. Gomar, renversé en arrière, se défendait encore du bras gauche, contre la bête. Sa main droite tenait toujours le revolver. Il fit un effort désespéré, leva son bras droit où était pendu le chien par les crocs ; il put plier le bras, tirer derrière son épaule ; et la cisaille qui lui étreignait la nuque se desserra.

— Un… souffla Gomar… Un…

Son bras retombait, broyé ; mais il put reprendre l'arme de la main gauche, et tirer encore. Resté à genoux, il vacillait. Les chiens autour de lui achevaient de mourir convulsivement. Il avait du sang plein les mains, les épaules, le dos. Il n'y voyait plus. Il discerna seulement, confuses, des silhouettes d'hommes qui accouraient vers lui…

Péniblement, il leva le bras, mit le canon du browning dans sa bouche. Sa main défaillait. Ses dents mordaient l'acier de l'arme, pour la tenir.

Les policiers avaient sauté dans le fossé :

— Arrête ! Arrête !

Mais il avait tiré. Renversé en arrière, il les regardait venir, d'un œil qui se voila très vite. Il remua les lèvres, comme pour parler. Un flot gras coula de sa bouche.

03 · 01

La fabrique Rooseghem, quai Bonaparte à Anvers, alignait une longue série de fenêtres grillagées, garnies de verre dormant. Quarante-cinq ouvrières, une douzaine d'hommes y travaillaient à broyer le lin et à le nettoyer de ses paillettes avant de l'envoyer aux filatures.

L'atelier de Karelina donnait sur la cour. C'était une vaste salle au premier étage, blanchie à la chaux, éclairée par une verrière, et traversée de poutrelles de fer où les déchets de lin flottaient et s'accrochaient. Au milieu de la salle, il y avait le moulin à lin, une grande machine de tôle à tambours, quelque chose comme une gigantesque lessiveuse horizontale, mue par des courroies de cuir, et que des hommes manœuvraient. On y jetait, par une trappe, le lin venu des bords de la Lys, après rouissage. La grosse mécanique l'avalait, le broyait, le décortiquait, et restituait une masse cotonneuse, douce au toucher, souple, et nette de toute paille ou impureté. Les déchets, — on appelle cela les anats, — aspirés par un fort ventilateur, s'en allaient par un tube jusque dans la réserve, où des hommes les mettaient en sacs pour les plafonneurs. Ces courtes pailles duveteuses lient en effet le mortier, et

font adhérer aux murailles les crépis de plâtre ou de chaux. Ce moulin mécanique, ces deux hommes, faisaient autant d'ouvrage que les quarante-cinq ouvrières.

Celles-ci travaillaient, derrière la mécanique, aux vieux moulins à bras qu'on n'avait pas encore supprimés, parce que les moulins mécaniques coûtent cher, et aussi parce que le travail soigné demande toujours à être fini à la main. Il y avait, le long du mur, une sorte de fausse cloison, percée de fentes verticales, par où passaient les pales de longues hélices en bois. Ces hélices, on ne les voyait pas. Elles étaient montées entre la muraille et la cloison. Chaque femme, appuyée à la cloison, devant une de ces hélices où moulin, tenait dans sa main une pleine poignée de lin brut. Elle la poussait contre les pales, de toutes ses forces. Et la rotation des ailettes battait le lin, l'épluchait, le nettoyait. Les paillettes volaient, les moulins ronflaient. On voyait les femmes presser durement leur poignée de lin cotonneuse et jaunâtre contre l'hélice, l'y engager, l'y pétrir comme une pâte, une masse souple et liée, que les ailettes battaient, étiraient, déformaient, sans la désagréger. Elles se tournaient le dos, toutes à la queue leu leu, appuyées de l'épaule gauche à la cloison, et enfonçant de la main droite, à grand effort, la masse fibreuse sous les moulins. Il leur fallait donner de grandes secousses, et, tous leurs muscles tendus, vaincre la force centrifuge des pales. Et comme elles piétinaient, et portaient une espèce de gantelet de cuir aux mains, elles avaient l'air, un peu, de se battre contre les machines.

Une poussière dense volait, feutrait le plancher et les tables d'un duvet gris. Les femmes, pour se protéger, portaient sur leurs cheveux de grands mouchoirs rouges à pois blancs, noués derrière en deux longs bouts flottants, et qui, durcissant leurs traits

rudes, massifs, leurs visages aux pommettes fortes, aux teintes de briques, aux yeux hardis et clairs, leur prêtaient des faces de forbans. Il régnait dans toute l'usine une senteur de lin roui, une puissante odeur de pourriture qui rappelait la Lys et la campagne de Flandre.

Karelina était tout au bout, l'avant-dernière. Elle avait une longue blouse grise, un mouchoir rouge sur la tête, des gantelets de cuir aux mains.

I] y avait un an que Van Bergen était mort. Karelina avait trouvé cette place tout de suite, à Anvers. Et depuis, elle travaillait, afin de pouvoir vivre et payer la nourrice de l'enfant.

Mme Rooseghem, la patronne, arriva. Elle s'occupait de l'usine. Le père, les fils, couraient les routes, d'Armentières à Amsterdam, pour placer des lins et acheter des matières premières. Ils avaient aussi une ferme en France, qu'ils allaient surveiller chaque semaine.

C'était une drôle de vieille femme que Mme Rooseghem, une ménagère scrupuleuse, une mère de famille vigilante, et qui se transformait, dans la journée, en un vétilleux et perspicace contremaître. Elle tenait la fabrique comme sa maison. L'économie régnait. Elle ramassait des bouts de déchets pour les porter aux caisses, exigeait des machines propres, et gourmandait les femmes qui ne se peignaient pas. Elle descendait à la chaufferie voir si Carlos, le grand chauffeur, ne marchait pas à soupapes levées, parce que la vapeur coûte cher. Elle tâtait la tension des courroies, elle apprenait aux hommes de peine à manœuvrer élégamment le balai. Elle trouvait dans une poubelle un paquet de

tartines, et elle revenait demander avec indignation : « Qui a jeté du pain ? »

Car elle n'admettait pas plus le gaspillage pour les autres que pour elle-même. On la redoutait, mais sans haine. On disait : « C'est une fine ».

L'ouvrier n'en veut jamais à qui vit et travaille comme lui.

D'aspect, c'était une grande vieille femme de soixante ans, robuste, les cheveux blancs, le visage rouge, l'œil bleu, l'air débonnaire. Au demeurant, plaisante et sympathique.

Un à un, elle distribua les carnets aux ouvrières. Karelina reçut le sien, vérifia d'un coup d'œil le montant de sa paye : cent quarante-trois francs. Bonne semaine. Elle poussa une barre de bois qui commandait le débrayage de la courroie. Et le moulin ralentit sa rotation vrombissante, le ronflement décrut et mourut. Karelina jeta au panier sa dernière poignée de lin, puis elle descendit avec les autres fermes toucher son argent au bureau. Ensuite, elle sortit et traversa la cour pour s'en aller. Sur le seuil de la chaufferie, Carlos, le grand chauffeur, la salua : « Salut, Karelina ! » avec un rire cordial, un rire de nègre dans sa face charbonneuse.

On aimait Karelina. Sur le trottoir, un moment, elle fit route avec Jan Viervlet, le chef mécanicien, qui s'en allait déjeuner. C'était un homme de quarante ans, veuf, avec un petit garçon. Il savait l'histoire de Karelina et elle devinait en lui un ami.

Ils parlèrent du travail, des enfants, du temps si chaud. Jan Viervlet l'accompagna jusqu'à l'angle de la rue du Sureau. Elle le lui permettait. Il paraissait vieux. Il était toujours en cotte bleue

huileuse, et maculée de cambouis. Elle se sentait à l'aise auprès de lui, comme auprès d'un vieux compagnon. Plusieurs fois il lui avait avancé quelque argent. Il gagnait de grosses semaines et possédait sa maison.

Il lui dit au revoir, entra dans le cabaret où il dînait à la portion. Et Karelina continua son chemin.

Elle habitait rue du Sureau, une chambre garnie, près de la place Saint-André. Un quartier populeux, vivant, bruyant, plein de cabarets, de boutiques et de boîtes à matelots, au cœur du vieil Anvers. Des rues en dédale, étroites, serrées, bâties de hautes maisons anciennes à fenêtres étroites, à pignons en escaliers. Des murs blancs, jaune crème, bruns et noirs, des toits d'ardoises et de tuiles couleur de suie. Et par place, au milieu de cette vieillerie pittoresque, un grand bâtiment neuf, carré, tout en verre, fer et béton, d'une esthétique nouvelle, et dont la nouveauté rebute.

La chambre de Karelina était au troisième étage d'un grand cabaret, sous-loué en totalité à des ménages ouvriers. Karelina entrait par l'estaminet. C'était pénible, parce qu'il y avait beaucoup de monde, des ouvriers, des matelots, qui l'appelaient au passage, et l'invitaient à boire avec des mots galants qui la gênaient.

Ce jour-là, elle dut s'arrêter au comptoir. On était samedi, jour du terme.

Elle paya vingt francs, laissa trois francs en plus, — le prix du traditionnel porto obligatoire qu'on offre au propriétaire. Et elle monta dans sa chambre, une petite pièce basse, chaude et triste. Le précédent locataire, un jeune homme sans doute, avait tapissé

le mur de photos d'artistes de cinéma. Karelina les avait laissées, sans goût pour aménager son gîte.

Avant d'allumer son poêle, elle refit son compte, mit à part le billet de cinquante francs auquel il ne fallait pas toucher. Elle le destinait à la nourrice. Puis elle fit cuire un bifteck avec des pommes de terre réchauffées. Par la fenêtre ouverte montait le tumulte de la rue, pleine de gens qui rentraient du port et des fabriques. Karelina mangeait lentement, la bouche sèche, plus seule au milieu de cette rumeur que dans la solitude. Elle repoussa son assiette, alla fermer la fenêtre ; et comme elle n'avait plus faim, elle commença de s'habiller dans la petite pièce, étouffante comme une étuve. Une préoccupation, deux ou trois fois, la ramena vers le tiroir de la table, où était l'argent Elle eût voulu prendre trois francs, acheter des chaussons pour la petite Domitienne. À la fin, elle n'osa pas, parce que c'était la semaine du charbon.

Elle sortit. Elle suivit la rue du Sureau, la rue des Charcutiers. Il y avait beaucoup de monde aux portes et sur les trottoirs. On la regardait passer. Au coin d'une rue, elle vit un étalage de chaussures. Elle s'arrêta. Des petites pantoufles rouges, pimpantes, l'attiraient. Elle pensa à Domitienne. Trois francs cinquante. Elle eut envie de remonter dans sa chambre chercher l'argent. Mais elle se rendit compte que ça ne serait pas raisonnable ; elle reprit sa route, descendit la rue jusqu'au quai Van Dyck et l'embarcadère. Elle passa sur le pont du bac qui traverse l'Escaut, paya huit sous. Elle était en avance, elle attendit un moment, parmi les voitures de paysans et les bicyclettes entassées. On largua les amarres. Et le gros bac rond et ventru s'en fut par le fleuve, tout de travers, comme s'il avait été ivre, sous l'effort de son robuste

diesel. Il accosta la rive gauche. Karelina descendit et s'en alla à pied, le long du chemin, à travers une espèce de lande sablonneuse et stérile, une série de monticules blanchâtres, parsemés d'herbe maigre, vers la fermé où sa fille était en nourrice. Travaillant à l'usine, elle n'avait pu la garder près d'elle. Elle avait dû la laisser dans cette ferme ; mais elle venait la voir chaque samedi, et quelquefois le soir, en hâte, quand elle en avait trop envie.

Après une petite heure de marche, elle aperçut la ferme, au loin. C'était un conglomérat d'étables, de granges et de bâtiments alignés en carré autour d'une cour à fumier. Badigeonnée en ocre, elle s'abritait sous le panache d'un groupe de grands marronniers robustes. Elle était sur la droite de la route, à deux ou trois cents mètres dans les champs. On l'atteignait par une longue allée de tilleuls, étroite, juste assez large pour une voiture, fermée, à l'entrée, par une porte de bois à jour, et bordée, de chaque côté, par une haie touffue de sureaux en fleurs. Un envahissement de camomilles allemandes, aux fleurs jaunes, y épandait une odeur âcre. Cette longue allée coupant la plaine ensoleillée, Karelina l'aimait pour son ombre et pour sa forte senteur sauvage. Autour de la ferme s'étalait une parure somptueuse : des champs de fleurs, que les fermiers cultivaient. Rouges, blanches et grenat, bleues et vertes, les longues plates-bandes s'étalaient, bigarrées et chaudes à l'œil, comme une seule fleur géante couvrant la terre de ses pétales démesurés. Une symphonie de couleurs tranchantes qu'eût aimée le disparu.

Karelina atteignit la ferme, pénétra dans la cour parmi les jacassements des oies, et l'espèce de gloussement en éclat de rire des dindons effarouchés, aux répugnantes crêtes bleuies et san-

guinolentes. Elle suivit l'étroit trottoir de briques qui contournait la fosse au fumier et entra dans la cuisine.

Une vaste cuisine de ferme, basse, sombre, pleine de senteurs aigres, et bruissante d'un vol noir de mouches. Il y avait au fond plusieurs berceaux alignés, en fer ripoliné, dont la couleur déteignait et que garnissaient des couvertures brunes de stocks américains. Les époux Schmellebeck gagnaient ainsi leur vie, l'homme à cultiver les fleurs, la femme à faire pousser les mioches. C'était une brave nourrice, d'ailleurs, passablement sale, mais au cœur sensible, et moins mercantile qu'il n'est de tradition. Des filles-mères, de jeunes ménages, apportaient là l'enfant qu'ils ne pouvaient élever eux-mêmes.

Un de ces couples, justement, venait d'arriver, un peu avant Karelina. Le mari d'un côté, la femme de l'autre, ils regardaient dans son berceau leur enfant qu'ils ne connaissaient pas. Le père s'ennuyait. La mère, une petite jeune ouvrière de fabrique, jouait de ses mains pour amuser l'enfant, tâchait d'éveiller en lui un souvenir. Elle riait, avec une fierté enfantine et attendrissante et disait à l'homme :

— Tu vois, tu vois, elle me reconnaît, elle me regarde : je savais bien qu'elle me reconnaissait…

La mère Schmellebeck arrivait.

— Good dagt, madame.

— Et la petite ? demanda Karelina, en flamand.

— Elle va bien.

Elle alla au berceau, découvrit deux poupons qui dormaient côte à côte.

— Voilà. Allez, mijne schat, dites bonjour à maman…

Domitienne, éveillée, ouvrait de grands yeux clairs, pareils à ceux de son père.

— Donnez, donnez ! s'écria Karelina.

Et elle prit la petite avec emportement. Mais l'enfant pleurait, effrayée par cette étrangère, et tendait les bras vers sa nourrice, en se débattant.

— Mijne schat ! disait la grosse Flamande, en la ressaisissant. Vous allez voir, madame, c'est qu'elle parle bien, maintenant. Allez, Domitienne, allez, dites-moi bonjour, donc ! Ma-ma, ma-ma…

La petite souriait à la nourrice, balbutiait après elle :

— Ma… ma…

— Hein, madame, comme elle parle bien ! répétait la fermière, en serrant contre sa joue rouge et rugueuse la tendre joue.

La mère Schmellebeck reposa la petite dans le berceau. Karelina s'assit auprès, comme les autres, et regarda sa fille attentivement.

Tout près, sous la peau tendre, elle devina d'imperceptibles boursouflures, une éruption de minuscules boutons.

Karelina passa la main sur le crâne, la fragile enveloppe aux cheveux fins, déprimée à la place de la fontanelle, sous laquelle

palpitait la cervelle. Quelque chose comme une mince croûte desséchée racla le bout de ses doigts. La « croûte de lait »…

Elle pensa : « Cent fois, pourtant, j'ai demandé qu'on lui « coupe » son lait. »

Elle écartait du souffle et des doigts le fin duvet doré, sur la tête, mettait à nu la croûte. Et elle sentait en elle, à voir le bobo, une petite répulsion physique, un dégoût qui n'était pas d'une chair maternelle. Mais quoi ? À vivre ainsi, loin l'une de l'autre… sans doute les corps oublient-ils, comme les âmes…

03 · 02

Une courte haie, vive, verte, épaisse, taillée en un long bloc cubique, délimitait le cimetière, planté d'une double enceinte de tilleuls de Hollande, au frémissement monotone, dans le vent. Des tombes de briques et de gazon, des tombes nettes et propres comme les maisons de ce pays, en faisaient un champ paisible, où la mort perdait de son horreur, et n'évoquait plus qu'une idée presque douce de repos et de tranquillité.

Le polder, alentour, s'étalait, herbeux, vaste et désert, jalonné de lignes de saules et de tilleuls, et dominé d'un clocher unique, qui marquait le village de Wrouvenpolder. Et la mer, à l'horizon, haute et grise, allongée d'est en ouest, sereine et mélancolique dans son uniformité rectiligne, apportait dans ce décor sa majesté grave, une pensée d'éternité.

Il y avait un an que Van Bergen était mort.

Chaque jour, Wilfrida, dans l'après-midi, quittait la maison de la digue pour porter sur sa tombe des branches de chêne, des houx verts, des brassées de folle avoine, sauvages bouquets des sables pauvres et des landes, comme il les aimait.

Elle était là, debout devant la dalle unie et nue. Et il y avait autour d'elle un grand silence murmurant, la rumeur de la bise dans les herbes et sur la terre. Loin, tout droit, sur une ligne horizontale de digues basses d'un vert jaunâtre, s'érigeait le phare solitaire de l'île de Schouwen. Et par delà le phare et l'île, montant dans le ciel et accourant vers Walcheren, une voûte ininterrompue, pesante et rapide de nuées couleur de mer semblait rouler autour du globe.

Il dormait là comme il l'avait voulu. Et Wilfrida ne l'avait pas quitté. Elle était restée dans l'île, rattachée au mort par toutes ses fibres, incapable de retrouver ailleurs la paix.

Elle habitait la maison de la digue. Elle n'était jamais plus retournée à Anvers. Mort, il continuait à l'absorber.

Wilfrida regardait la pierre et songeait. L'apaisement ne s'était pas fait en elle. La pensée du disparu, comme au premier jour, éveillait en elle la même douleur déchirante, la même sensation d'arrachement. Elle pensait avec désespoir : « Ce n'est donc pas vrai… Le temps n'apporte donc pas d'adoucissement aux peines… »

Et elle en était presque contente, comme s'il lui avait paru vil, et inacceptable, de ne pas traîner sans remède parmi les vivants le souvenir du mort. Elle allait ainsi, hantée de sa mémoire, et n'y trouvant pas même l'âpre soulagement des larmes consolatrices. Quelque chose, une pensée trouble, comme un remords, la pour-

suivait. Un de ces scrupules, la conscience d'une mauvaise action, maintenant irréparable, qui rend ainsi parfois douloureux le souvenir des disparus envers qui on sait avoir mal agi.

Elle déposa son offrande de fleurs sauvages. Elle eut les gestes machinaux de vaine sollicitude autour de la pierre, comme autour d'un lit. Elle arracha des herbes, se pencha… Le vent de la mer jouait autour d'elle. Et il y avait une alouette des sables, invisible, qui montait, montait vers la nuée, et lançait sa libre chanson d'espace et de solitude…

— Domitien ! Domitien ! disait tout bas Wilfrida. Est-ce toi ? Est-ce toi qui ne m'as pas pardonnée ? Si je savais seulement, si j'étais sûre que ce soit toi.

Elle scrutait, une fois de plus, sa conscience maladive.

— Pourquoi ? Pourquoi ce remords ? Je n'ai rien fait, je n'ai pas mal agi… On ne pouvait me demander plus que je n'ai fait. N'est-ce pas, Domitien ? Tu ne peux pas m'en vouloir…

Cela ne l'apaisait pas. Quelque chose, en elle, répondait à sa protestation, à sa défense désespérée. — Qui ne donne pas tout ne donne rien.

Et cela, sans qu'elle sût d'où lui venait la pensée impérieuse, d'elle-même, du fond de sa conscience, — ou bien du mort.

« Et que pouvais-je faire ? criait en elle la femme, l'être de chair. J'ai tout pardonné, j'ai tout sacrifié !… Je ne pouvais rien faire de plus. Je ne suis pas une sainte, tout de même ! On ne pouvait pas exiger que je me martyrise davantage ! Je ne suis pas coupable ! J'ai tout accepté ! »

Tout ?

Elle sentait bien que non. Il y avait un suprême renoncement qu'elle avait refusé, rejeté. Elle n'était pas allée jusqu'au bout du sacrifice. Une fois de plus, elle l'envisagea. Une fois de plus, il y eut en elle une révolte, un sursaut de colère et de douleur. Non, tout de même, elle n'irait pas jusque-là, elle ne pouvait accepter cette mortification dernière, imposer à tout son être une abnégation d'Évangile !...

« Je ne suis pas une sainte, après tout ! On ne peut pas me demander cela !... »

Et elle quitta la tombe, elle s'en alla, une fois de plus, l'âme bouleversée, pleine de pensées troubles, de conflits, de remords, d'angoisses, plus incertaine, plus misérable qu'en arrivant devant cette tombe, où elle avait vainement espéré trouver l'apaisement et le repos.

Elle suivit le chemin sur la digue. Elle atteignit sa maison, Windhuis, elle poussa la porte blanche, traversa le jardin plein de verdures et d'arbustes.

Du seuil de la cuisine, Julia, la petite servante, l'attendait et lui faisait signe.

Wilfrida alla vers elle, entra dans la cuisine.

— Qu'y a-t-il, Julia ?

— Des lettres, Madame.

Wilfrida prit le courrier, passa dans la salle à manger, la pièce aux fenêtres claires donnant sur le large et dominant la digue. Elle ouvrit les lettres, l'une après l'autre.

Inachevée, ébauchée, l'œuvre de Van Bergen, lentement, sortait des limbes et s'imposait. Son énormité, sa force, l'ampleur des vues, la puissance du souffle épique qui l'animait, forçaient les enthousiasmes, conquéraient les plus rebelles. Mort, il grandissait d'autant plus vite, — gloire inattaquable, délivrée des jalousies et des rivalités sournoises. Et le fait même de laisser inachevée sa surhumaine besogne, d'avoir abandonné à mi-œuvre le colossal monument, achevait de donner à cette œuvre une grandeur fascinante. L'imagination se plaît en l'esquisse plus peut-être qu'en la réalisation, en ce qui suggère autant qu'en ce qui dépeint. Cet incomplet évoquait l'infini. Mieux que devant une réalité imposée, achevée, concrète, l'esprit aime à s'exalter et à rêver devant le chaos des Pensées de Pascal, ou les ruines du Colisée.

Tout un parti de fidèles s'efforçait en une reconstitution du cycle interrompu. Wilfrida, dépositaire des papiers du mort, y aidait de tout son pouvoir. Et à côté, l'œuvre de jeunesse de l'écrivain, les poèmes, les pièces achevées, suscitaient un soudain regain de curiosité, connaissaient un succès dont Van Bergen n'avait pas joui de son vivant.

Le courrier apportait à Wilfrida un projet de contrat pour l'adaptation cinématographique de Tanchelin l'hérétique, un des fragments de l'œuvre. Wilfrida avait dicté ses conditions, inspirées par l'éditeur, pour le respect de l'œuvre. Elle mit cependant le contrat de côté, pour le revoir de près, et elle continua d'ouvrir les enveloppes. Lettre de l'éditeur, demande de traduction de la firme Brough, publisher à Londres, des coupures de l'Argus, des comptes rendus de la pièce de Van Bergen, le Possédé, dont on venait de célébrer la trois centième représentation à la Monnaie

de Bruxelles. On avait récité des vers du poète lors de l'inauguration des nouveaux bassins du port d'Anvers. La Société royale d'Amsterdam faisait demander à Wilfrida Van Bergen des souvenirs, un court exposé de la vie et de l'œuvre du disparu. Et, avec la gloire, affluait l'argent, un argent inutile, et qui semblait une dérision dans les mains de Wilfrida.

Elle reprit le projet de contrat, le relut, s'arrêta un instant au chiffre. Quatre-vingt-cinq mille francs encore ! Près de neuf mille florins ! Fortune vaine, qui aurait pu créer du bonheur, effacer des misères, et qui resterait stérile. Elle eut honte. La même pensée de tout à l'heure, au cimetière, le même remords, lui revint, lui fit mal. Avec lassitude elle repoussa les papiers, prit sa tête dans ses mains, resta ainsi jusqu'au soir à méditer, les yeux sur la mer lisse et grise, piquée d'ailes blanches qui étaient des voiles. Au loin, sur l'île basse et longue de Schouwen, tournait un grand moulin aux ailes brunes.

⁂

Un après-midi de la semaine suivante, Wilfrida, dans le jardin de Windhuis, arrachait des herbes folles, entre les cailloux de l'allée. Elle allait, penchée, un vieux tablier protégeant sa robe. Dans le pan relevé de la grande toile grise, elle mettait les herbes, pour les vider dans un coin. Le vent était tombé. Il faisait depuis trois jours un temps splendide, un de ces temps bénis comme on n'en voit qu'en nos contrées nordiques, plein de clarté pâle, de vapeurs humides, de buées sur les ruisseaux et d'argent sur les herbes, de brumes lumineuses et dorées, comme si un vaste vélum de lin blanc, tendu dans la voûte du ciel, avait diffusé et tamisé l'éclat du soleil. Les champs fumaient. De grandes vaches noires et blanches, agenouillées et immobiles, mouchetaient les

pâturages. Un bruit sourd d'eau qui ruisselle et dont se gorgeait la terre, montait de tous les watergangs.

Wilfrida était dans la petite allée qui bordait la haie d'aubépine, le long de la route. Elle vit, de loin, arriver deux cyclistes, sur de grands vélos noirs de louage. Des touristes comme on en voit ici beaucoup. L'homme, jeune, brûlé de soleil, les cheveux blonds, — de type anglo-saxon fortement accusé, — portait un court pantalon laissant à nu les jambes musculeuses et poilues. La femme pouvait avoir vingt ans. En culotte aussi, les bras nus, ses cheveux châtains dorés de soleil sur les tempes et le front, elle paraissait un gamin plutôt qu'une jeune femme. Ils allaient lentement, en se parlant. La femme riait. On les sentait heureux de vivre et de faire jouer leurs muscles, dans ce clair printemps.

Ils passèrent devant Wilfrida sans la voir. Devant la porte du jardin, l'homme sauta à bas de sa machine et vint frapper au panneau, tandis que la femme, arrêtée aussi, couchait son vélo dans l'herbe.

Wilfrida, tenant toujours par le coin son tablier plein d'herbes folles, alla ouvrir, un peu étonnée. L'homme, devant elle, semblait non moins surpris.

— Madame, dit-il avec un fort accent anglais, pardonnez-moi, je vous prie. Ma compagne et moi avons soif ; nous serions heureux d'avoir une tasse de lait, si c'était possible… Je paierai, naturellement, ajouta-t-il tout de suite.

— Vous n'en ferez rien, monsieur, dit Wilfrida. Entrez. Entrez, madame. Reposez-vous.

Wilfrida vida ses herbes dans le coin de la haie, dénoua son tablier, et précéda ses hôtes jusqu'à la villa. Et tandis qu'ils pénétraient dans la salle à manger, elle alla prendre à la cuisine du pain bis, du beurre et du lait.

Ils mangeaient. La femme riait, et disait à l'homme quelques mots en anglais. Wilfrida les regardait et devinait qu'ils parlaient d'elle.

L'homme se tourna vers Wilfrida.

— Ma femme me faisait remarquer, madame, dit-il, qu'il serait décent de vous présenter nos excuses. Nous pensions trouver ici d'autres personnes, que nous avons rencontrées une fois.

— L'an passé, expliqua la jeune femme, avec un drôle d'accent.

Wilfrida devint blanche.

— L'an passé… murmura-t-elle.

— Oui, dit en souriant la jeune femme.

Et elle expliqua, en un langage moitié anglais, moitié français :

— Nous venons souvent à Walcheren, you see ? Et il y avait ici un monsieur, very singular and courteous, avec une jeune lady, quite a beauty… Parce que nous avions cassé le roue de mon bicycle… You understand ?

— Oui, oui,… dit Wilfrida.

— Et voilà pourquoi, dit l'homme, qui parlait beaucoup plus aisément que sa compagne, nous avons pris la liberté de nous arrêter ici, madame. Nous nous pensions en pays de… de relations…

— De connaissances, oui, dit Wilfrida, avec effort. Eh bien, ne vous excusez pas, c'est la même chose, tout à fait. Ça n'a pas d'importance du tout… Pas du tout…

Elle répétait ses phrases, mécaniquement, dispensée par là d'en chercher d'autres. Elle ne savait pas elle-même les mots qu'elle articulait. Elle sentait, douloureusement, qu'on allait parler encore du mort, qu'on était venu exprès pour cela…

De nouveau, la femme babilla avec son mari ; puis celui-ci se retourna vers Wilfrida.

— Ma femme me priait de vous demander si vous saviez ce que ces gens étaient devenus. Ils avaient l'air très heureux, avec leur petit enfant…

— Ce qu'ils sont devenus, articula Wilfrida. Si je sais ce qu'ils sont devenus ?…

— Oui, oui !… disait la jeune femme, impatiemment.

Les traits de Wilfrida s'étaient décomposés. Elle murmura d'une voix blanche :

— L'homme est mort…

— Mort ? Et cette femme ? Et cet enfant ?

— Ils sont partis… On ne sait pas où…

Les étrangers se regardèrent. L'homme hocha la tête avec gravité.

— What a pity ! dit la femme. Poor creatures…

Ils achevaient leur laitage et leur pain. Ils sentaient sur eux les yeux de cette étrangère, qui les gênaient. Et ils eurent la confuse intuition qu'ils venaient, sans le vouloir, de pénétrer au fond d'un grand drame incompréhensible et douloureux, d'être les agents obscurs et inconscients du destin.

⁂

Trois jours plus tard, Wilfrida s'en fut à Veere, chez les Van Oostland.

— Godmœder ! s'exclama la grande Maria, quand elle vit, sur le seuil de sa petite maison, la mince silhouette noire. Mme Van Bergen ! Ce n'est pas possible ! Entrez, entrez vite !... Comme Josef sera content ! Alors, vrai, vous ne nous aviez pas encore oubliés tout à fait ? Combien de fois on a parlé de vous ! Et les enfants ! Ah ! oui, vous nous faites bien du plaisir...

Wilfrida, sans répondre, s'asseyant sur une chaise de paille et, lasse un peu de la route, regardait autour d'elle la petite cuisine nette, blanche, d'une fraîcheur presque froide, et luisante de cuivres, de casseroles et d'émaux astiqués. Modeste, d'une simplicité qui touchait à la pauvreté, elle était pourtant d'une propreté rigoureuse. De grandes plaques de cuivre repoussé, aux dessins primitifs, des bibelots de cuivre sur la cheminée et le buffet, de grands bidons de cuivre pendus à une rangée de clous, tiraient l'œil, éblouissants. C'est une mode, en ces pays de brume, comme si on cherchait à remplacer chez soi le soleil absent par ce métal éclatant et joyeux.

Par la fenêtre, on apercevait le quai. Des gamins y jouaient. Des vieux fumaient leur pipe, assis sur des billots. Et du fond du chenal, montaient les mâts aux pommes blanches. De l'autre côté

du chenal, s'étalaient un pan de dune herbue, et un court morceau de mer.

— Est-ce que Josef n'est pas rentré ? demanda Wilfrida.

— Bien sûr que si, madame Van Bergen. La marée était à quatre heures vingt. Il a sûrement passé l'écluse maintenant. Il doit être dans le port, à décharger sa pêche.

— Savez-vous s'il sera longtemps ?

Maria sortit sur le seuil, leva les yeux vers le clocher, puis rentra.

— Il est cinq heures et quart. Il ne tardera plus, bien sûr. C'était pour lui que vous étiez venue, madame ?

— Oui et non, Maria. J'aimais vous revoir tous. Mais il est vrai aussi que j'aurais quelques petites choses à demander à Josef.

— Le temps de chauffer l'eau du café, et vous le verrez. Vous mangerez bien une tartine de fromage blanc ?

— Merci, merci…

— Un œuf ? Du lait ?

Elle ouvrait déjà l'armoire.

— De grâce, Maria, dit Wilfrida, en souriant. Vous allez m'étouffer de mangeaille… Vous savez bien qu'une tasse de café me suffira amplement…

— Bon, bon, vous l'aurez dans une minute.

Elle prit sur le poêle la grande bouilloire de cuivre.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Wilfrida, en attendant ce fameux café, j'irai me promener un peu vers le port. Je rencontrerai peut-être votre mari.

— Comme vous voudrez, madame. Vous êtes chez vous.

Wüfrida sortit, laissa dans le jardinet Maria occupée à haler, de ses robustes bras rouges, la chaîne du puits. Elle prit par la petite rue étroite, sans trottoir, aux archaïques pavés bosselés et rougeâtres ; elle tourna l'angle d'une grande auberge, passa sous une espèce de porche, bizarrement aménagé dans la masse même de ce cabaret. Et elle arriva sur le quai, parmi les femmes, les enfants, et quelques camions automobiles qui attendaient la pêche pour l'emporter. Elle dominait les barques, noires, plates et sales, encombrées de grands filets humides. Sur ces bateaux, les pêcheurs, en bottes de caoutchouc ou tout bonnement nu-pieds, chargeaient à la pelle en de grands paniers d'un demi-hectolitre une espèce de poussière d'un rose tendre, des crevettes cuites, encore chaudes, à peine retirées des vastes marmites fumantes sur les braseros. On montait les paniers. On les vidait dans les automobiles. Et cela répandait une odeur puissante, désagréable, mais saine.

Les portes de l'écluse étaient fermées. Tout était rentré à cette heure. La marée redescendait. Wilfrida, des yeux, cherchait la Maria et Josef, quand une main lourde lui toucha l'épaule. Elle se retourna. Josef Van Oostland était devant elle. Il ne disait mot. Il avait ôté son éternelle petite casquette à visière de cuir verni. Et ses longs cheveux grisonnants lui tombaient sur les oreilles, à l'ancienne mode, cachaient presque entièrement ses anneaux d'or. Flegmatique, la pipe à la main, les pieds nus largement écartés, campé solidement, il attendait avec sa coutumière im-

passibilité que Wilfrida parlât. Un très léger plissement de la peau autour des paupières, une espèce de grimace des lèvres, comme une ombre de sourire, indiquaient seulement son contentement.

— Comment allez-vous Josef ? dit Wilfrida.

— Comme vous voyez.

— La pêche va toujours ?

— Comme elle peut.

— Suffisamment, tout de même ?

— On s'en contente.

— La Maria est rentrée, je vois ?

— Tout à l'heure.

— Et vous rentrez chez vous ?

— Et je rentre…

— Nous allons donc rentrer à deux. J'étais venue vous attendre.

— Rentrons, dit Josef Van Oostland.

Il remit sa casquette sur sa tête, sa pipe dans ses dents et fit demi-tour.

Ils marchèrent quelques pas en silence. Puis, avec effort :

— Ainsi, vous êtes venue à Veere ? demanda Josef.

— Oui.

— Ah !…

Il ne dit plus rien. Il y avait beaucoup du Normand chez ce Hollandais. Chose assez commune, d'ailleurs. Il semble que l'identique existence, des millénaires passés au milieu des prairies vastes ou sur la mer, ait modelé les deux races dans le même moule. Il continua de marcher tout en fumant et n'ouvrit plus la bouche. Ce fut Wilfrida qui reprit :

— Je suis venue à Veere, Josef, pour vous voir…

— Moi ?

— Oui. Vous pourriez me rendre un service, un grand service…

— Dites, madame Van Bergen. Et si je peux, je ne demande pas mieux.

Mais elle ne savait comment s'y prendre.

Plus fin qu'on n'eût pu penser, Josef Van Oostland devina son embarras. Et, abandonnant pour une fois ses habitudes taciturnes, il dit avec effort parce qu'il lui en coûtait toujours de parler le premier :

— Alors, madame Van Bergen, vous habitez toujours Windhuis ?

— Toujours.

— On s'y fait ? Pas gai, l'hiver, hein ?

— Je m'y plais.

— M. Domitien aimait bien Windhuis…

— Beaucoup, oui…

La même pensée les arrêtait tous les deux, les mêmes choses dont ils n'osaient parler. Josef sentit le péril et se tut. Wilfrida poursuivit :

— Il venait souvent chez vous, vers la fin, n'est-ce pas ?

— Souvent, dit Josef.

— Ah !

Il s'était arrêté. Il la regardait et attendait, comme s'il avait compris que Wilfrida n'aimerait pas parler de ces choses devant Maria.

Elle reprit :

— Et Karelina, elle allait aussi quelquefois vous voir, sans doute ?

— Oui, madame. Assez souvent.

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue, Josef ?

— Ce qu'elle est devenue,... murmura Josef. Ce qu'elle est devenue...

— Oui.

— Je sais où elle est, c'est vrai...

— Qu'a-t-elle fait après ?...

— Eh bien, vous vous rappelez, quand on a trouvé le corps, dans le petit bois... On l'a ramené à Windhuis, n'est-ce pas ? Et je ne sais plus qui a couru à Veere pour vous télégraphier... Et ma femme est restée à Windhuis, parce qu'on avait peur que la petite. Puis la justice est arrivée. Et les gens de loi ont dit à la petite

qu'elle ne pouvait pas s'en aller, qu'elle devait rester, parce qu'ils auraient besoin d'elle. Mais quand elle a su que vous arriviez, elle n'a plus voulu rester. Elle s'est sauvée, ici, madame… Oui, chez moi, que voulez-vous ! Jusqu'à ce que tout ait été fini, comme vous savez… Il ne faut pas pleurer, madame Van Bergen, allez, ce n'est pas la peine…

Elle s'essuya les yeux. Elle demanda d'une voix étouffée :

— Et après Josef ? Après ?

— Après ? Bien, elle est partie, naturellement. Elle ne pouvait pas gagner sa vie à Veere, pas vrai ? Alors, elle est retournée à Anvers. Je l'ai menée là-bas sur mon bateau, avec le petit kindje. Et elle est restée là-bas. Voilà.

Il s'arrêta. Depuis longtemps, il n'en avait tant dit. Il gratta de son ongle les cendres de sa pipe, la ralluma et recommença à fumer, en regardant la mer de son œil dur.

Wilfrida demanda encore :

— Et maintenant, Josef ? Maintenant, qu'est-ce qu'elle fait ? N'avez-vous pas eu de ses nouvelles quelquefois ?

Il hésita, le regard toujours perdu vers l'horizon. Puis, franchement, se tournant vers Wilfrida :

— Écoutez, madame, je vais vous dire. Oui, je l'ai revue quelquefois. Quand je vais à Anvers porter ma pêche… Je dois dire, même, elle est venue ici deux fois, à Walcheren, sur la Maria, voir M. Van Bergen, quoi…

Il lut sur le visage de Wilfrida une violente émotion.

— Je n'ai jamais pensé que j'avais mal fait, madame Van Bergen, dit-il avec une dignité étonnante chez cette fruste nature.

— Non, non, Josef… Je ne vous en veux pas. C'était votre droit…

Elle acheva péniblement :

— Et le sien.

Van Oostland, de nouveau, s'était tu. Elle demanda encore :

— Et que fait-elle, là-bas ? Elle travaille ?

— Dans un teillage de lin.

— Et… l'enfant ?

— En nourrice.

Elle se sentit rougir, comme s'il avait pu lire en elle la brusque montée de honte, de remords et de douleur qui l'étouffait.

— Écoutez, Josef, murmura-t-elle, quand vous irez encore à Anvers, dites-le-moi, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Et je viendrai. N'en parlez à personne, surtout ! Je viendrai avec vous, voir…

03 · 03

Ils arrivèrent à Anvers vers midi. Josef Van Oostland amarra la Maria en face du quai Jordaens, parmi la flottille du Yacht-Club. Et, laissant seulement sur le bateau Jooris, le fils, ils descendirent à deux sur la rive gauche du fleuve.

— C'est loin ? demanda Wilfrida.

— Une heure.

— Nous allons à pied ?

— Il n'y a pas d'autre moyen.

Ils firent la route sans parler. Wilfrida, absorbée, ne sentait pas la fatigue. Le temps lui parut court. Elle fut étonnée quand Josef, montrant de la main une masse de bâtiments d'un jaune brun, sous un panache de verdure, indiqua brièvement :

— C'est là.

Il s'était arrêté devant la barrière qui fermait l'allée.

— Vous resterez ici ? demanda Wilfrida.

— Oui. On me connaît.

— C'est vrai. Eh bien, attendez-moi, Josef. Je ne serai pas très longtemps, je pense. Vous prendrez bien patience une demi-heure ?

Sans répondre, il montra, dans sa main, sa pipe et sa blague de caoutchouc. Il s'assit dans l'herbe, et se mit à bourrer le fourneau de bruyère noircie.

Wilfrida s'engagea dans l'allée, sous des arbres d'un vert sombre que le soleil perçait. Elle atteignit la ferme, entra dans la cour, s'arrêta, prise aux narines par la forte odeur ammoniacale du fumier, et regarda pulluler, dans la paille, dans les mares d'eau sale et la terre détrempée, des canards, des poules, des oies, des dindes, des pintades, toute une vie malpropre, bruyante et malodorante, et gaie cependant.

Des yeux, elle fit le tour des étables, des granges, des remises, une suite de bâtiments encombrés et sales. Dans un angle, elle vit la maison, petite, basse et d'où sortait par la porte ouverte un bruit sourd et régulier : le battement de la baratte. Elle se dirigea de ce côté, lentement. Elle regarda par la porte à l'intérieur, ne vit rien qu'une ombre chaude, bruissante de mouches.

Elle appela. On ne répondit pas. Le battement de la baratte continua, au fond, dans une arrière-cuisine, sans doute. Alors, elle sortit. Il y avait sous la fenêtre un vieux banc de pierre où se chauffait un chat. Elle s'y assit : et resta là longtemps. Elle était presque contente de ce répit, qui permettait à son émotion de se dissiper.

Àla fin, le bruit cessa. Wilfrida allait se lever, quand elle vit sur le seuil une grande femme rouge, hommasse, en tablier bleu, qui la regardait. Elle suait. Elle tenait écartées, grandes ouvertes, ses mains rugueuses et mouillées, et dont la peau luisait comme un cuir verni.

— Que désirez-vous, madame ? demanda-t-elle en flamand.

— Rien, dit Wilfrida. Rien… J'aurais seulement aimé savoir si vous consentiriez à me vendre quelques potées de ces fleurs que

vous cultivez. Je les ai vues en passant de loin, et je me suis détournée de ma promenade jusqu'ici. Voulez-vous ?

— Ça oui, dit la mère Schmellebeck. Venez jusqu'au champ avec moi, s'il vous plaît. Le temps de prendre ma truelle…

Elle rentra dans sa cuisine, en ressortit avec l'outil. Et, à travers la cour, elle précéda Wilfrida jusqu'au dehors.

— Qu'est-ce que vous aimez, madame ?

— Avez-vous des azalées ?

— En serre, oui.

— Allons les voir !

Elle choisit cinq ou six pots, les plus chers, sans même les avoir regardés. La mère Schmellebeck était enchantée.

Elles revinrent vers la ferme, entrèrent dans la cuisine. Et cette fois enfin, Wilfrida, dans le fond de la pièce, aperçut les berceaux.

Elle ne dit rien. Une émotion irraisonnée l'étreignait.

— Comment emporterez-vous tout ça, madame ? demandait la fermière.

— Je ne sais pas trop, murmura Wilfrida.

— Je vais appeler mon homme, voulez-vous ? Il vous fera une petite caisse…

Elle sortit. Vite Wilfrida courut aux berceaux.

Il y avait cinq ou six marmots qui dormaient, ou jouaient avec leurs menottes sales. Une petite fille aux fins cheveux de lin, suçait son pouce, et regardait l'inconnue. Elle avait des yeux bleus très larges, et comme pleins de souvenirs, qui emplirent Wilfrida de trouble et de remords.

La fermière rentrait.

— Voilà, madame. Dix minutes, et mon homme en aura fini.

— Je vais toujours vous payer, dit Wilfrida. Que vous dois-je ?

— Un pot à douze, deux à dix, deux à huit, deux cactus.

Elle comptait sur ses doigts :

— Ça fait quatre-vingt-douze trente, madame. On mettra quatre-vingt-dix, quoi ?

Le total lui paraissait gros. C'était pour elle une belle vente. Elle ajouta, un peu inquiète :

— Ça ira, madame ?

— Mais oui, dit Wilfrida.

Elle tira cent francs de son sac.

— Tenez. Le reste sera pour l'emballage, n'est-ce pas ?

— Merci, merci bien, madame, dit la fermière ravie.

Wilfrida s'approchait des berceaux.

— Toute cette petite famille n'est bien sûr pas à vous ?

— Oh ! non, non, dit en riant la fermière. Des enfants que je soigne, seulement. J'en ai six comme ça pour le moment, madame.

— Oui, je vois…

Elle regardait les enfants, n'osait aller tout de suite à la petite fille aux yeux bleus, comme si la femme avait pu se douter…

— Celui-là ? demanda-t-elle en montrant un bébé de sept ou huit mois qui dormait.

— Des gens de Lokeren. Des ouvriers, madame. Ils viennent tous les samedis.

— Et cet autre, ce gros, si gentil, qui joue avec son croûton de pain ?

— Un du village, on le reprend tous les soirs. Les parents travaillent dehors, le jour.

— Et cette belle petite, là-bas, qui me regarde ?

— Ah ! celle-là, la mère est d'Anvers. Une toute jeunette. Elle vient le samedi. Elle ne me l'a pas dit, mais…

Elle baissa le ton.

— …Mais je pense bien qu'elle n'est pas mariée, madame. Je n'ai jamais vu le père. Un enfant de l'amour… Een bastaardkind… C'est triste, hein ?

Le mot souffleta Wilfrida comme si ç'avait été sa propre faute. Elle sentit le sang lui affluer au visage et se détourna.

Elle s'avança jusqu'au berceau, prit l'enfant dans ses bras. Elle n'osait plus regarder la fermière. Il lui semblait que cette femme devinerait.

— Elle a mangé, dit la fermière. Elle n'est pas bien. Prenez garde, madame.

Un hoquet secouait la petite. Elle eut une grimace. Deux ou trois gros morceaux de lait caillé lui montèrent aux lèvres, que la fermière essuya du coin de son tablier. Cela sentait l'aigre, l'enfant malade…

— C'est rien, dit la fermière, énonçant un axiome populaire. C'est signe qu'elle digère bien.

Wilfrida ne releva pas l'erreur.

— Elle n'a pas l'air très robuste, murmura-t-elle seulement.

— Eh non, pas trop… Faudrait toujours être autour d'elle. Mais quand on en a six à soigner… Et puis, vous savez, les enfants qui ne viennent pas comme les autres, ils ne sont jamais si beaux. Ils paient la misère de la mère, souvent. Pas vrai, madame ?

— C'est vrai.

— Pourtant, elle est gentille, regardez-la. Elle a des petites mines… Elle m'aime bien, elle me connaît. Elle parle un peu, déjà, quand il n'y a personne, parce qu'elle est sauvage… Ah ! oui, alors, elle sait se faire aimer. Hein, prootje ?

Elle l'avait reprise ; elle la serrait contre sa lourde poitrine, d'un bras robuste, et, brave femme, l'embrassait de tout son cœur, maternellement.

— Moi, j'en ai pitié, de cette petite, c'est celle que j'aime le mieux. Elle est sage, elle s'attache aux gens. On dirait déjà qu'elle sait qu'elle sera malheureuse ! Des gens qui abandonnent des amours comme ça, madame, vous ne trouvez pas qu'on devrait leur couper le cou ? C'est pas bien, n'est-ce pas ?

— Non, dit Wilfrida, d'une voix étouffée, ce n'est pas bien… Ce n'est pas bien…

Elle sortit. Elle se sentait mal à l'aise. Elle avait besoin d'air.

Sur le seuil elle respira un moment. Son trouble se dissipait, sa gorge se desserrait.

— Voilà votre paquet, dit la mère Schmellebeck, en voyant arriver son mari.

Il avait fait un colis, emballé les pots dans une caissette et lié le tout d'une corde.

— Ça ne sera pas trop lourd ?

— Mais non, dit Wilfrida.

Elle prit la caisse, fit quelques pas pour s'en aller. Elle s'arrêta, se retourna vers la fermière :

— À l'occasion, madame, vous dérangerais-je beaucoup en venant vous acheter des fleurs et voir votre petite famille ? Je… J'aime bien les enfants… Je vous apporterai quelques menues choses pour eux… N'est-ce pas ?

— Oh ! madame, vous êtes bien bonne !

— Mais non, mais non… Allons, au revoir.

— Au revoir, madame. Et quand il vous plaira.

Wilfrida redescendit la longue allée ombreuse et verte. Elle allait doucement. Le paquet lui pesait. Elle se sentait lasse, l'esprit vide, comme après un grand bouleversement.

Wilfrida revint la semaine suivante, et la semaine d'après. Et ce lui devint une habitude, un besoin. Elle choisissait son jour, le jeudi, le lundi, parce que la fermière lui avait dit que Karelina ne venait jamais ces jours-là. Elle s'en faisait fête d'avance. Ce voyage en barque autour de Walcheren, l'arrivée à Anvers, la longue route à travers champs, et la ferme, les enfants, cette petite Domitienne qui commençait à la connaître, et qu'elle gardait avec bonheur des après-midi entières, tout cela transformait sa vie, lui donnait un sens, chassait l'obsession perpétuelle, la hantise du disparu. Elle en avait presque des scrupules, quelquefois. Elle craignait vaguement que ce ne fût pas bien, de laisser en elle s'adoucir le souvenir douloureux. Mais elle se rassurait vite. Elle avait l'impression, au fond de sa conscience, de bien faire, d'obéir à quelque mystérieuse volonté.

Il fit un temps radieux, cet été-là. Elle passa des journées lumineuses à errer avec l'enfant par les champs de lin jaune, de blés mûrs, et de fleurs éclatantes. Jour par jour, elle pénétrait plus avant dans l'âme obscure de la petite. Un geste, une ombre de sourire sur le pauvre visage la faisaient tressaillir. Elle contentait pour la première fois un instinct profond, une soif de maternité, et s'en grisait.

La mère Schmellebeck ne s'étonnait pas. Wilfrida l'avait mise en confiance, en lui racontant une histoire de maladie qui exigeait le grand air, de longues promenades aux champs. Elle disait

habiter Merxem, dans la banlieue d'Anvers, avec sa mère et son mari, négociant en bois. Ainsi, Karelina ne pourrait être mise en méfiance par une indiscrétion.

La nourrice, d'ailleurs, n'éprouvait qu'admiration et reconnaissance pour cette bonne dame si aimable, qui apportait des gâteaux, des remèdes, soignait les enfants, laissait encore de l'argent pour acheter des lingeries et des lainages, et mettait tout son bonheur à s'en aller deux ou trois heures dans la pâture ou la campagne, avec la petite.

Par elle, Wilfrida connut un peu de l'existence de Karelina, son travail, sa gêne, sa dignité triste et un peu distante. Elle n'acceptait ni les secours ni les consolations. Wilfrida n'eût pas su dire elle-même si elle éprouvait plus de colère que de pitié à s'apercevoir que là aussi le souvenir du mort restait vivant, à découvrir chez Karelina un culte pareil à celui qu'elle entretenait elle-même.

Ce qu'elle eût voulu, c'était arracher l'enfant à ce milieu pauvre et triste, l'élever convenablement, comme la fille de son mari, lui enseigner peu à peu le culte de sa mémoire. Elle pensa à l'adoption. Elle commença à rêver d'avoir l'enfant près d'elle, toujours. Elle ne pouvait quitter Walcheren, ce coin de lande tout imprégné de souvenirs. Mais n'y aurait-il pas un moyen d'amener à Windhuis Domitienne ? De la garder toujours ? De ne plus la quitter ? La pensée de ce bonheur possible laissait Wilfrida frémissante.

Karelina n'était pas sans savoir qu'une dame de Merxem s'occupait de sa petite. La mère Schemellebeck avait la langue trop

bien pendue pour ne pas lui raconter les visites et les attentions de cette riche inconnue.

— C'est la femme d'un gros marchand de bois, disait-elle. Venez un lundi, un jeudi, vous la verrez, vous la connaîtrez. C'est une si gentille dame ! Malade, un peu, douce, bonne…

— Vous savez bien que je travaille, disait Karelina… Dites-lui bien, madame Schmellebeck, comme je lui suis reconnaissante…

Sans la connaître, elle se prenait d'affection pour cette inconnue, elle se plaisait à en rêver. Elle éprouvait une douceur, une consolation inexprimables à se dire que quelqu'un, tandis qu'elle travaillait, s'occupait de son enfant et veillait sur elle.

— Vous n'aimeriez pas qu'elle s'en charge complètement ? demandait la fermière. Elle s'ennuie, cette dame, elle n'a pas d'enfant. Si vous vouliez, elle me l'a dit, elle emmènerait la petite chez elle pour toute la semaine, et la ramènerait ici pour que vous l'ayez à vous le samedi…

La perspective d'une récompense princière lui suggérait d'autres arguments encore.

— Les gosses sont trop nombreux pour que je puisse être, comme ces dames, aux petits soins pour eux. L'enfant est délicate. Deux cents francs que vous me donnez, les médicaments, le linge, c'est lourd… Vous n'auriez plus un sou à payer, elle l'a dit, elle se chargerait de tout. Au fond, c'est pour le bonheur de la petite. Ces gens sont riches. Plus tard, ils pourraient l'adopter, par exemple, lui laisser leur bien, ça s'est vu…

— Je ne veux pas, disait Karelina.

⁂

— Je vous donnerai dix mille francs, disait Wilfrida. Dix mille francs, madame Schmellebeck, si elle me la laisse. Et je lui ferai faire une pension, à elle, ce qu'elle demandera, ce qu'elle voudra.

— Je n'ose plus, madame, je n'ose plus lui en parler, répondait la fermière, navrée. Ce n'est pas la peine, elle ne voudra jamais.

Et Wilfrida continuait son existence double, allait de Walcheren à Anvers, et d'Anvers à Walcheren, et laissait de chaque côté une moitié de son cœur. Près de l'enfant, elle pensait au mort ; près du mort, à l'enfant. Et elle s'apercevait avec angoisse que la situation était insoluble, qu'elle s'enchaînait chaque jour davantage dans son amour pour la fille de Domitien, et que cela ne pourrait que durer ainsi, sans issue possible, jusqu'à là catastrophe.

Un lundi, Wilfrida était allée à la ferme. Elle sortait de la cour, la petite Domitienne dans ses bras, pour descendre l'allée qui menait à la grande route. De loin, brusquement, au bout de l'allée, elle vit arriver quelqu'un qui marchait lentement, et montait vers la ferme.

Karelina !

C'était elle, en effet. L'usine chômait. Karelina en profitait pour venir voir sa petite.

Wilfrida n'eut que le temps de se rejeter en arrière, de rentrer précipitamment dans la cour. Elle courut à la cuisine, remit l'enfant dans le berceau, se sauva par la porte de l'arrière-cuisine. La pensée de se trouver face à face, brusquement, avec Karelina, la laissait épouvantée et défaillante.

Dès lors, elle se rendit mieux compte de ce que sa conduite avait de téméraire. C'était miracle que cette rencontre ne se fût pas produite déjà. Elle n'osa plus quitter Windhuis pendant deux semaines.

Puis elle revint, une fois, furtivement, comme une voleuse, incapable de résister plus longtemps à sa passion de maternité.

Et elle eut peur, une seconde fois, elle se cloîtra à Windhuis. Le remords l'accablait. De nouveau, elle entendait au fond de sa conscience scrupuleuse et comme assoiffée de sacrifice, des voix de reproche. Et le chagrin, le souvenir déjà cher de cet enfant s'y ajoutait pour la tourmenter davantage. Elle s'étonnait de sentir par combien de fibres il lui était déjà attaché. Elle se rappelait mille choses, des regards, des gestes, de confus balbutiements. Elle retrouvait, fugitives, à peine discernables, mais troublantes, des ressemblances, des linéaments de similitude, entre la frêle et tendre créature, et l'image qu'elle gardait du mort. Un pli des lèvres, une façon de lever les yeux… Et cela l'emplissait de trouble, d'une angoisse inexplicable.

Elle savait bien où elle allait, lentement, guidée par une volonté souveraine. Elle se révoltait encore, résistait, s'indignait, ou s'exaspérait. Mais on eût dit qu'il y avait en elle quelque chose de plus fort que sa volonté.

Elle retomba dans les hésitations, les incertitudes d'autrefois. Elle retrouva sur la tombe de Van Bergen ses crises de doute, de remords, toute une misère morale. Elle sentait bien, au fond, qu'il faudrait se soumettre ; elle n'acceptait pas encore. Elle allait entretenir le mort, l'implorer, lui crier son désespoir.

« Tu ne peux pas me demander cela, Domitien ! Je ne peux tout de même pas consentir à cela ! Je ne suis qu'une femme, une malheureuse femme ! J'ai fait ce que j'ai pu ! Que me veux-tu encore, Domitien, que me veux-tu ? »

L'idée du sacrifice absolu lui inspirait des révoltes furieuses, un sursaut désespéré de tout son être.

Elle crut pouvoir se reprendre, se libérer, en ne retournant pas à Anvers, voir l'enfant. Elle passa trois semaines à Windhuis, sans bouger, n'allant que de sa maison au cimetière, et passant de la colère à la tristesse, du refus véhément aux hésitations, aux remords, à l'acceptation… Celui qui résiste à l'hypnose doit vivre comme elle vivait. Elle n'aurait jamais plus de bonheur qu'à obéir. On eût dit que le mort l'avait marquée de son empreinte.

À Walcheren, tout l'obsédait, la ramenait à l'idée fixe. Elle quitta Windhuis, dans une révolte suprême, retint sa cabine sur le Sabena, qui partait quatre semaines plus tard de Rotterdam pour une croisière en Baltique. Elle y subit, solitaire, une insupportable torture morale, écourta le voyage, et rentra plus désespérée que jamais à Windhuis.

03 · 04

Karelina aimait passer ses soirées sur le port. Elle étouffait dans sa chambre. Elle y prenait un souper froid, — pain, fruits, fromage, — et s'en allait, montait la rampe qui mène aux promenoirs, le long de l'Escaut. Il y avait du monde, sur les bancs, des gens qui soupaient et déballaient des provisions et du pain, des

flâneurs qui regardaient les navires, des gamins qui se poursuivaient, des vieilles femmes qui promenaient en laisse leur compagnon à quatre pattes, des vendeurs de journaux, des marchands de fruits avec leur éventaire. Vie joyeuse et bruyante. De l'autre côté du fleuve, le soleil couchant, énorme sphère rouge et sans éclat, se noyait dans les vapeurs violettes de l'Escaut. Et les gens, face à l'ouest, accoudés à la longue balustrade de fer et de pierre, regardaient s'enliser l'astre.

Sous eux, le quai restait actif, malgré l'heure. On hâtait les préparatifs. Des navires devaient s'en aller dans la nuit : l'Indiana, le Franklin, le Changhaï. Malgré l'heure, on y travaillait. Des machines achevaient le chargement des soutes. On voyait sur le quai, en se pendant du haut du promenoir, une rame de wagons qu'une locomotive de manœuvre entraînait. : Elle les amenait l'un après l'autre, en face des soutes. Il y avait du charbon brut, en vrac, et des briquettes de lignite. Les briquettes on les plaçait sur un plan incliné ; elles filaient par cette espèce de toboggan jusque dans le navire en chargement, s'y engouffraient par une brèche, une porte ouverte dans son flanc. Le charbon, des grues le chargeaient. Elles déposaient à côté du wagon leur benne, un grand bac en tôle. À la pelle, les dockers y déversaient la houille. Et les grues enlevaient leur charge, viraient, balançaient le bac à trente pieds en l'air, parmi les cordages et les mâts de force, puis le descendaient au-dessus des écoutilles béantes. Des hommes, sur le navire, l'empoignaient, le basculaient. La houille tombait, jet noir. Une poussière lourde montait du trou sombre, et s'accrochait aux toiles d'emballage salies et noires dont on avait encadré cette partie du navire. Des tracteurs roulaient sur le quai, arrivaient en grondant, trapus et ramassés, et tirant derrière eux des traîneaux primitifs, des rails de cinquante entretoisés, sur

lesquels s'empilaient des caisses, des tonneaux, des charges énormes, que les Fordson traînaient sur le pavé, brutalement, comme des buffles.

Sur les ponts, des hommes couraient. Des treuils, des cabestans à vapeur mouvaient les mâts de charge, halaient des poutrelles de fer, ou des paquets de poutres de sapin jaune, comme d'énormes fagots. Des lampes s'allumaient, dans le soir, éclairaient cette activité. Des souffles de vapeur, des ronflements de moteurs, des coups de sifflet, des fracas de fers heurtés, de planches arrachées, de fardeaux qui tombent, de wagons qu'on tamponne, — parfois, le cri monstrueux d'un navire, un mugissement assourdissant et triste, et qui s'en allait avec un long écho jusqu'à l'embouchure du fleuve… Et là-dessus, sans cesse repris, revenant comme un leitmotiv, le carillon de la cathédrale, tintant avec lenteur.

Karelina avait sa place habituelle non loin d'une grue tout en tôle et en acier, un engin très haut, espèce d'éléphant gigantesque dressé sur quatre énormes membres, entre lesquels passaient les locomotives. Il laissait pendre et cliqueter un crochet de fer démesuré, comme une main lasse. Dans une minuscule cage vitrée accrochée à son flanc, il y avait un homme. Et cela faisait penser à quelque cyclopéenne machine martienne…

Karelina, depuis quelques semaines, sentait plus lourd encore sur ses épaules le poids de l'existence. Elle avait perdu un ami. Jan Viervlet, le chef mécanicien de l'usine Rooseghem, lui avait parlé, un midi. Il lui avait proposé le mariage, l'union de leur misère. Il était seul avec un petit garçon. Il gagnait beaucoup d'argent, possédait sa maison, des économies honnêtes. Karelina vivrait chez lui heureuse, élèverait ensemble sa petite et l'enfant de

Jan. Il était, sous une apparence un peu fruste, plus fin qu'on n'eût pensé. Il comprenait quelle sorte d'attachement, de culte, vouait Karelina au mort. Il avait su le respecter. Mais quelle détresse attendait Karelina, et surtout sa petite !

« Acceptez, Karelina, disait-il. Croyez-moi. Seule, sans argent, sans ami, vous ne serez jamais qu'une ouvrière, une malheureuse, et votre enfant aussi. Moi, je vous offre l'aisance, le bien-être et l'éducation pour votre enfant. Pensez à son avenir. Vous n'avez pas le droit de refuser. Vous ne pouvez pas condamner votre fille à la misère, songez un peu. Si son père pouvait vous parler, que vous conseillerait-il ? Moi, je ne vous vole pas à lui. J'accepte le passé, tout le passé. L'enfant sera le mien. Et si vous aimez cet homme encore, eh bien, je tâcherai de ne pas y penser. Il me restera du bonheur tout de même… »

Karelina refusa.

Dès lors, Jan Viervlet l'évita. Il souffrait. Cette douleur dont elle était cause faisait mal à Karelina. Et pourtant, elle sentait bien qu'elle ne pouvait pas accepter.

Les choses allèrent ainsi durant quelques semaines. Puis Jan Viervlet s'en alla. Il avait trouvé une place de chef monteur dans un tissage de jute. Elle ne le revit plus. Et Karelina à présent se sentait plus seule. Elle se souvenait d'une vieille histoire — ce conte de fée où un prince ensorcelé se voit changé en une statue de marbre, des pieds à la ceinture. Elle était un peu cela, elle, une demi-morte, incapable de se dégager d'une emprise, d'un souvenir qui la dominaient. Et elle venait sur le port, ressusciter la mémoire chère, évoquer la grande ombre, intensément, douloureusement.

Pour elle au moins, comme il l'avait rêvé, son image, sa pensée restaient liées indissolublement à ces choses qu'il avait aimées. Elle regardait le port et la ville, dans le crépuscule. Elle évoquait un soir tout pareil. Il y avait deux ans de cela… Oui, deux ans auparavant, elle était ici avec Domitien. Elle sortait pour la première fois de chez « mademoiselle ». Ils étaient venus à deux avec l'enfant contempler le fleuve et le soir… Elle revoyait ces choses toutes pareilles, après ces deux ans, comme si le temps n'avait pas coulé. C'était le même déclin triste du soir, le même grand port actif, brumeux et triste… Grands paquebots immobiles, entravés comme des monstres à la chaîne, et qui s'illuminaient jusqu'aux passerelles, avec leurs vastes cheminées claires sur le fond noir du ciel. Remorqueurs rageurs et fumants. Feux verts et rouges piquant la nuit, glissant sur le fleuve. Musique banale et nostalgique d'un haut-parleur, quelque part, chant monotone et puissant d'un diesel aux battements rebondissants et sourds. Tout, jusqu'au grave mugissement marin des navires, — cri de bêtes géantes dans la nuit. — évoquait cette soirée-là avec l'image et la pensée du mort…

Elle se retournait. Derrière elle, s'étalait Anvers, illuminée sous le ciel sombre, toute en pignons, flèches et clochers, avec la tour de la cathédrale, éclairée à mi-corps, et vaguement blanche, sur le velours noir du firmament. Et elle se souvenait. Il avait parlé d'avenir, de survie, d'immortalité. Il était triste. Du fond de sa mémoire remontait en elle la dernière et timide prière résignée d'un homme mûri et vieillissant, plus âgé et plus sage qu'elle, et qui savait quel fragile et fugitif souvenir laissent les morts chez les vivants.

— Durer… Vivre encore en toi un moment… Laisser en toi mon souvenir, Karelina…

Elle les entendait, ces paroles, elles résonnaient à ses oreilles comme si quelqu'un les avait prononcées tout haut… Et elle s'en allait vite, pour cacher aux gens qu'elle pleurait.

Elle rentrait chez elle, dans sa petite chambre de la rue du Sureau. Elle allait parmi les rues populeuses et noires, silhouette chétive, et qui se hâtait. Elle traversait le grand estaminet, parmi les buveurs, montait vite dans son garni étroit, malsain et chaud. Sa fenêtre ouverte, elle s'accoudait à la barre, regardait de haut, dans le noir, la rue pleine d'ombres et de lumières troubles, une rue populeuse, vivante, envahie d'ouvriers assis sur les trottoirs et jouant aux cartes, de femmes tricotant des bas ou bavardant, de gamins se poursuivant avec des cris. Enfin une de ces rues telles que Domitien Van Bergen les aimait, chaudes et denses de vie. Des rumeurs, des cris en montaient, des rires, des jurons de joueurs, le commérage cacardant d'un groupe de commères, juste sous la fenêtre. Et tout cela dans l'ombre, une obscurité grouillante, trouée des rares reflets jaunâtres d'une vitrine éclairée, de la lueur verte d'un bec de gaz, dans un garni. Au bout de la rue, au carrefour, une énorme lampe électrique, haute, dominant le milieu de la chaussée, épandait un éblouissement, une vaste nappe de lumière. Mais tout le fond de la rue, et tout le faîte des maisons restaient dans les ténèbres. Et il y avait seulement par places, au pignon d'une maison, une espèce de petite lanterne d'église allumée, aux pieds d'une Vierge de plâtre écaillée. Tout cela prenait aux yeux de Karelina, et sans qu'elle comprît pourquoi, quelque chose de pathétique, comme si le mort lui

avait imposé sa conception des choses, sa vision large et forte du monde…

Karelina pleurait. Elle se sentait mieux encore, à cette heure, enchaînée au disparu. Mort, il commandait encore. En elle aussi il avait laissé son empreinte.

Accoudée à la barre, dans l'ombre, elle écoutait monter vers elle, du fond de la rue sombre, la rumeur étrangère du monde. Elle avait sous sa fenêtre une lanterne à huile, une vieille lanterne de fer rouillé, à verres fumeux et jaunes, qui pendait au bout d'une potence courbe au chevet d'un christ en pierre. Elle regardait cette lanterne. Une flamme courte et rougeâtre, derrière la vitre trouble, y brûlait, immobile, dans un halo.

03 · 05

Ce samedi-là, Karelina s'en fut comme d'habitude à la ferme des Schmellebeck. Elle savait que l'inconnue, la dame charitable de Merxem qui veillait sur la petite, n'était plus revenue depuis longtemps. Elle en était obscurément peinée.

Elle fit route à pied. Elle suivait le pavé, parmi les champs, les hameaux et les fermes. Les champs de fleurs, autour des petites maisons basses, étalaient leur parure chatoyante, une fête, une orgie de couleurs blanches, rouges, vertes et violacées, sous un brutal soleil d'août. Elle ne les regardait pas. Elle se sentait le cœur lourd. Une lassitude physique, presque autant que morale, l'oppressait.

Peu avant d'arriver à la barrière qui fermait la longue allée, elle s'arrêta. Il y avait un tronc d'arbre couché dans l'herbe, au bord du chemin. Elle s'y assit une minute, pour respirer. Ses doigts, machinalement, arrachaient l'écorce sèche, des fragments couleur de tabac, qu'elle effritait en poussière, en cendre.

Elle pensa à Jan Viervlet, à l'avenir que lui avait montré le chef mécanicien. Jamais elle ne s'était sentie si seule. Elle n'avait même plus, pour la réconforter, la pensée de cette inconnue bienveillante, dont la compassion, quelques mois, avait veillé sur Domitienne.

Domitienne… Une vie de travail et de renoncement pour elle-même. Karelina l'acceptait. Mais pour sa fille ? Quel destin misérable et dérisoire attendait cette enfant irresponsable et qui était tout de même la fille de Van Bergen ? Karelina, clairement, comprenait à cette heure sa faiblesse et son impuissance. Rien. Elle ne pourrait jamais rien que travailler en fabrique, payer la nourrice, et venir ici, quelquefois, repaître ses yeux, en affamée, de cette enfant qui grandirait sans la connaître, et ne l'aimerait pas. Longue suite de jours gris et mornes, en attendant que la petite, à son tour, s'en aille, oublie sa mère, cette demi-étrangère moins proche que la nourrice, et connaisse à son tour le même sort chétif et rude. Il y avait quelque chose de fatal dans cette éclaircie prophétique sur l'avenir…

Elle chassa l'immense inquiétude. Elle s'essuya les yeux, se releva, se remit en route. Elle ne voulait plus penser qu'à une chose : sa fille, la joie de l'avoir à elle, de la tenir une heure…

Sur la droite, au fond de l'allée, la ferme, trapue, couleur d'ocre sous la lourde masse feuillue des arbres, dressa sa grosse

silhouette sur le ciel. Karelina quitta le pavé, poussa la grosse barrière de bois vermoulu, et s'engagea dans la longue allée ombreuse et montante, parmi les herbes hautes, et la camomille allemande, au fort parfum amer.

Et tout à coup, à l'entrée du chemin, sous la voûte de feuillage des arbres, elle s'arrêta, le cœur étreint, devant l'apparition.

Vers elle, du bout de l'allée, en robe blanche, d'une blancheur lumineuse dans l'ombre verte, Wilfrida Van Bergen, Domitienne dans ses bras, s'avançait. Karelina, pétrifiée, muette, la regardait venir, image vivante du pardon. Il n'y avait ni ressentiment, ni amertume, sur le fin visage amaigri et pensif de Vierge primitive, — seulement l'espèce de rayonnement d'un grand bonheur paisible et triste, comme si la noblesse du sacrifice, la conscience d'obéir enfin à la volonté dernière du mort, avaient étrangement baigné sa face d'une surnaturelle et mélancolique sérénité…

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Empreinte_du_dieu. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.